

SÉRIES

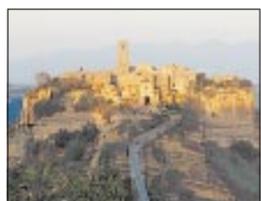
DE L'ÉTÉ



CHERS PARENTS

Henri Cartier-Bresson

L'enfance rebelle du plus célèbre des photographes p. 8



VILLES OUBLIÉES

Civita di Bagnoregio

Le nid d'aigle du Latium p. 14

LA SAGA DES AOC

Le vignoble de Saint-Chinian

L'atomisation du terroir p. 7

SUPPLÉMENT

Le Monde DES LIVRES

Rentrée littéraire : les premiers romans

FISCALITÉ

La baisse des impôts aura-t-elle lieu ? p. 5

ZIMBABWE

La campagne d'éviction des fermiers blancs p. 3

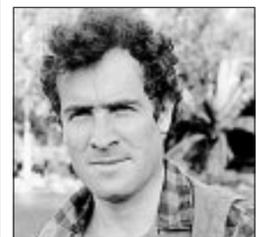
FOOTBALL

Le nul des Bleus p. 13

International.....	2	Aujourd'hui.....	13
France-Société.....	4	Météorologie-Jeux..	15
Régions.....	7	Carnet.....	16
Horizons.....	8	Abonnements.....	16
Entreprises.....	10	Culture.....	17
Marchés.....	11	Radio-Télévision.....	19

PORTRAIT

Johnny Clegg le « Zoulou blanc »



LE CHANTEUR qui incarne la lutte contre l'apartheid sort un album, *New World Survivor*, et donne une série de concerts pour le Sommet de la Terre à Johannesburg. Lire page 18

Que vaut Vivendi Universal ?

Le difficile inventaire des actifs d'un groupe qui doit vite trouver de 5 à 10 milliards d'euros

DEPUIS que Jean-René Fourtou, le nouveau PDG de Vivendi Universal, a admis devoir céder de 5 à 10 milliards d'euros d'actifs pour sauver son groupe, l'inventaire des différentes activités du géant de la communication et des services a commencé. Actionnaires et créanciers, acheteurs potentiels et concurrents divergent sur l'évaluation du groupe. Les estimations vont de 38,1 milliards d'euros pour Deutsche Bank à 56,3 milliards d'euros pour JP Morgan, ce qui mettrait le groupe à l'abri d'une crise de solvabilité.

La dette financière de Vivendi Universal est en effet estimée pour l'instant par les analystes à 19 milliards d'euros, plus environ 15 milliards d'euros pour sa quote-part dans Vivendi Environnement. Mais certains actionnaires s'inquiètent des engagements hors bilan, qui pourraient se traduire un jour par une dette plus importante.

Cette hypothèque complique notamment la négociation d'une



nouvelle ligne de trésorerie avec les banques. La vente de plusieurs éléments du groupe Canal+ est également envisagée à court terme, notamment ses filiales étrangères et

ses activités périphériques. Alors que M. Fourtou est confronté à un véritable casse-tête financier, son prédécesseur, Jean-Marie Messier, orchestre dans *Paris-Match* sa ren-

trée médiatique et refuse d'abandonner ses fonctions d'administrateur dans plusieurs filiales du groupe.

Lire page 10

Net : le racisme anti-arabe et l'antisémitisme d'un site pro-israélien

UN SITE Internet sioniste radical, amisraelhai.org, reprend à son compte des procédés de l'extrême droite. Dans une liste de personnalités critiques de la politique israélienne, il encourage à donner « un bon coup de batte de base-ball dans la mâchoire » à ceux « identifiés comme juifs » dont les noms sont signalés par une étoile de David. De nombreux textes expriment un racisme biologique en qualifiant les Arabes de « déchets » et les opposants à la politique d'Israël de « vermines antijuives ». « Nous avons failli passer un très bon 14 juillet », écrit le site à propos de la tentative d'attentat contre Jacques Chirac. L'hébergeur de ce site abrite plusieurs sites racistes d'extrême droite.

Lire page 4 et notre éditorial page 9

Prisons psychiatriques en Chine

LA CHINE pratique l'interne-médico-légal pour réduire au silence des opposants et protestataires sur une échelle très supérieure à ce qui fut le cas dans l'ancienne Union soviétique. Au nom de « l'ordre public », des syndicalistes indépendants et des protestataires en tout genre sont soumis à des traitements « médicaux » contrairement aux codes éthiques reconnus internationalement. L'organisation de défense des droits de l'homme Human Rights Watch a soumis une étude approfondie de

cette pratique abusive de la médecine mentale à l'Association mondiale des psychiatres, qui se réunit en congrès à partir du vendredi 23 août à Yokohama (Japon). La Chine fait partie de cette association, au même titre que l'URSS autrefois. Cette enquête sur un monde carcéral à alibi médico-légal marque le début d'une campagne visant à obtenir de Pékin qu'il ouvre les portes de ses instituts spécialisés à des missions professionnelles indépendantes en vue de mettre un terme à ces abus.

► Pékin s'inspire de la défunte URSS pour faire taire opposants et déviants

► Les révélations d'une enquête sur la psychiatrie politique

Lire page 2

Le syndicalisme « faustien » fait scandale en Belgique

BRUXELLES de notre correspondant

Le feuilleton de l'été belge se déroule au sein du syndicat socialiste FGTB, l'une des rares structures épargnées jusqu'ici par le vent des scandales qui souffle sur le pays. Au cœur de l'intrigue, Albert Faust, secrétaire général du Setca (centrale des employés et cadres) dans la capitale. Classé très à gauche, ce leader syndical paraît avoir développé des pratiques qui ont entraîné son licenciement : des permanents ont bénéficié d'enveloppes d'argent noir qui venaient gonfler (et parfois doubler, semble-t-il) leur salaire officiel, ont voyagé dans de rutilantes limousines de location et puisé « dans des fonds occultes avec un naturel de zizou », selon *Le Soir*, qui les accuse aussi d'« éluser le château-margaux comme on boit de l'eau ». Bilan : un endettement de 4 millions d'euros.

Engagés dans un interminable duel, « faustiens » et « anti-faustiens » s'investissent dans la presse, s'accusent devant les tribunaux ou se font face dans les rues. L'intéressé clame qu'il n'a bénéficié d'aucun détournement de fonds ni d'enrichissement personnel. « Jusqu'en 1995, le versement d'une partie des salaires au noir faisait partie de la tradition syndicale belge », a-t-il expliqué, faisant s'étrangler bon nombre de salariés et quelques patrons qui ont eu à subir le radicalisme du Setca. Affirmant que son syndicat avait, à Bruxelles, rectifié le tir, Albert Faust

précisait qu'à Anvers, en revanche, il y avait eu « une caisse noire » tandis que d'autres centrales possédaient « des comptes secrets ». Lancés par un homme qui crie au « complot politique stalinien », ces propos devraient entraîner des procédures judiciaires. « Il a perdu les pédales », dit Mia De Vits, numéro un de la FGTB. Son prédécesseur, Michel Nollet, ajoute : « Vous imaginez la tête des travailleurs quand ils voient Albert Faust débarquer chez eux au volant d'une BMW à 35 000 euros ? » La palme revient à un autre chef syndical licencié qui, selon M. Nollet, roulait dans « une Mercedes coupé automatique, sièges en cuir, boiseries et tout le bazar ». Précision : le syndicaliste visé occupe une place au bureau du Parti communiste et devra s'expliquer devant celui-ci.

Entre-temps, il a dû se rendre chez un juge d'instruction pour dire ce qu'il savait de l'argent noir au sein de l'organisation, et confier qu'il avait reçu un coupé allemand lorsque l'organisation avait entrepris de convertir sa rémunération « parallèle » en rétribution « officielle ». La justice bruxelloise s'est livrée à une grande première en nommant un avocat comme administrateur provisoire à la tête du Setca. Le tribunal a aussi ordonné la tenue d'un comité exécutif qui devra se prononcer définitivement sur le licenciement d'Albert Faust.

Jean-Pierre Stroobants

POINT DE VUE

Johannesburg, pour quoi faire ?

par Amartya Sen

LE SOMMET MONDIAL sur le développement durable qui commence le 26 août à Johannesburg est un événement mondial de premier ordre. L'expression « développement durable » paraît un concept spécialisé et quelque peu technique, et le public est en droit de se demander quel est le sujet de cet événement mondial, ce qu'il peut accomplir et comment on pourra évaluer ses réalisations. Ce sont des questions importantes, et pas seulement pour les profanes.

La rencontre de Johannesburg fait suite au Sommet de la Terre de Rio de Janeiro, il y a dix ans. La rencontre de Rio a réussi à mettre au point quelques accords et a beaucoup contribué à faire avancer la pri-

se de conscience de l'environnement dans le débat public. Elle a aussi aidé à comprendre que « l'environnement et le développement sont étroitement liés », comme l'a dit Kofi Annan, le secrétaire général des Nations unies. Cet accord sous-tend l'idée de « développement durable » du sommet de Johannesburg. Ce concept a été largement utilisé dans les analyses de l'environnement au cours de la dernière décennie, après avoir été étudié dans le rapport Brundtland, « Notre avenir commun », célèbre à juste titre.

Le rapport Brundtland a défini le développement durable comme étant l'exigence de répondre aux « besoins du présent sans compromettre la capacité des générations futures

de répondre à leurs propres besoins ». L'économiste Robert Solow a formulé de façon plus précise l'idée du développement durable en insistant sur l'obligation de laisser à la génération suivante « tout ce qu'il faut pour atteindre un niveau de vie au moins aussi bon que le nôtre et que celle-ci veuille à la même chose pour la génération qui la suit ».

Lire la suite et le point de vue de James D. Wolfensohn page 9

AMARTYA SEN est professeur à Trinity College (université de Cambridge, Grande-Bretagne). Il a reçu le prix Nobel d'économie en 1998.

PATRIMOINE

Les trésors artistiques d'Europe centrale durement touchés



TANDIS QUE le quartier historique de Dresde (photo) a été inondé par la crue de l'Elbe, à Prague plusieurs édifices de la Vieille-Ville et de l'ancien ghetto juif, comme les synagogues Vieille-Nouvelle et Pinkas - qui datent de la première moitié du XVI^e siècle -, ont subi d'importants dégâts. Toujours en République tchèque, d'autres cités historiques au sud de la capitale, comme Ceské Budejovice, Pisek ou Cesky Krumlov, ont payé un lourd tribut. Une catastrophe pour des villes et des régions dont l'économie dépend largement du tourisme.

Lire page 17

COMMERCE - MARKETING
COMMUNICATION - PUBLICITÉ

Cursus en 5 ans
Admission après Bac
Admissions parallèles

PARIS - BORDEAUX - LILLE - LYON - NANTES - STRASBOURG - TOULOUSE

ISEG
EXCELUTV

L'école nouvelle génération BAC+5

N° Vert 0 800 16 20 17
www.iseg.fr

Les autorités chinoises ont repris à leur compte les théories médico-légales de l'Union soviétique pour **TRAITER DES OPPOSANTS** en malades mentaux passibles d'internement au motif qu'ils représentent

« une menace pour l'ordre public ». Cette pratique ressort d'une étude réalisée par l'organisation de défense des droits de l'homme **HUMAN RIGHTS WATCH** (HRW) à partir des textes professionnels chinois. Syn-

dicalistes, protestataires de toutes sortes ainsi que, récemment, membres de la secte Fa Lun Gong en sont victimes sur **UNE ÉCHELLE PLUS IMPORTANTE** que dans l'ex-URSS. Dans une démarche s'inspirant

des négociations d'**HELSINKI** avec Moscou, HRW saisit l'Association mondiale des psychiatres, dont la Chine fait partie et qui se réunit en congrès à Yokohama (Japon) à partir du vendredi 23 août.

La Chine s'inspire de l'URSS en psychiatrie à caractère politique

L'Association mondiale des psychiatres reçoit une étude démontrant que Pékin a largement recours aux méthodes jadis mises au point par les médecins soviétiques pour assimiler des opposants à des malades mentaux et les placer en internement médico-légal

C'ÉTAIT il y a quelques années dans un couloir d'une clinique psychiatrique de Pékin, visitée par hasard. Un homme d'une soixantaine d'années, en pyjama sous son manteau de fonctionnaire, profitant de ce que l'infirmière de garde avait dû s'absenter, nous glissa à l'oreille, dans un anglais appliqué : « Monsieur, mon nom est Wang et veuillez noter que je suis ici contre mon gré. J'étais cadre au ministère du commerce et j'ai eu un grave différend avec mes supérieurs hiérarchiques. » Il refusa de répondre à des questions en chinois. « Too dangerous. » L'infirmière revenant, il répéta sa phrase de présentation et repartit à pas lents vers un autre couloir.

Il est impossible à un observateur étranger de connaître de l'intérieur la réalité de l'univers psychiatrique médico-légal chinois. Celui-ci n'avait guère été soupçonné des pratiques de son « grand frère » soviétique. Pourtant, une étude réalisée par l'organisation de défense des droits de l'homme Human Rights Watch (HRW), à partir, notamment, des revues professionnelles médicales et la littérature policière de Pékin sur le sujet, montre une étroite imbrication entre la carrière médicale et le bras répressif du pouvoir communiste chinois. Un archipel qui n'a rien à envier à celui de l'URSS, à laquelle la psychiatrie doit l'« invention » de la notion de « schizophrénie politique » – ou manifestation du syndrome de l'opposant. Une seule nuance : le ter-



me utilisé en Chine, *zhengzhi shengjingbing*, se traduirait plutôt par « *psychose politique* » ou « *maladie politico-mentale* ».

Il faut être effectivement « fou » pour s'opposer à l'autorité : le disent sans ambages quantité de textes officiels chinois traitant de ce sujet. Il ressort de cette étude, intitulée *Des esprits dangereux*, que la Chine s'est largement inspirée de l'URSS dans sa pratique de répression des opposants sous prétexte

médical. Le « spécialiste » de référence le plus souvent cité par les « experts » chinois en matière de psychiatrie n'est autre que Georgi Morozov, qui dirigea l'Institut Serbski de psychiatrie médico-légale à Moscou, de 1953 à la fin des années 1980. Par ailleurs, aucune critique de fond n'a encore été émise, depuis Pékin, sur ces pratiques.

En Chine comme dans l'ex-URSS, le problème de fond se situe dans le diagnostic. Il est, pour l'essentiel, con-

fié à la police. C'est elle, après interpellation du récalcitrant, qui décide, le cas échéant, de remettre le « cas » aux autorités médicales. Comme dans l'ex-URSS, la position du psychiatre est dès lors biaisée : s'élever contre des décisions policières est professionnellement suicidaire.

Pour ce qui est des chimiothérapies subies par les « patients » de ce type, tout porte à croire qu'elles s'inspirent largement des méthodes soviétiques elles aussi, selon les témoignages recueillis par HRW.

« TRANQUILLITÉ ET SANTÉ »

Si l'on ne connaissait, dans les années 1960-1970, qu'une poignée de cas où l'argument psychiatrique avait été invoqué à l'encontre d'individus en délicatesse avec le pouvoir politique, le nombre d'activistes politiques envoyés en instituts pour folie criminelle « excédait de loin », relève HRW, celui des autres catégories de malades mentaux auteurs de meurtres, viols, etc. Selon un psychiatre de Shanghai, 73 % des cas traités par le Centre municipal de santé mentale en 1970-1971, au sortir de la « révolution culturelle », étaient de nature politique. Dans les années 1980, le taux à l'échelle nationale semble être retombé à 10-15 %, et à moins de 10 % de nos jours. Mais sur des nombres absolus encore importants : officiellement, la Chine comptait dans les années 1990 quelque 12 millions de malades mentaux dont 10 % représentant « un sérieux danger pour l'ordre public ».

Pour ces derniers, la Chine s'est dotée d'un réseau d'hôpitaux psychiatriques spécialisés dits « hôpitaux Ankang » (« Tranquillité et santé »), dont la mise au point a été confiée... à la police. La Chine disposait d'une vingtaine de centres de ce type au début des années 1990 et

comptait en ouvrir un dans chaque ville de plus d'un million d'habitants. Le dernier objet en date de cette sollicitude « psychopolicière » est la secte Fa Lun Gong, ce mouvement religieux syncrétique qui se plaint de ce que « des milliers » de ses membres ont été enfermés dans des asiles psychiatriques.

Dix fois plus de cas qu'en URSS ?

« Il est raisonnable d'estimer, affirme l'étude de Human Rights Watch (HRW), que plus de 3 000 cas « politiques » (dans l'acception large du terme) ont été traités par les examinateurs en psychiatrie médico-légale chinois au cours des deux décennies écoulées ; et, de plus, que la grande majorité de ces cas ont été soumis, par voie de conséquence, à une forme ou une autre et pour un certain temps à un internement et à un traitement psychiatrique forcé. »

« Cette estimation à l'aveugle (...), poursuit HRW, est probablement inférieure à la réalité ; au moins fournit-elle une indication raisonnable de l'ordre de grandeur du phénomène. Par comparaison, dans le cas de l'Union soviétique, les études réalisées indiquent que le nombre total confirmé de dissidents politiques et autres [personnes] relevant de catégories assimilables qui ont été à tort qualifiés de malades mentaux et envoyés en établissement d'enfermement médico-légal durant les années 1970 et 1980 se trouve aux alentours (selon les études variées) de 200 ou 300, avec des estimations non confirmées avançant des chiffres de plusieurs milliers », souligne HRW.

comptait en ouvrir un dans chaque ville de plus d'un million d'habitants.

L'étude de HRW vise à poser le dossier chinois devant les instances internationales, à commencer par l'Association mondiale des psychia-

tres (WPA), qui se réunit en congrès à Yokohama (Japon) à partir du 23 août. La Chine est membre de la WPA. Les recommandations de HRW sont de l'enclure si son gouvernement refuse d'ouvrir ses portes à des enquêtes sérieuses sur les abus commis au nom de la psychiatrie. La même menace à l'encontre de l'URSS, il y a trente ans, dans le cadre des négociations d'Helmsinki, avait contraint Moscou à lever un coin du voile sur cet aspect du goulag. L'URSS avait traîné les pieds mais tout fait pour éviter l'exclusion. La même partie – avec une Chine désormais membre à part presque entière de la communauté internationale – est en jeu aujourd'hui devant Pékin.

Francis Deron

TROIS QUESTIONS À... ROBIN MUNRO

1 Vous avez conduit l'enquête et écrit le rapport de Human Rights Watch sur l'internement psychiatrique pour raison politique en Chine. Avez-vous une estimation du nombre de tels détenus ?

Nous n'avons aucune réponse complète à cette question. [Outre les membres de la secte Fa Lun Gong], les autorités ont étendu [cette] politique à des groupes qui n'en étaient pas la cible précédemment. Des militants pour le droit du travail, des syndicalistes indépendants, des plaignants insignifiants s'élevant contre la corruption et les harcèlements au niveau local... Il n'y a aucun doute que le diagnostic psychiatrique et la politique d'enfermement ont été appliqués de manière bien plus large [qu'en URSS] à l'encontre des dissidents politiques à partir de la fin des années 1980. Mais le chiffre de « 1 à quelques pour cent de l'ensemble des cas psychiatriques criminels » qui ressort des documents officiels du début des années 1990 suggère que l'échelle de pareils abus sans doute du même ordre, alors, en Chine, qu'au paroxysme de ces abus dans ce qui fut l'Union soviétique.

2 Que peut faire l'Association mondiale des psychiatres (WPA) ?

[Le gouvernement] chinois a donné son accord de principe pour que la WPA se rende en Chine pour s'enquêter des accusations, mais la partie chinoise entend que ce soit là une « visite de familiarisation » et non pas une mission d'investigation. La direction de la WPA s'en contente dans l'espoir de désamorcer les conflits en son sein, la Chine étant un membre à part entière de l'association...

3 Comment la communauté des professionnels de la psychiatrie en Chine réagit-elle à votre rapport ?

Je crains qu'il soit trop dangereux pour eux de prendre la parole ouvertement. Attendons de voir. En tout cas, ni le gouvernement chinois ni la profession ne peuvent arguer de ce qu'il n'y a « aucune preuve ou cas à investiguer » dans la mesure où pratiquement toutes les preuves proviennent des ouvrages psychiatriques publiés officiellement en Chine !

Propos recueillis par F. D.

« La politique-mania peut mener à signer des tracts de son vrai nom »

LA DOCTRINE en matière de médecine politico-psychiatrique chinoise est exposée dans de nombreux ouvrages comportant des passages comme ces exemples cités par Human Rights Watch.

– Manuel publié en 1983 par les Editions des masses, à Pékin (la maison d'édition de la police politique), qui n'a pas été répudié depuis (à la seule nuance près que le qualificatif de « contre-révolutionnaire » a été remplacé par le concept d'« atteinte à la sûreté de l'Etat » ou de « subversion ») :

« La personne concernée s'adonne à un comportement contre-révolutionnaire d'une manière ouverte et flagrante, sans aucun signe de scrupule ou de regret. Sur un mode de confrontation, il ou elle va distribuer des tracts en plein jour et prononcer des discours sur une grande avenue ou à un grand carrefour. Bien sûr, certains malades mentaux peuvent agir de manière plus biaisée. Mais sitôt qu'ils sont pris, ils reconnaissent les faits en toute franchise, sans réserve. De plus, les malades mentaux peuvent éventuellement écrire des lettres anonymes, mais souvent il ne s'agit pas de lettres réellement anonymes, plutôt de la manifestation d'un dérèglement mental. »

– Long Qingchun, psychiatre en vue, va plus loin, plus de dix ans plus tard (1994), en soulignant que même les « malades » peuvent professer leur soutien au gouvernement :

« Les paranoïaques, généralement connus

sous le surnom de « fous de paperasse », manifestent [leur maladie] par une perte de raison en théorie politique. Quelle que soit la question politique considérée, ils ne se fient qu'à leur propre jugement. Ils peuvent bien se concentrer sur tel ou tel aspect spécifique de la question, généralement ils [montrent] qu'ils sont politiquement suspects. Leur théorie politique et leur position politique sont en contradiction ; alors qu'ils s'opposent à la ligne générale et aux politiques en vigueur, ils se réclament du marxisme-léninisme et du matérialisme. Les dissidents politiques, eux, sont relativement spécifiques. Ils n'expriment une opinion politique que sur certaines questions précises, sans formuler un rejet global. »

– La distinction entre le « malade ordinaire » et le dangereux dissident est aisée si l'on observe le comportement :

« Un paranoïaque [simple] se saisira de toute opportunité pour promouvoir ses vues, sans se soucier de l'heure, de l'endroit, de l'interlocuteur. Un dissident politique va choisir son heure, son endroit, son interlocuteur pour s'exprimer ; il ne va pas parler au premier venu. »

– Le diagnostic, selon Long Qingchun (Manuel de psychiatrie médico-légale pour l'Institut Ankang de Pékin, 1994), est simple :

« La psychose paranoïaque se manifeste, en pratique clinique, de deux façons différentes : une forme en est la « litige-mania », dans laquelle le délire de persécution tend à prédominer ;

l'autre forme est la « politique-mania », où le rôle dominant est tenu par le « délire politique ». Le contenu du délire dans [cette dernière forme] concerne la ligne et les politiques de l'Etat ; ceux qui en sont frappés se livrent à d'intenses recherches en matière politique, et avancent des ensembles de théories originales de leur cru, qu'ils s'efforcent ensuite de promouvoir par tous les moyens imaginables, ce qui les mène jusque devant la justice. C'est pour cette raison que de telles gens sont parfois considérées comme des dissidents politiques. »

» Par exemple, une personne d'âge moyen qui souffrait de « politique-mania » se piqua de faire des recherches en matière de « humanisme moderne » et démissionna de son emploi de son propre chef. Il passa tout son temps enfermé chez lui, écrivant des manuscrits de dizaines de milliers de mots qu'il envoya ensuite à l'Académie des sciences sociales et à la rédaction de divers journaux et revues dans l'espoir d'être publié. Quand tous ses efforts eurent échoué, il entra en contact avec des étrangers et leur demanda de publier ses articles hors du pays, ce qui provoqua une grande quantité de désordres.

« [...] Dans les cas où [...] il est fait usage de « discours ou d'action réactionnaire », il est commun que la personne en question s'y livre en public, par exemple en distribuant des tracts en des lieux publics fréquentés ou en affichant des manifestes comportant son vrai nom. »

Les ex-responsables soviétiques de la répression par internement demeurent

Ils exercent principalement leur art dans des litiges commerciaux ou personnels, moyennant rémunération

MOSCOU

de notre correspondante

En dépit d'une loi sur « les soins psychiatriques et les garanties accordées au citoyen lors de leur pratique », adoptée après la chute de l'URSS il y a dix ans, la psychiatrie connaît des abus importants, en Russie comme dans les autres républiques ex-soviétiques. Des dérives les plus fréquentes sont liées à l'état de corruption généralisée. Mais dans un cas devenu célèbre, celui du colonel de l'armée russe Iouri Boudanov, inculpé pour avoir assassiné une jeune Tchétchène en 2000, puis qualifié d'« irresponsable au moment des faits » par une expertise psychiatrique, c'est tout le spectre de la manipulation des diagnostics en vue de complaire au pouvoir politique qui a récemment resurgi.

En Russie, la pratique des internements d'opposants politiques sous prétexte de « schizophrénie à évolution lente » ou de « délire de

réformisme », comme dans les années 1970 et 1980, a disparu. « Je n'ai pas connaissance d'un seul cas, ces dix dernières années, d'enfermement dans un institut psychiatrique pour des raisons politiques », dit Semion Glouzman, un ancien dissident installé en Ukraine, qui est à la pointe de la lutte contre les abus psychiatriques dans l'ex-URSS.

Contacté par Le Monde, M. Glouzman affirme que la psychiatrie est couramment détournée, non plus dans des buts de répression politique, mais « à des fins mercantiles ».

« Des maris, des entrepreneurs, des individus cherchant à résoudre un litige commercial, éliminent la personne qui les gêne en la faisant interner. Ils paient les psychiatres pour obtenir un diagnostic de « schizophrénie ». De tels cas se comptent par milliers, je peux vous le dire, car j'ai voyagé dans toute l'ex-URSS », explique ce psychiatre, qui passa dix années au Goulag pour avoir protesté à l'époque soviétique.

« En Ukraine seulement, mon équipe a été sollicitée 1 100 fois en 2001 pour des cas d'abus psychiatriques. Dans 70 % des cas, nous avons conclu que les droits de la personne internée avaient été bafoués », explique M. Glouzman. Plusieurs facteurs expliquent cette situation : « L'absence d'Etat de droit, le niveau misérable des salaires des psychiatres [en Ukraine ils touchent officiellement 40 dollars par mois] et le maintien en fonction des responsables de l'ère soviétique au sein du système psychiatrique. »

UN SIGNAL AUX MILITAIRES

La persistance des vieilles structures a été illustrée en Russie cette année, lorsqu'il fut annoncé que la commission d'expertise chargée d'évaluer l'état mental du colonel Boudanov serait présidée par une dame connue pour sa propension à envoyer au cachot, dans les années 1970, bien des voix dissonantes.

Tamara Petchernikova, de l'Institut de psychiatrie Serbski, à Moscou, avait en son temps obéi aux consignes du KGB pour faire un sort aux dissidents. Parmi ses victimes, pour n'en citer qu'une : Natalia Gorbanevskaïa, traitée de « schizophrène » et gavée de médicaments après avoir manifesté sur la place Rouge au lendemain de l'intervention soviétique en Tchécoslovaquie, en 1968. M^{me} Petchernikova est toujours en activité à l'Institut Serbski, comme bien d'autres.

L'affaire Boudanov est perçue par les défenseurs des droits de l'homme comme symptomatique de l'attitude du pouvoir de Vladimir Poutine. Les conclusions des psychiatres selon lesquelles le colonel était « irresponsable », donc susceptible d'échapper à toute condamnation, ont scandalisé. C'était un signal d'impunité envoyé aux militaires en Tchétchénie. « J'ai vu les documents médicaux sur lesquels

la commission de Petchernikova s'est appuyée. Je conteste formellement leur conclusion », dit M. Glouzman.

Début juillet, une nouvelle expertise a été ordonnée. La nouvelle commission chargée du cas pourrait être présidée par un vieil acolyte de M^{me} Petchernikova, le professeur Georgi Morozov, connu pour avoir dirigé pendant plus de trente ans l'Institut Serbski.

Selon la presse russe, trois psychiatres de l'Institut Serbski auraient refusé de se prêter à ce qu'ils perçoivent comme une mise en scène visant à disculper le colonel Boudanov. Ces « défections », si elles se confirment, ainsi que d'autres observations sur le terrain, font dire à Semion Glouzman : « En dépit de tout, il existe des psychiatres qui refusent de se compromettre et tiennent à préserver une notion de professionnalisme. »

Natalie Nougayrède

NOUVEAU

PRÉPA
CELSA/IEP 2^e cycle

→ Rentrée mi-octobre 2002
→ Admission après :

- 1^{ère} année de prépa Sc. Po/Hypokhâgne/HEC
- Bac +2 validé

ISTH
ENSEIGNEMENTS SUPÉRIEURS PRIVÉS

2, Rue de Rémusat - 75016 Paris
Tél. : 01 42 24 10 72
www.isth-es.com

Les Etats-Unis estiment que « le statu quo politique au Zimbabwe est inacceptable »

Le régime de Robert Mugabe poursuit sa campagne d'éviction des fermiers blancs, sommés de quitter leurs terres sans dédommagement. Plus de deux cents d'entre eux ont été interpellés

LA RÉFORME agricole « accélérée » du président Robert Mugabe tourne au « nettoyage ethnique » de l'agriculture zimbabwéenne. Mercredi 21 août, huit jours après le lancement d'une campagne d'éviction, 215 fermiers blancs avaient déjà été arrêtés et, pour la plupart d'entre eux, remis en liberté sous caution, en attendant de comparaître devant un tribunal qui pourrait les envoyer pour deux ans en prison. Relâchés, ils ont dû s'engager à ne pas retourner sur leurs terres, saisies pour – officiellement – être distribuées à des paysans noirs mais, en réalité, souvent attribuées à des dignitaires du régime. Près de 200 fermiers blancs, sur les 1 600 qui sont concernés par l'ordre d'expulsion, selon le gouvernement (2 900 selon le syndicat des grands exploitants agricoles), se cacheraient pour repousser l'échéance de leur expropriation sans dédommagement.

Il y a deux semaines, Robert Mugabe avait menacé les fermiers blancs d'une « autre guerre » – d'une seconde guerre de libération, après celle livrée dans les années 1980 – s'ils n'acceptaient pas de faire place nette à la date

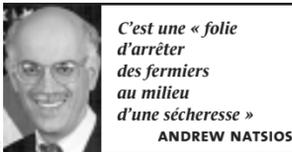
butoir du 8 août. Ce jour-là, le ministre de la décentralisation, Ignatius Chombo, a été explicite. « Les fermiers sont une bande de racistes qui veulent garder leurs privilèges pour eux seuls, a-t-il déclaré. Nous leur avons clairement dit qu'on allait distribuer les terres et que la réforme agricole était irréversible. » Mardi, son collègue de la justice, Patrick Chinamasa, a incité tous les « sans-terre » à envahir les fermes blanches.

LOGIQUE PERVERSE

L'Union européenne n'a pas réagi à cette escalade. Elle se contente de maintenir ses sanctions dites « intelligentes », qui privent Robert Mugabe et 52 piliers de son régime de voyages et de comptes bancaires sur le Vieux Continent... En revanche, Washington ne cesse de hausser le ton. Le 12 août, devant la menace de famine au Zimbabwe, dont plus de la moitié de la population dépend déjà de l'aide alimentaire internationale (*Le Monde* du 17 août), le porte-parole du département d'Etat a souligné que « la tentative du gouvernement zimbabwéen d'expulser des milliers de fermiers et travailleurs agricoles [était]

totalemment inconsciente et répréhensible ».

Mardi, deux hauts responsables de l'administration Bush sont allés beaucoup plus loin. Andrew Natsons, directeur de l'agence de coopération Usaïd, a dénoncé la « folie d'arrêter des fermiers au milieu d'une sécheresse, alors qu'ils pourraient faire pousser des grains pour



C'est une « folie d'arrêter des fermiers au milieu d'une sécheresse »
ANDREW NATSONS

sauver des gens de la famine ». De son côté, le secrétaire d'Etat adjoint chargé de l'Afrique, Walter Kansteiner, a déclaré que, pour les Etats-Unis, « le statu quo politique au Zimbabwe [était] inacceptable », encourageant les habitants du pays de Robert Mugabe à « aller de l'avant et corriger cette situation ».

C'est, en termes à peine déguisés, un appel à l'insurrection. Ceux qui, à Harare, ne l'auraient pas encore compris savent désormais qu'ils pourront renverser l'octogénaire chef de l'Etat et s'installer au pouvoir, au moins le temps – ductile – d'une « transition », avec la bénédiction de la première puissance mondiale. Or, jusqu'à présent, l'opprobre jeté sur Robert Mugabe a escamoté une question pourtant essentielle : comment un tel autocrate, qui démonte son pays pièce par pièce, peut-il se maintenir sans même avoir à affronter des marches de protestation, des actions « ville morte » ou une grève générale ? Même si l'on tient compte de la répression, le Mouvement pour le changement démocratique (MDC), né il y a moins de trois ans, apparaît

plus proche d'une ONG contestataire que d'un parti d'opposition réellement ancré dans la population.

Pour le président Mugabe, le danger viendra de son entourage. C'est dans la nature de son régime mais, aussi, dans la logique – perverse – de sa mise au ban par la communauté internationale. Depuis qu'il règne sans partage sur l'ex-Rhodésie, depuis le milieu des années 1980, le parti-Etat qu'est l'Union nationale africaine du Zimbabwe-Front patriotique (ZANU-PF) s'est établi comme une entreprise tentaculaire : à travers une holding, la Zidco, et un groupe commercial, M&S, ses hiérarques contrôlent toutes les activités lucratives, des banques aux travaux publics et aux magasins hors taxes.

Emmerson Mnangagwa, le dauphin du chef de l'Etat, et Sidney Sekeramayi, également au conseil d'administration de la Zidco, qui ne comptent que quatre sièges, sont les personnages-clés de ce cercle restreint. Un troisième, le général Vitalis Zvinavashu, le chef de l'armée, est devenu, grâce à Robert Mugabe, le naufrageur fortuné de la République démocratique du Congo (RDC), dont il exploite le riche sous-sol. Or le corps expéditionnaire zimbabwéen au Congo – quelque 12 000 soldats – est en voie de rapatriement et, au Zimbabwe même, la pression montante de la communauté internationale exige l'achat de loyautés de plus en plus nombreuses. Aussi, la réforme agricole ira-t-elle à son terme, et pourrait même déboucher sur une « nationalisation » de tout ce que l'économie nationale peut encore fournir de prébendes – à moins que, dans sa fuite en avant, le régime ne finisse par tomber.

Stephen Smith

George W. Bush écarte l'hypothèse d'une offensive à court terme contre l'Irak

Les Etats-Unis envisageront « toutes les technologies »

WASHINGTON

de notre correspondant

Pressé de questions sur l'Irak après une réunion de deux heures consacrée à la programmation militaire, mercredi 21 août, dans son ranch de Crawford, au Texas, le président américain, George Bush, a répété qu'il était « un homme patient ». « Nous examinerons toutes les options et nous envisagerons toutes les technologies dont nous disposons, ainsi que la diplomatie et le renseignement, a-t-il dit, mais une chose est sûre : cette administration considère que Saddam Hussein représente une menace. » M. Bush a assuré que les Etats-Unis « prendront au sérieux toutes les menaces et continueront à consulter leurs amis et leurs alliés », étant entendu qu'un « changement de régime [en Irak] est dans l'intérêt du monde ». Il a qualifié de « baratin » la « frénésie » de discussions, dans les médias américains, au sujet d'une action militaire en Irak.

Le général Tommy Franks, chef du Commandement central, compétent pour le Proche-Orient, ne participait pas à la réunion de Crawford. Il était à Astana, capitale du Kazakhstan, où il a été interrogé sur l'Irak. Il a expliqué que son rôle consiste à « diriger la planification nécessaire pour que les Etats-Unis et leurs alliés disposent d'options crédibles, pouvant être présentées au président ». Interrogé sur cette déclaration, M. Bush a réaffirmé que « toutes les options » doivent être examinées. C'est la deuxième fois, en deux semaines, que M. Bush écarte l'hypothèse d'une offensive à court terme. Cependant, les partisans d'une telle offensive, conscients d'avoir perdu du terrain depuis la fin juillet, repartent à l'assaut.

Mercredi, à Houston, un député du Texas, Thomas DeLay, chef de

file de la droite parlementaire, a dénoncé les avocats de « l'apaisement » qui se sont manifestés, selon lui, dans les rangs républicains, alors que « le seul choix possible est entre la victoire et la défaite ». M. DeLay n'a nommé personne, mais il visait, notamment, le chef de la majorité républicaine de la Chambre des représentants, Richard Armey, député du Texas lui aussi, mais qui n'est pas candidat, en novembre, à un nouveau mandat.

RÉFORME DES FORCES ARMÉES

Dans son ranch, le matin, M. Bush avait, à côté de lui, le secrétaire à la défense, Donald Rumsfeld. La veille, M. Rumsfeld avait affirmé être certain que des éléments d'Al-Qaïda ont gagné l'Irak, lorsqu'ils ont quitté l'Afghanistan et y sont toujours présents « en plusieurs lieux ». L'un des points de débat est précisément de savoir s'il existe un lien entre Saddam Hussein et les auteurs des attentats du 11 septembre 2001, ce qui donnerait à l'exécutif une justification pour agir et lui permettrait de se passer d'un vote du Congrès.

Lors de la réunion de Crawford, à laquelle participaient le vice-président, Richard Cheney, la conseillère du président pour la sécurité nationale, Condoleezza Rice, et le général Richard Myers, chef d'état-major interarmes, la discussion a porté sur les étapes ultérieures de la « transformation » des forces armées entreprise par M. Rumsfeld. Le général Ronald Kadish, directeur de la Missile Defense Agency, a fait le point des essais menés sur les dispositifs de défense antimissile. M. Bush a souligné que les alliés des Etats-Unis sont « tenus au courant » de ces expériences.

Patrick Jarreau

Le franc-parler de Doris Lessing

Née en Iran, puis élevée dans l'ex-Rhodésie, l'écrivain anglaise Doris Lessing, âgée de 82 ans, a utilisé la Foire du livre d'Edimbourg, le week-end dernier, pour dénoncer « la folie » de Robert Mugabe, mais aussi l'indifférence des autres présidents africains, en particulier du Sud-Africain Thabo Mbeki, qui couvrent de leur silence les méfaits du chef de l'Etat zimbabwéen. « Tout ce qui leur importe, c'est le thème de la race, a-t-elle crûment accusé. C'est comme s'ils disaient : " Nous voilà, le peuple noir uni, et nous n'allons certainement pas critiquer Mugabe. " »

L'auteur du roman *Vaincue par la brousse* (*The Grass is Singing*), le manuscrit qu'elle avait apporté dans sa valise lors de son premier voyage à Londres, en 1949, avait été déclarée « immigrée interdite du territoire » par l'ancien régime blanc rhodésien, en 1956, en raison de son franc-parler. A Edimbourg, elle a également critiqué la presse, qui ne se préoccupe pas des fermiers blancs, alors que, « pour les Noirs du Zimbabwe, c'est mille fois pire ».

Un expulsé : « Je sais que le peuple n'est pas contre nous »

JOHANNESBURG

de notre correspondante

Par précaution, Constant Bourgo a décroché les tableaux des murs de sa ferme. « Il ne reste plus rien :

■ TÉMOIGNAGE

« C'est terrible

ce qui se passe ici.

Dans les magasins,

il n'y a plus de farine »

juste un matelas, un réchaud et deux ou trois bricoles. On a peur des pillages, alors j'ai stocké tout le reste chez mon fils », raconte-t-il au téléphone. Comme 2 900 autres propriétés de fermiers blancs du Zimbabwe, sa maison, située à une centaine de kilomètres au nord-ouest de Harare, est sous le coup de l'article 8 de la législation sur la réforme agricole. Selon ce texte, les propriétaires avaient jusqu'au 8 août à minuit pour quitter leurs terres, destinées à être redistribuées à des paysans noirs. « Pour le moment, on ne bouge pas ; mais je m'attends à être arrêté

à tout instant. » Arrivé au Zimbabwe à l'âge de 17 ans, en 1969, Constant Bourgo, d'origine mauricienne, a commencé à avoir des ennuis il y a deux ans, quand le président Robert Mugabe a lancé ses militants à l'assaut des fermes du pays. « Des anciens combattants ont envahi la ferme de mon fils. Il a dû tout abandonner. » Ces hommes de main de la ZANU-PF (Union nationale africaine du Zimbabwe-Front patriotique), le parti au pouvoir, sont aussi venus chez lui à plusieurs reprises. « J'ai eu jusqu'à 70 personnes accrochées aux grilles autour de la maison ; ils voulaient que l'on évacue les lieux. »

Depuis plusieurs mois, des squatters sont installés sur les 660 hectares de sa ferme. « Ils sont une vingtaine à vivre là avec leur famille. Ils cultivent comme ils peuvent, sans tracteur, avec des chars à bœufs, mais ce n'est plus de l'agriculture, c'est du jardinage. En plus, ils coupent les arbres pour vendre le bois. » De 10 tonnes à l'hectare, la production de maïs est tombée à un quart de tonne. Les fermiers blancs qui ont reçu un ordre d'expulsion n'ont plus le droit de cultiver. « Si tu essaies de sortir un tracteur de la

grange, les squatters arrivent immédiatement, menacent de brûler le matériel ou de tuer le chauffeur. Résultat : on n'a pas planté un grain cette année. »

Il n'y a plus de bétail sur l'exploitation : « Les bœufs ont fini en steaks... Les squatters ont enlevé des kilomètres de barbelés : on ne peut plus surveiller les bêtes ni avoir de contrôle sanitaire ; et avec le problème de la fièvre aphteuse, il est impossible d'exporter en Europe. Alors... De toute façon, ceux qui ont encore du bétail n'ont plus le droit de le nourrir. »

« JE SUIS ICI CHEZ MOI »

Sur les 48 ouvriers agricoles qui travaillaient sur la propriété, il n'en reste aujourd'hui que quatre, « les plus vieux, qui ne savent pas où aller ». Les autres ont dû partir, faute de travail mais aussi de logement, leurs maisons ayant été aussi occupées par les squatters, « des gens que l'on a mis là pour qu'ils votent ZANU-PF », commente Constant Bourgo.

Le fermier possède également un magasin de matériel agricole, en ville, mais les affaires, là aussi, sont au plus bas. « Depuis trois ans, je n'ai

plus rien importé d'Europe, dit-il. En 1997, je vendais 77 tracteurs par an ; cette année, je n'en ai pas vendu un seul. » Mais Constant Bourgo s'apitoie moins sur son sort que sur celui des millions de Zimbabwéens qui n'ont plus rien à manger. « La nuit, on entend des gens qui viennent dans les champs chercher des poignées de grains de maïs éparpillés sur la terre. C'est terrible ce qui se passe ici. Dans les magasins, il n'y a plus de farine, et il est de plus en plus difficile de trouver de l'huile ou du sucre. »

Constant Bourgo, à l'approche de ses 60 ans, ne veut pas baisser les bras. « Je garde l'espoir parce que je sais que le peuple n'est pas contre nous, dit-il. Jamais je ne quitterai le Zimbabwe. Je suis Zimbabwéen et je suis ici chez moi. » Avant d'ajouter, d'une lucidité teintée d'amertume : « Il ne faut pas se laisser : les fermes saisies ne reviennent pas à des paysans sans terre mais à des gens haut placés, des hommes d'affaires, des magistrats, des policiers. Ces gens-là ne connaissent rien à la terre ; on ne cultive pas avec des téléphones portables. »

Fabienne Pompey

Malgré l'accord de désengagement, l'armée israélienne opère à Gaza

KHAN YOUNÈS (bande de Gaza)

de notre envoyé spécial

Le plan de sécurité « Gaza d'abord », conçu par le ministre de la défense israélien, Benjamin Ben Eliezer, pour la bande de Gaza et la ville de Bethléem, n'aura pas tenu longtemps. Vingt-quatre heures après avoir été accepté par l'Autorité palestinienne, l'accord a été rompu à Khan Younés, au sud de Gaza.

Le camp de réfugiés de Khan Younés est une cité de poussière, à laquelle l'accès est interdit par des palissades qui protègent des colonies et des camps militaires israéliens. Mercredi 21 août, l'armée israélienne, officiellement en représailles après l'assassinat, la veille, d'un de ses soldats, a dynamité trois bâtiments, dont deux immeubles. Cinquante appartements, selon le Centre palestinien pour les droits de l'homme (PCDH), ont été détruits ou sérieusement endommagés.

Un homme a trouvé la mort. Le calme était revenu, après des heures de tirs d'hélicoptères contre les maisons, après le ballet d'une vingtaine de tanks et les patrouilles de soldats. Les explosifs étaient prêts à réduire en miettes les

immeubles visés. L'homme, qui habitait le voisinage et s'était enfui, n'a pas compris que le départ des soldats ne signifiait pas la fin de l'opération. Il est rentré chez lui. Il se tenait derrière sa porte lorsque Tsahal a activé la commande à distance. Les immeubles se sont effondrés. L'explosion a soufflé la porte de l'imprudent, qui a été écrasé contre un mur.

« UN PLAN CALCULÉ D'EXPANSION »

« Ça, c'est le cadeau de Sharon à Arafat ! », hurle sa voisine, Hajir Abou Loze. « Mon père est mort en 1948, quand Israël est devenu indépendant. Je vis depuis cinquante-cinq ans dans un camp de réfugiés. Et que veut Sharon ? Tuer mes enfants ? Il n'a pas assez de sang sur les mains ? » Hajir Abou Loze est en colère aussi contre George W. Bush. « C'est lui, le terroriste numéro un ! Je le vois à la télévision, dans son ranch. Moi, je n'ai pas d'argent pour acheter de nouvelles sandales à mon fils. Bush aimerait-il que ses enfants marchent nus dans la poussière ? Il aimerait vivre sous un toit de tôle ondulée, sous occupation militaire ? »

Abdel Halim Abou Samra a la colère moins

visible. Le délégué du PCDH à Khan Younés est un enquêteur professionnel, calme, qui répertorie des crimes de guerre et des violations des conventions de Genève. Pour lui, l'attaque de la nuit n'est pas une simple réponse à la mort du soldat israélien. « Je vois un plan calculé d'expansion israélienne. Ça ne date ni d'hier ni de l'intifada. L'ex-premier ministre Ehoud Barak avait d'ailleurs fait construire davantage de colonies qu'Ariel Sharon. Au fil des années, depuis les accords d'Oslo, des maisons et des champs sont rasés, des colonies sont construites, des routes fermées. Les familles palestiniennes ont interdiction de reconstruire les maisons détruites et les paysans de retravailler la terre. » Abdel Halim Abou Samra en tire cette conclusion : « Je crains que ces actions visent à décourager définitivement les Palestiniens de vivre dans ce pays. » Avec un triste sourire, il reprend le montage vidéo des images et témoignages qu'il a enregistrés pour garder une trace, pour se souvenir de la nuit d'après « Gaza d'abord ».

Rémy Ourdan

La Russie va moderniser 144 missiles stratégiques

MOSCOU. Le général Nikolai Solovtsov, commandant les forces nucléaires russes, a annoncé, mardi 20 août, que son pays avait décidé de moderniser 144 missiles stratégiques, dont les trois quarts sont des SS-18 (baptisés « Satan » par l'OTAN) et le quart restant des missiles SS-24 (dénommés « Scalpel » par la même source). La plupart de ces systèmes d'armes transportent, chacun, une dizaine de charges explosives et sont déployés au-delà des monts Oural. Selon le traité Start-2 de limitation des armements stratégiques, signé avec les Etats-Unis, ces missiles auraient dû être démantelés en 2007. Moscou compte les conserver en service jusqu'en 2014, du fait de leur rénovation. La prolongation de leur déploiement intervient après la décision unilatérale de Washington, en décembre 2001, de renoncer au traité de limitation des armes antimissiles (traité dit ABM de 1972) pour se lancer dans le déploiement d'un bouclier national antimissile. – (Corresp.)

DÉPÊCHES

■ **PAKISTAN : à moins de deux mois des élections législatives**, le général Pervez Moucharrarf a annoncé, mercredi 21 août, une série d'amendements constitutionnels visant à renforcer son rôle. Chef de l'armée et président autoproclamé depuis juin 2001, le général a affirmé qu'il conserverait ces fonctions pour les cinq ans à venir. Il s'est aussi octroyé le pouvoir de dissoudre l'Assemblée nationale et a annoncé la création d'un Conseil national de sécurité, qu'il présidera et au sein duquel siègeront les plus hauts chefs militaires. Ce conseil sera un organe « puissant » qui servira de « forum de consultation pour les décisions importantes de politique étrangère et les questions nationales », a précisé M. Moucharrarf. – (Corresp.)

■ **PHILIPPINES : le groupe Abu Sayyaf a décapité deux otages**, dont les têtes ont été retrouvées dans des sacs en plastique, jeudi 22 août, à Jolo. Ils faisaient partie des six Témoins de Jéhovah, représentants de commerce philippins, capturés le 20 août par le groupe islamiste ; quatre femmes demeurent aux mains des ravisseurs. Cette nouvelle prise d'otages sur l'île de Jolo survient trois semaines après la fin de l'appui donné, pendant six mois, par des troupes américaines à la lutte contre Abu Sayyaf sur l'île voisine de Basilan. – (Corresp.)

BAC + 1



RÉORIENTEZ-VOUS VERS
UNE GRANDE ÉCOLE DE COMMERCE

L'AFIG

(ANNÉE DE FORMATION INITIALE À LA GESTION)

VOUS PRÉPARE À INTÉGRER

L'INSTITUT SUPÉRIEUR DE GESTION

Contactez Marion Maury : 45, rue Spontini - 75116 Paris

Tél. 01 56 26 26 10/26

ETABLISSEMENT PRIVÉ D'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

FRANCE - SOCIÉTÉ

EXTRÉMISME

Un site Internet sioniste radical, amisraelhai.org, reprend à son compte des procédés et **DES THÈSES PARMIS LES PLUS DANGEREUSES** de l'extrême droite. Il dresse une liste de personnalités accusées

d'avoir appelé à boycotter Israël : le texte encourage à donner « un bon **COUP DE BATTE DE BASE-BALL dans la mâchoire** » à ceux qui sont « **identifiés comme juifs** » et dont les noms sont signalés par une étoile

de David. D'autres textes font montre de **RACISME BIOLOGIQUE** en qualifiant les Arabes de « **déchets** ». Longtemps hébergé en France, amisraelhai.org est aujourd'hui chez un hébergeur domicilié

au Panama, où il côtoie une chaîne de sites d'extrême droite. L'un de ses responsables français a affirmé au *Monde* que ses animateurs étaient de « **jeunes Israéliens francophones, proches de la droite** ».

Un site Internet fait le lien entre sionistes radicaux et extrême droite

Amisraelhai.org publie des textes racistes et appelle à des violences contre des personnalités dont les noms « identifiés comme juifs » sont signalés par une étoile de David. D'après l'un de ses responsables, le site est animé par de jeunes Israéliens francophones, proches de la droite

UNE LISTE sur l'écran avec des noms d'artistes, d'hommes politiques, de scientifiques et d'avocats. Et des étoiles juives, des étoiles de David de couleur bleue mises en regard des noms à consonance « juive ». Le site Internet sioniste radical amisraelhai.org (« le peuple d'Israël vit », en hébreu) a mis en ligne cette liste de personnalités, coupables selon lui de soutenir la Coordination des appels pour une paix juste au Proche-Orient (CAPJPO), une association qui a lancé le 12 juillet, avec une trentaine d'autres, un appel au boycott des produits israéliens (*Le Monde* du 13 juillet).

Les noms sont précédés du commentaire suivant : « Cette liste fait désormais l'objet d'une nouvelle rubrique du site, destinée à boycotter toutes les vermines anti-juives. [...] Nous vous encourageons à boycotter leurs livres, films, travaux, etc. Ceux que nous avons identifiés comme juifs voient une étoile de David accolée à leur nom : non seulement ils méritent d'être boycottés, mais nous vous encourageons, si jamais vous les croisez, à leur dire verbalement et même gestuellement, tout le bien que vous pensez d'eux : un crachat ou même un bon coup de batte de baseball dans la mâchoire, contribuera peut-être à remettre en place leur esprit tordu. »

La même liste est reprise et commentée par un autre site, celui du Comité pour une information authentiquement juive (CPIAJ), recommandé par amisraelhai.com. Le cinéaste israélien Eyal Sivan y est désigné comme « grand traître confirmé », le journaliste Jean Daniel comme « renégat professionnel ». Eva Tichauer, inspecteur en chef honoraire de la Santé, est qualifiée de « survivante hélas de la rafle du Vel d'Hiv », de même que Stanislas Tomkiewicz, ancien directeur de recherche à l'Inserm, qui est « survivant hélas du ghetto de Varsovie ».



A la suite de la parution de cette liste, les personnalités citées ont reçu des dizaines de courriers, de critiques et d'insultes, certains anonymes. Face à un tel « appel au lynchage », le Mouvement contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples (MRAP) a déposé plainte, le 1^{er} août, contre les auteurs du site amisraelhai.org et une information judiciaire a été ouverte par le parquet de Paris. « Le fait de lister et d'identifier, au sein d'une liste de personnalités, les noms des juifs auxquels une étoile de David est accolée et de les proposer au lynchage, constitue un fait gravissime sans précédent depuis la fin de la seconde guerre mondiale et un crime contre la mémoire », estime le MRAP dans un communiqué. De son côté, la présidente de CAPJPO, Olivia Zémor, dénonce « l'amalgame »

commis selon elle par les responsables du site entre son association et les signataires des différents appels à la paix qu'elle a relayés, qui ne sont en rien engagés par l'appel au boycott des produits israéliens.

Le site de amisraelhai.org ne se contente pas de dresser des listes de « juifs ». Il témoigne d'une proximité idéologique avec les mouvements français d'extrême droite, et fait profession d'un racisme biologique obsessionnel. A la date du 15 juillet, il publie un texte intitulé « Chirac : le coup de l'Observatoire ? », mettant en doute la réalité de l'attentat commis le 14 juillet contre le chef de l'Etat : « Parmi ceux qui ont neutralisé [Maxime Brunerie] figure un certain Mohamed Chelali, d'origine nord-africaine, explique le rédacteur anonyme. Il apparaîtra bientôt, aux yeux de la population,

comme le héros qui a sauvé le président d'une mort certaine, sous les balles d'un fanatique "d'extrême droite". Cet incident [aura pour conséquences] d'achever de diaboliser la droite nationale ("extrême droite") et de justifier à l'avance toutes les mesures qui pourront être prises à l'encontre de ses sympathisants ; [...] donner en exemple à la population un nouveau héros d'origine nord-africaine comme parangon de civilité... » « Nous avons failli passer un très bon 14 juillet », conclut le site sur ce thème.

« MARSEILLE, VILLE DÉCHET »

A la date du 17 juillet, le même site reprend une information du CPIAJ, qui qualifie régulièrement les Palestiniens de « déchets » : « Tout le monde sait depuis longtemps que Marseille est la première ville arabe de France. Désormais, Marseille est aussi la première ville déchet. » Le député Vert européen Alain Lipietz est qualifié d'« enculé européen » pour avoir critiqué l'armée israélienne. Le 24 juillet, le site évoque le secrétaire général des Nations Unies, « Kofi Anana, passé sans transition du cocotier à l'ONU ». A la date du 29 juillet, on apprend qu'il ne faut pas dire « un camp de réfugiés palestiniens », mais « un dépotoir ou une déchargement », les manifestants palestiniens, mais « les déchets grouillants ».

Le *Monde* a pu entrer en contact avec Alexandre Attali, l'un des responsables français du site. Celui-ci affirme qu'il n'a joué qu'un « rôle technique » dans la réalisation de ce site extrémiste. « Les responsables éditoriaux sont en Israël. Je ne peux pas donner leur nom. Tout ce que je peux dire, c'est que ce sont des jeunes Israéliens francophones, proches de la droite israélienne, mais qui ne sont pas regroupés dans un parti. » Il explique qu'il n'a jamais rencontré ceux-ci. « Je suis entré en contact avec eux par e-mail, sur des forums

de discussion sur le Moyen-Orient. Nous avons décidé de créer un site, je devais m'occuper de la partie technique, puisque l'hébergeur se trouvait alors en France. »

Interrogé sur le contenu raciste des pages mises en ligne, M. Attali déclare qu'il ne pensait pas « que c'était illégal. Si j'avais su, je ne l'aurais pas mis en ligne », avance-t-il. La publication de la liste des « juifs », au mois de juillet, l'a tout de même alerté, souligne-t-il : « Personnellement, j'étais contre, mais je ne voulais pas paraître faire de la censure. » Depuis la plainte du MRAP, le responsable technique assure

définir comme « la voix de la communauté juive de France », établit lui aussi un lien vers ce même site : « Nous proposons beaucoup de liens à titre de réciprocité, qui ne nous engagent pas », justifie le responsable de col.fr, Simon Midal, qui va toutefois « retirer ce lien, car de telles dérives sont trop graves ».

Pour sa part, le CRIF considère dans un communiqué que « le texte publié par le site amisraelhai est intolérable et inacceptable. Cette violence ne peut en aucun cas favoriser le débat légitime ». Au sujet des liens Internet, Haim Musicant, secrétaire du CRIF, estime que « le fait de ren-

Des animateurs proches des religieux de droite

Interrogé par *Le Monde* en Israël, Stéphane Juffa, rédacteur en chef de l'agence de presse Metula News Agency (menapress.com), raconte comment il est entré en contact avec le site amisraelhai.org : « C'était l'un de nos premiers clients quand nous avons lancé notre propre site, en juin 2000. Mais très vite nous avons coupé les liens, après avoir découvert la publication par eux d'une poésie comparant les musulmans à des singes. Il était impensable que nous figurions sur un site raciste. D'ailleurs ils ne nous aiment pas, parce que, à Métula, une partie de nos partenaires sont arabes (libanais, palestinien, jordanien). » D'après nos informations, le site amisraelhai.org serait géré par des jeunes d'une vingtaine d'années, proches des milieux juifs religieux de droite. « Sur les quelque 800 sites juifs francophones qui existent aujourd'hui, affirme M. Juffa, une trentaine sont proches de la droite religieuse, et cinq ou six seulement sont racistes. » — (Corresp.)

qu'il a « lâché toute cette histoire » : « Je n'ai plus les codes d'accès. J'ai tout laissé aux mains des responsables éditoriaux, en Israël. »

Le site amisraelhai.org et celui du CPIAJ ne sont pas des phénomènes marginaux. Ils sont ainsi recommandés par le site desinfos.com — proche de la droite israélienne —, lui-même recommandé par... le site du Conseil représentatif des institutions juives de France (CRIF). Le site du CRIF de Marseille (crif-marseilleprovence.com) proposait encore, en février, un lien vers amisraelhai.org, présenté comme un « site de lutte contre la propagande antisraélienne ». Le portail col.fr, qui se

voyer à un site ne veut pas dire que l'on approuve son contenu au jour le jour. Nous faisons confiance à l'internaute pour être vigilant. »

« DES FOUS FURIEUX »

Patrick Gaubert, président de la Ligue internationale contre le racisme et l'antisémitisme (LICRA), est plus tranchant : « C'est un site qui pue, fait par des fous furieux. Israël n'a pas besoin de ce genre d'initiative pour défendre sa cause. Je suis très surpris du manque de vigilance de certains, qui n'hésitent pas à établir des liens Internet avec ce genre de site. Il serait nécessaire de faire le ménage ! »

Président de l'association Avocats sans frontières, Gilles-William Goldnadel exprime une « vive réprobation » à l'encontre de ce site. « On n'est pas à l'abri des abus », ajoute-t-il. Selon Marc Knobel, de l'association J'accuse, les auteurs de ce genre de réalisations sont « des jeunes gens, qui ne représentent rien ». Il admet cependant que « dans la cristallisation du moment, ces sites peuvent contribuer à la radicalisation et à l'échauffement des esprits ».

« On nous affirme que ces gens-là sont des marginaux, s'empare M^e Pierre Mairat, avocat du MRAP. Mais c'est faux ! Ce sont les mêmes qui sont au pouvoir en Israël, ce sont les mêmes qui ont assassiné Itzhak Rabin... A travers cette affaire, nous voulons établir une ligne de démarcation politique, pour que les responsables communautaires prennent enfin clairement position face à ce type de comportement. »

Bertrand d'Armagnac et Vincent Truffy

Xavier Ternisien

Hébergé hors de France, amisraelhai.org peut échapper à la législation antiraciste

LE SITE Am Israel Hai a été créé en octobre 2000 par Alexandre Attali, en relation avec des correspondants en Israël. Dans un premier temps, son contenu a été hébergé gratuitement chez Multimania jusqu'en mars 2001. A partir d'avril 2001, le site est passé à l'adresse amisraelhai.org, déposée par Alexandre Attali chez Gandi, une entreprise spécialisée dans l'enregistrement de noms de domaine Internet. Aujourd'hui, il est hébergé par Liberty-Web.net, un prestataire technique « off-shore » qui propose un forfait d'hébergement de 15 dollars que l'on peut souscrire par un simple courrier électronique. Son responsable, David Osborne, est domicilié juridiquement au Panama, par le biais d'une boîte postale, avec un numéro de téléphone très souvent occupé ou débouchant sur une messagerie vocale.

En se faisant accueillir par un hébergeur situé dans un pays ne respectant pas la même législation que la France sur l'incitation au racisme et sur la responsabilité des prestataires

techniques, les animateurs d'Am Israel Hai peuvent agir en toute impunité, comme l'a montré la jurisprudence des deux dernières années.

Dans l'affaire des ventes aux enchères d'objets nazis sur Yahoo!, le 7 novembre 2001, un juge californien avait en effet estimé que le jugement français condamnant Yahoo! à mettre en place un dispositif de filtrage pour les internautes français ne pouvait s'imposer au contenu d'un site relevant du droit américain, puisqu'il violerait le premier amendement de la Constitution des Etats-Unis concernant la liberté d'expression. Une position de principe que David Osborne rappelle sur le site de Liberty-Web : « Nous n'avons que faire de traitement de plaintes déposées en France — ou ailleurs, hors de la République de Panama et de l'Etat de Floride. »

Mais cette position d'adepte de la liberté d'expression à tout crin prend un tour plus engagé au début de cet été. Dans un message daté du 4 juillet, David Osborne signe plus

clairement sa « ligne politique [...] de résistance contre la République islamique de France [...] qui tente de faire taire l'opposition nationale, pour que l'avenir de la France ne passe pas par l'islamisation à marche forcée ».

« WEBRING » D'EXTRÊME DROITE

La plupart des sites hébergés par Liberty-Web sont effectivement des sites d'extrême droite dont les écrits tombent sous le coup de la loi Gayssot. A côté du site d'Am Israel Hai, l'internaute peut trouver un « webring » (chaîne de sites portant sur un même sujet et qui renvoient les uns aux autres), intitulé « République bananière islamique de Francarabia ». Ces sites — par exemple sos-racaille, islam-verite, sos-muzik (sous-titré : « marre de la musique de singes ? »), radikalweb (« Le seul portail pour les Blancs ») — sont tous d'extrême droite. Ils ne renvoient pas à Am Israel Hai, qui ne propose pas de lien avec eux. Toutefois, le site sioniste radical reproduit des textes issus de membres de la chaîne Francara-

bia. Par ailleurs, dans des groupes de discussion, des propos soutenant amisraelhai.org émanent de l'équipe du site aipj.net, lui-même membre du webring Francarabia.

Le 14 août, après le dépôt de la plainte du MRAP, les noms amisraelhai.com ; .net ; .info et .biz ont été déposés comme « adresses miroirs » d'amisraelhai.org. Cette multiplication de sites renvoyant au même contenu permet de rendre inutile toute action technique contre une adresse en particulier.

Face à ce jeu de trompe-l'œil technique, Olivier Itéanu, avocat spécialisé dans les nouvelles technologies, estime qu'il est erroné de croire qu'Internet n'a pas de mémoire et permet de se cacher derrière des serveurs informatiques. « Tout peut être retrouvé, le contenu comme ses auteurs. Les principes généraux du droit peuvent alors s'appliquer aux individus, alors qu'ils sont inopérants aujourd'hui face aux structures juridiques. »

« Depuis 1943, c'est la première fois qu'on m'accroche une étoile jaune »

Des personnalités visées par le site dénoncent une entreprise de « délation » et s'inquiètent de la radicalisation d'une frange de la communauté juive

LA PLUPART des signataires des « Appels pour une paix juste au Proche-Orient », relayés par l'association Capjpo (Coordination des appels pour une paix juste au Proche-Orient), présidée par Olivia Zémor, sont défavorables au boycottage d'Israël. Pourtant, leurs noms, qui figuraient sur le site de la coordination (paixjusteauprocheorient.com) au titre des « appels », ont été copiés par le site amisraelhai.org et abusivement associés à l'initiative de l'association. Olivia Zémor déplore cet amalgame : « Nous sommes une association loi de 1901 qui a fait le choix de soutenir une démarche de boycottage des produits israéliens. Mais ce choix ne concerne que l'association. Il n'engage nullement les signataires de nos appels, dont 10 % à peine sont membres du Capjpo. » Plusieurs person-

nalités, dont les noms ont été mis au pilori, nous ont fait part de leur hostilité au boycottage et de leur répulsion devant la dénonciation antisémite dont ils sont les victimes.

► **Agnès Jaoui, actrice.** « Je n'ai jamais appelé au boycottage des produits israéliens. Par principe, je suis opposée à tout boycottage. Pourtant, les amalgames se sont faits avec une rapidité monstrueuse : mes parents ont reçu des appels anonymes de gens furieux... Cette histoire est la preuve que les fanatiques et les imbéciles se rencontrent dans tous les milieux. Pour ma part, je suis absolument contre la politique de Sharon, je trouve aussi qu'il y a beaucoup à redire sur Arafat. Mais tout se passe aujourd'hui comme s'il n'y avait plus place pour un discours de raison. »

► **Marin Karmitz, producteur de cinéma.** « Je suis opposé au boycottage, qui me rappelle de très mauvais souvenirs. Pourtant, j'ai reçu toute une série de lettres d'insultes, qui reprenaient toutes à peu près les mêmes mots, visiblement envoyées en réseau. Je constate qu'il y a des juifs fascistes, ce qui est gravissime pour le judaïsme. S'il existe bien un interdit fondamental dans le judaïsme, c'est la propagation de la rumeur. »

► **Sapho, chanteuse.** « J'ai répondu une fois à un appel pour la paix, mais je ne fais pas partie de l'association et ce n'est pas mon genre d'appeler au boycottage. Il y a une folie à l'œuvre dans cette affaire. Ces extrémistes utilisent les mêmes armes que les pétainistes : la délation. »

► **Mireille Mendès France, consultante en formation.** « Nous

sommes confrontés ni plus ni moins à une attaque raciste, qui nous dénonce comme juifs. Si les amis d'Israël ont de telles idées, on peut craindre pour l'avenir de ce pays. Tout cela me rappelle les caricatures dont mon beau-père [Pierre Mendès France] était victime quand il était président du conseil. Tous ces gens ont oublié leur histoire. »

► **Axel Kahn, généticien, directeur de l'Institut Cochin.** « J'ai signé la pétition pour une paix juste au Proche-Orient, mais je suis hostile au boycottage. Ma position, sur ce sujet, est sans ambiguïté. A mon retour de vacances, j'ai eu la surprise de trouver dans mon courrier des dizaines de lettres émanant de personnes issues de la communauté juive. Certaines d'entre elles étaient très blessantes et m'ont fait mal. Une scientifique

m'a écrit par exemple : "J'avais de l'estime et de l'admiration pour vous, je n'ai plus que de la haine et du mépris." Je suis atterré de voir à quel point ce sont les vents mauvais qui l'emportent aujourd'hui. »

► **Michel Tubiana, avocat, président de la Ligue des droits de l'homme.** « Cette méthode de délation, qui consiste à identifier des gens en tant que juifs, comme si cette qualité avait quelque chose d'infamant ou d'aggravant, est immonde. Je constate qu'il existe aujourd'hui toute une frange de mouvements juifs qui sont prêts à utiliser tous les moyens. C'est dans la même lignée que certains contacts avec des personnalités d'extrême droite. Pour ma part, je n'ai signé aucune pétition pour le boycottage. Nous sommes en présence d'une manipulation, alimen-

tée à tout le moins par l'imprudence de la Capjpo. »

► **Stanislas Tomkiewicz, ancien directeur de recherche à l'Inserm.** « J'ai vraiment honte. Personnellement, je suis favorable au boycottage d'Israël. Si je me suis engagé en faveur de la cause palestinienne, c'est précisément parce que je suis juif, selon le principe qu'il faut toujours balayer devant sa porte. C'est pour les mêmes raisons que je m'étais engagé pour le FLN et contre la torture. J'ai échappé au ghetto de Varsovie en sautant du train qui m'emmenait au camp de Maïdanek. Cette histoire de liste avec des étoiles de David est tragique. Depuis 1943, depuis les nazis, c'est la première fois qu'on m'accroche une étoile jaune. »

Propos recueillis par X. T.

La majorité divisée sur la baisse de l'impôt sur le revenu

Après les déclarations au « Monde » de Pierre Méhaignerie, plusieurs parlementaires de droite suggèrent que le gouvernement devrait retenir d'autres priorités pour l'élaboration du budget 2003

RESPECTER à tout prix la promesse de Jacques Chirac ou faire le « pas vers la sincérité budgétaire » réclamé par Pierre Méhaignerie ? Les déclarations, dans *Le Monde* du 22 août, du président (UMP) de la commission des finances de l'Assemblée nationale, qui estime que « la baisse de l'impôt sur le revenu peut bien attendre 2004 ou 2005 », ont mis en évidence les hésitations de la majorité sur les choix économiques à adopter. A trois semaines de la présentation du projet de loi de finances 2003 – qui sera examiné par le conseil des ministres du 18 septembre –, la nécessité de poursuivre la baisse de l'impôt sur le revenu appliquée cette année est loin de faire l'unanimité à droite. Durant la campagne présidentielle, M. Chirac s'est engagé à une dimi-

nution de l'impôt sur le revenu de 15 milliards d'euros en cinq ans.

M. Méhaignerie a expliqué que, en raison de l'étriquet probable des marges de manœuvre budgétaires en 2003, il jugeait préférable de « concentrer les efforts sur le pouvoir d'achat des bas salaires », via la CSG par exemple, voire en augmentant le smic et en allégeant les cotisations patronales. Le ministre des affaires sociales, François Fillon, travaille sur ce schéma.

D'autres membres de la majorité considèrent, comme M. Méhaignerie, que si les moyens manquent, d'autres mesures seraient plus utiles pour l'économie française. Ainsi, le sénateur (UC) de la Mayenne Jean Arthuis, président de la commission des finances du Sénat, considère que la « priorité absolue »

doit être « la baisse des charges sociales pour tous les salaires à terme et pour les bas salaires dans un premier temps ». Charles de Courson, député (UDF) de la Marne, énonce, lui, deux priorités, « la baisse de l'impôt sur le revenu et la baisse des charges sociales pour augmenter les revenus des bas salaires ». Il ajoute cependant : « On a allégé l'impôt sur le revenu de 2,6 milliards d'euros dès 2002. Si les moyens manquent, consacrons d'abord une somme équivalente à baisser les charges en 2003. »

Philippe Marini, sénateur (RPR) de l'Oise et rapporteur général du budget au Sénat, assure, lui, « n'avoir pas de religion sur la baisse de l'impôt sur le revenu ». La priorité doit être, selon lui, de « soutenir l'investissement » en assouplissant

les 35 heures ou en revenant sur le volet de la loi de modernisation sociale qui durcit les conditions de licenciement. Député (UMP-RPR) de l'Yonne, Philippe Auberger plaide pour que le gouvernement baisse l'impôt sur le revenu en 2003, même symboliquement, quelles que soient les marges budgétaires : « Il ne faut pas, dit-il, donner l'impression qu'on a fait un coup en 2002. » Il souhaite aussi l'allègement des charges sur les bas salaires, « en réformant la prime pour l'emploi, par exemple ».

PEU DE MOYENS

Parmi les élus sollicités par *Le Monde*, seul François Goulard, député (UMP-DL) du Morbihan, estime que la baisse de l'impôt sur le revenu est « un vrai choix politi-

que d'encourager le travail et l'initiative » et qu'elle doit « rester la priorité pour 2003 ».

Ce qui apparaît certain, c'est que le gouvernement disposera de peu de moyens pour l'an prochain. La conjoncture est incertaine, et il lui sera difficile de retenir l'hypothèse d'une croissance de 3 % pour construire le budget 2003, comme il souhaitait le faire au début de l'été. Sa majorité parlementaire, en tout cas, ne l'y encourage pas. Une prévision de 3 % pour 2003, « ce serait un peu excessif », a déclaré M. Méhaignerie, suivant l'avis de la majorité des économistes. Il engage le gouvernement à choisir une fourchette de croissance « de 2,6 % à 3 % ». M. Auberger mise sur les mêmes ordres de grandeur. « Je n'imagine pas que le gouvernement fasse une évaluation des recettes de l'Etat à partir d'une croissance de 3 % en 2003 », lance M. Arthuis, qui invoque « la sagesse de Bercy ».

« Il faudrait construire le budget avec une hypothèse de croissance de 2 % en 2003 et envisager l'ouverture de crédits supplémentaires si la croissance était de 3 % », estime M. Marini. M. de Courson suggère : « Pourquoi ne pas faire comme dans les années 1970 et construire un budget dans lequel plusieurs scénarios de croissance seraient envisagés ? Aujourd'hui, ce que nous savons, c'est que nous ne savons pas de combien sera la croissance en 2003. »

V. Ma.

Virginie Malinger

Plusieurs milliers d'emplois pourraient être supprimés à Bercy dès 2003

LA RÉFORME de l'Etat annoncée par Jean-Pierre Raffarin pourrait commencer par Bercy. Reçue mercredi 21 août au ministère de l'Économie et des finances, une délégation de FO-Finances a assuré, au terme d'un entretien avec le secrétaire général du ministère, Philippe Parini, que le gouvernement envisageait des « suppressions significatives d'emplois dès 2003 ». « M. Parini ne nous a pas caché qu'il fallait s'attendre, pour reprendre ses mots, à des suppressions significatives d'emplois dès 2003 au ministère », a déclaré Jacky Lesueur, secrétaire général de FO-Finances, en précisant : « Il semblerait que la plupart des secteurs du ministère soient touchés, pour ne

pas dire tous. » Aucun détail supplémentaire d'une telle restructuration – sur laquelle le gouvernement Jospin s'était cassé les dents, fin 1999 – début 2000 – n'est encore connu.

D'ici au 18 septembre, jour de l'examen par le conseil des ministres du projet de loi de finances 2003, M. Lesueur s'attend à un « silence radio » du gouvernement sur la question. Quant à la teneur des lettres-plafonds que les ministères ont reçues de Matignon le 9 août et qui précédaient les budgets de chaque administration – donc les éventuels efforts à entreprendre –, elle est jusqu'ici restée secrète.

Selon les prévisions de FO, 10 500 départs en

retraite seraient à attendre au total à Bercy pour 2003 et 2004. « La fourchette de suppression de postes » pour ces deux années « pourrait donc se situer entre 3 000 et 5 000, si l'hypothèse d'un remplacement (qui ne serait pas assuré) sur deux ou sur trois est retenue », explique M. Lesueur. M. Mer devrait présider, à la fin de septembre, un comité technique paritaire ministériel sur les orientations budgétaires et les chantiers de réforme à Bercy. FO réunira, elle, un bureau fédéral exceptionnel les 10 et 11 septembre « pour faire le point ».

La réforme des modes de scrutin suscite des contestations

JEAN-PIERRE RAFFARIN a beau assurer que « ce n'est pas un texte prioritaire », les projets de réforme des modes de scrutin à l'étude entre ses services et ceux du ministère de l'intérieur (*Le Monde* du 20 août) déclenchent une petite tempête politique. Pour les élections européennes, ils atténueraient en effet les bénéfices de la proportionnelle pour les « petites » listes et, pour les régionales, ils rendraient plus difficiles les conditions d'accès au second tour afin, dit-on dans les milieux gouvernementaux, de « renforcer la cohérence majoritaire ». Enfin, ils interdiraient les triangulaires au second tour élections législatives.

A gauche, après le PCF, qui qualifie ces propositions de « tripartouillages », et la LCR, qui les juge « liberticides », les Verts, à leur tour, dans un communiqué diffusé mercredi 21 août, se sont élevés contre un projet qui, selon eux, « met en berne la représentation démocratique ». Tous ces tenants de la représentation proportionnelle, y compris aux élections législatives, s'accordent à dénoncer une logique favorisant la « bipolarisation » de la vie politique et qui conduirait à étouffer l'expression d'une partie de l'électorat.

Le PS, quant à lui, n'a pas encore réagi officiellement, réservant sa position jusqu'à la réunion, mardi 27 août, de sa commission électorale. Néanmoins, s'il ne peut crier à la trahison vis-à-vis d'un projet qui, pour partie au moins, s'appuie sur des réformes que le gouvernement de Lionel Jospin avait mises en œuvre ou à l'étude, il ne peut rester muet. Les premières réactions recueillies mettent l'accent sur les visées politiques de ce dispositif, soulignant qu'« il colle à l'acte de naissance de l'UMP », selon Bruno Le Roux, secrétaire national du PS chargé des élections. Les socialistes soupçonnent en effet ces projets de s'inscrire directement dans une logique destinée à assoier le parti présidentiel en voie de constitution. Selon Manuel Valls, député (PS) de l'Essonne et ancien porte-parole de M. Jospin, interrogé dans *Le Nouvel Observateur* du 22 août, « il s'agit d'abord d'étouffer toute dissidence » à droite.

De ce côté de l'échiquier politique, des voix commencent, de fait, à s'élever contre la tentation de « faire disparaître toute autre sensibilité que l'UMP et le PS », ainsi que l'affirmait Marielle de Sarnez, déléguée générale de l'UDF, dans *Le Figaro* du jeudi 22 août. Interrogé par le même journal, Philippe de Villiers, député (MPF) de la Vendée, mettait en garde contre « une tentative inacceptable de verrouiller la vie politique ».

Seul le Front national se présente directement comme la victime d'une telle réforme, que Jean-Marie Le Pen a qualifié, lui aussi dans *Le Figaro*, de « pitoyable », estimant qu'elle vise à réduire sa représentation électorale.

Pascale Krémer

Patrick Roger

Les parents dépensent l'allocation de rentrée scolaire à bon escient

Sondés par la CNAF, ils réclament une modulation de l'aide (249,07 euros en 2002) en fonction du niveau de scolarité

L'ALLOCATION de rentrée scolaire est bien utilisée par les parents pour couvrir les frais de leurs enfants à l'école, et non pour se doter d'une antenne parabolique ou d'un lecteur DVD... Il est temps, selon la Caisse nationale des allocations familiales (CNAF), d'« objectiver les discours tenus autour de l'utilisation des sommes allouées, au titre d'une prestation au fort impact médiatique, au coût total, en 2000, de près de 1,3 milliard d'euros » : les familles, auxquelles l'allocation est versée cette année depuis le 20 août, en font un usage responsable.

Selon une étude, non encore publiée, réalisée par la CNAF auprès de 5 868 familles de Mâcon

(Saône-et-Loire) et de Grenoble (Isère) bénéficiaires de l'allocation de rentrée scolaire (ARS), les sommes reçues ont été consacrées, dans leur quasi-totalité, aux dépenses de rentrée. Le matériel scolaire et les fournitures ainsi que les vêtements pour la rentrée représentent ainsi, pour 90 % des familles de Mâcon, le principal usage de l'ARS. Les « autres utilisations » mentionnées par plus d'un tiers des familles sont indirectement liées à la scolarité : cantine et internat, dictionnaires, calculatrices, activités sportives et culturelles, paiement de la scolarité en secteur privé, activités durant les vacances...

Versée sous condition de ressources à 3,2 millions de familles (pour

5,5 millions d'enfants scolarisés de 6 à 18 ans), l'ARS, qui s'élève cette année à 249,07 euros, couvre en moyenne 79 % des dépenses engagées. En primaire, l'allocation prend en charge la quasi-totalité du coût. Mais au collège les frais ne sont plus couverts qu'aux trois quarts (73 %). « Les familles doivent consentir un certain effort personnel pour financer tous les frais annexes inhérents à la rentrée, notamment en raison de l'éloignement du collège par rapport au domicile (carte de transport, cantine...) », note l'étude.

« FRAIS EXCESSIFS » AU LYCÉE

Pour les lycéens et apprentis, l'ARS ne couvre plus en moyenne qu'une moitié des dépenses (55 %) de leur famille. « De nombreux parents déplorent les frais excessifs liés aux exigences de l'éducation nationale (achats de livres, calculatrices, matériel spécifique dans l'enseignement technique ou professionnel) », souligne la CNAF. Le taux de couverture des dépenses de rentrée par l'ARS est donc très lié au niveau d'études.

Globalement, l'effort financier que doivent consentir les parents allocataires va croissant : une étude similaire réalisée en 1994 indiquait un taux de couverture des dépenses de rentrée, tous cycles confondus, de 86 %, contre 79 %

LE COÛT MONTE AVEC LE NIVEAU

Coût moyen de la rentrée 2002, en euros, en fonction du niveau de scolarité

Maternelle	43,42
Cours préparatoire	100,44
Cours moyen	158,27
Sixième	313,66
Quatrième	327,29
Seconde générale	553,28
Seconde technologie industrielle	728,29
1 ^{re} année BEP sanitaire et sociale	465,53
1 ^{re} année BEP industriel	651,68

Source : Confédération syndicale des familles

aujourd'hui. Un déclin lié, en particulier, à une baisse de 11 % du taux de couverture des dépenses pour les lycéens.

« La satisfaction quant au montant de la prestation s'est sensiblement dégradée », selon la CNAF :

La rentrée 2002, modérément plus chère

Rendue publique jeudi 22 août, l'enquête réalisée chaque année par l'association Familles de France indique une hausse de 2,1 % du coût de la rentrée scolaire. « Après la forte hausse (+ 4,7 %) de 2001, cette rentrée renoue avec un rythme d'augmentation modéré, supérieur toutefois à l'évolution de l'indice des prix à la consommation (+ 1,4 % sur un an) », précise l'association.

La Confédération syndicale des familles de France (CSF), qui dévoilera sa propre étude mardi 27 août, évalue elle aussi la hausse à 2,1 %, et insiste sur l'alourdissement du poids financier de la rentrée à mesure que s'élève le niveau de scolarité : « Pour les familles, le coût de la scolarité est toujours lourd et, pour certaines, même, un frein à encourager leurs enfants à faire des études. » La rentrée de trois enfants en 4^e, 6^e et CM2 représente 38 % du budget de septembre d'un ménage vivant avec un seul smic. Deux enfants entrant en 2^e et 4^e ponctionnent de 42 % le budget mensuel d'un couple vivant d'un salaire ouvrier et d'un smic.

2 salades niçoises ou un vol...?

vols* par jour pour

Nice

à partir de

22.50€

aller simple

Plus tôt vous réservez, moins vous payez !

Tarif aller simple à partir de 45 €. Selon disponibilité et sur certains vols seulement. Au départ de Paris CDG. Conditions réservées en avance et sur Internet. Frais de carte bancaire : 5 € par transaction.



easyJet.com

Un militant antimondialisation condamné à trois mois de prison ferme à Strasbourg

Accusé d'avoir blessé un policier lors d'une manifestation fin juillet, Ahmed Meghini, membre du collectif No Border, affirme qu'on l'a confondu avec un autre participant au défilé



TRIBUNAL
CORRECTIONNEL
DE
STRASBOURG

STRASBOURG
de notre correspondant

Qui est Ahmed Meghini, 25 ans, l'un des manifestants du collectif antimondialisation No Border, le 24 juillet à Strasbourg ? Est-ce le « casseur et le lâche » que décrit M^e Cédric Lutz-Sorg, conseil d'un policier strasbourgeois blessé ce jour-là ? Est-ce « un militant non violent qui se bat pour ses idées », comme l'affirme M^e Frédéric Massiot, défenseur du jeune homme ? Le tribunal correctionnel de Strasbourg a tranché mercredi 21 août : c'est bien le jeune Parisien qui a frappé un capitaine de police avec un pieu de bois et a lancé un peu plus tôt des noms d'oiseaux à un commissaire. Mis en examen pour « violences aggravées et outrages contre une personne dépositaire de l'autorité publique », il a été condamné à huit mois d'emprisonnement dont trois ferme.

Près de 2 000 personnes s'étaient retrouvées à Strasbourg fin juillet pour plaider « pour la liberté de circulation et d'installation en Europe et contre les dispositifs sécuritaires ». La capitale alsacienne est en effet le siège du centre informatique né des accords de Schengen. Pendant une dizaine de jours, les No Border avaient enchaîné au centre-ville cortèges, théâtre de rue et concerts de tambour. Le 24 juillet, entre 500 et 700 personnes ont commencé à défilé sous haute surveillance – l'avant-veille, il y avait eu de la casse dans la ville. Au fil de la manifestation, des bâtiments publics ont été taggués. Quand un groupe a voulu s'en prendre au monument aux morts, place de la République, la police s'est interposée. « On a eu alors l'ordre d'interpeller les fauteurs de troubles », explique le policier blessé, venu à l'audience le bras en

écharpe. « Ils nous ont lancé des projectiles, des bouteilles, des pierres, même une fusée d'artifice. » Le policier est formel : deux manifestants l'ont frappé avec des pieux arrachés dans un parc. « J'ai pu me protéger du premier coup avec mon tonfa [bâton de défense], mais il a volé en l'air et le second coup m'a fracturé la main. Sous le choc, l'individu a lâché son bâton avant de se fondre dans la foule. »

L'individu, le capitaine de police en est sûr, c'est Ahmed Meghini. Lui et l'un de ses collègues l'ont reconnu. Les policiers se sont dégaugés avec des grenades lacrymogènes et le signalement du jeune manifestant a été diffusé. Il a été interpellé un peu plus tard dans la manifestation, comme une vingtaine d'autres personnes. Seul écroué, il a été présenté en comparution immédiate le surlendemain au tribunal de Strasbourg et a obtenu le renvoi du procès, mais sa demande de mise en liberté a été rejetée : sans domicile, il n'offrait pas de garanties de représentation. Ahmed Meghini a ensuite été mis à l'isolement à la maison d'arrêt de Strasbourg, « soi-disant pour ne pas influencer les autres détenus par ses idées », s'indigne son avocat.

Devant le tribunal, le jeune homme n'a pas nié son engagement. « J'ai un idéal de justice », a-t-il expliqué, souriant à la petite poignée de ses amis que les forces de l'ordre ont laissés entrer dans la salle. D'ailleurs, alors que d'autres manifestants étaient encagoulés, lui ne l'était pas : « Je n'ai jamais voulu me masquer, j'assume mes idées. » Cofondateur du Mouvement spontané des citoyens dans la rue créé entre les deux tours de la présidentielle, il a un peu de « métier », a organisé plusieurs manifestations parisiennes et en a même souvent demandé l'autorisation. « Mais je n'ai pas commis ces actes de violence, affirme-t-il. On m'a confondu avec quelqu'un d'autre. »

« MANUEL DU MANIFESTANT »

Deux étudiants qui étaient avec lui place de la République en ont dit autant. Les débats ont alors tourné autour de ses vêtements. Le policier blessé affirme qu'il portait un tee-shirt noir et qu'il a été interpellé en polo marin rayé. « Il s'est changé », expliquent les policiers, suivant à la lettre le Manuel du manifestant versé au dossier. Avait-il des gants blancs, comme l'affirme un commis-

saire qui dit avoir été traité de tous les noms par le jeune homme un peu plus tôt ? « Absolument pas », a répondu le prévenu. Mais l'un de ses amis est venu semer le doute : « Ahmed appartenait au service médical de la manif, nous avons des gants de latex blancs pour intervenir sur des plaies... » Face au procureur qui a réclamé huit mois d'emprisonnement, M^e Massiot a insisté sur « les discordances entre les témoignages policiers » pour plaider la relaxe. « On essaie de vous convaincre que c'est un sauveteur, s'est-il indigné. Mais vous vous trompez de lascar ! »

Le tribunal ne l'a pas cru. Outre la peine d'emprisonnement, il a condamné le jeune Parisien à payer 457 euros pour l'expertise médicale de la victime, 380 euros pour les frais de procédure et 350 euros de dommages-intérêts au commissaire outragé. Pendant ce temps, 50 à 60 sympathisants des No Border manifestaient dans le calme devant le palais de justice, réclamant la libération d'Ahmed. Ils ont annoncé qu'un autre jeune homme avait été blessé par un flash-ball lors de la même manifestation et avait l'intention de porter plainte.

Jacques Fortier

A Noisy-le-Grand, des policiers se plaignent de « collègues qui préfèrent jouer à la pétanque »

L'APRÈS-MIDI était calme en ville et le temps bienveillant. Idéal, même, pour la petite fête prévue en ce 7 août au commissariat de Noisy-le-Grand (Seine-Saint-Denis). Au garage, une buvette ; dehors, à quelques dizaines de mètres, le terrain de pétanque où les fonctionnaires, vêtus en civils, devaient rivaliser d'adresse. Les policiers de proximité censés patrouiller jusqu'à 22 h 30 n'avaient pas résisté à l'invitation, à l'exception de la patrouille du

centre ville. Pendant ce temps, au commissariat, cinq personnes seulement ont continué à travailler : le chef de poste, le standardiste et un adjoint de sécurité, ainsi que deux policiers répondant aux urgences.

Alors qu'en bas la fête bat son plein pour une vingtaine de participants, les choses s'enveniment dans les locaux du commissariat. Une personne interpellée, qui doit être placée en garde à vue, réagit brutalement lorsque le chef de

poste et l'adjoint de sécurité tentent de la fouiller. Les deux hommes sont légèrement blessés et doivent – procédure oblige – se faire examiner à l'hôpital. Ils demandent du renfort pour assurer la continuité du service de garde ; refus des participants à la fête. Plus tard dans la soirée, le chef de service écrira ceci dans le registre de main courante : « Aucune aide ne nous a été apportée par d'autres effectifs en service mais occupés par d'autres activités au garage. »

Pendant son absence, une gardienne de la paix de permanence devient chef de poste par intérim. Dans une main courante, elle explique qu'« une grande partie des effectifs en service se trouvait à un rassemblement d'amusement au garage du commissariat » et qu'« aucun des dits effectifs n'a voulu porter renfort à la brigade ». Par conséquent, ajoute-t-elle, « aucune plainte ne sera prise jusqu'à la relève ».

LES RENFORTS À LA BUVETTE

A 21 h 30, coup de fil au commissariat. Une explosion a été entendue dans le quartier pavillonnaire des Richardets, un début d'incendie est signalé suite à un problème électrique. Mais qui va y aller ? La patrouille du centre ville, la seule véritablement en service, a fini sa tournée à 21 h 30 précises. Il faut des renforts ; ils sont à la buvette. Devant leur refus renouvelé de se déplacer, les deux policiers du service général décident d'y aller. Pendant ce temps, un des membres de la patrouille du centre ville, rentré au commissariat, rédige une main courante en lettres capitales, sèche et furieuse : « Grand merci aux collègues qui préfèrent jouer à la pétanque plutôt que d'assurer leur service. »

Deux semaines après les faits, les policiers de Noisy-le-Grand se montrent peu loquaces, y compris ceux qui avaient signé la main courante. Certains indiquent tout de même que le commissaire était non seulement au courant de la fête, mais également présent sur les lieux. « Le problème n'est pas qu'on ait organisé une fête, explique un syndicaliste, mais que la hiérarchie n'ait pas assumé son travail et défendu l'intégrité physique de ses hommes. »

Le commissaire, Philippe Lutz, affirme qu'« il est totalement mensonger de dire que des fonctionnaires ont refusé d'intervenir. » A l'écouter, « le nombre de policiers au commissariat était largement suffisant et il n'y a eu aucun problème ni dysfonctionnement. » Quant à la fête, « elle fait partie de la vie interne du commissariat ».

Piotr Smolar

Une troisième femme retrouvée morte dans la Somme depuis janvier

Le cadavre était dissimulé sous une fourgonnette

POUR la troisième fois depuis le début de l'année, une jeune femme a été retrouvée morte, mercredi 21 août, près d'Amiens, dans la Somme, vraisemblablement assassinée elle aussi. Le corps a été découvert, en début de matinée, à l'entrée du village de Villers-Bretonneux. Il était dissimulé sous une fourgonnette abandonnée sur un chemin près d'une voie ferrée, près de la RN 29.

Vers 7 h 30, des employés d'une usine proche ont découvert le véhicule taché de sang, appartenant à une société de BTP dans la Marne. En déplaçant la voiture, les gendarmes ont trouvé le cadavre, écrasé sous le châssis. La jeune femme, de petite taille, n'était pas dénudée. Toute la journée, des hommes de l'Institut de recherche et de criminologie de la gendarmerie de Rosny-sous-Bois (Seine-Saint-Denis) ont passé les lieux au crible et des équipes accompagnées de chiens ont parcouru la zone à la recherche d'indices. Jeudi matin, la victime, qui serait âgée d'une vingtaine d'années, n'avait toujours pas été identifiée. L'autopsie devait avoir lieu dans la journée. Aucune disparition n'avait été signalée dans la région ces dernières semaines.

Cette nouvelle découverte maca-

bre survient un mois et demi après le meurtre de Patricia Leclerc, 19 ans, dont le corps avait été retrouvé, le 8 juillet, au bord d'un champ, sur la commune de Ville-sur-Ancre, à une dizaine de kilomètres de Villers-Bretonneux. La jeune femme avait disparu le 6 juillet vers 22 h 30, après avoir quitté le McDonald's d'Albert, où elle travaillait, pour rejoindre à vélo le village de Buire-sur-l'Ancre, où elle résidait. L'autopsie avait établi que la victime avait été rouée de coups puis écrasée par un véhicule. Le 11 janvier, dans le même secteur, le corps d'Elodie Kulik, 24 ans, avait été retrouvé, en partie calciné, sur un terrain militaire désaffecté, à quelques kilomètres de Péronne. Cette jeune banquière avait été violée puis tuée, après avoir dîné dans un restaurant de Saint-Quentin (Aisne).

L'enquête sur ces meurtres, confiée à la gendarmerie de Péronne, se poursuit et n'a pas officiellement établi de liens entre les deux. Mercredi, le substitut du procureur de la République d'Amiens, David Pamart a déclaré qu'« aucune piste ni aucun lien (avec les deux autres affaires) ne sont privilégiés ».

Frédéric Chambon

M^{me} Lienemann répond aux critiques de M. Hollande

DANS UN ENTRETIEN publié, jeudi 22 août, par le quotidien régional *La Provence*, Marie-Noëlle Lienemann s'est défendue d'avoir écrit son livre, *Ma part d'inventaire* (Ramsay), pour « régler des comptes ». « Ce que je dis sur Lionel Jospin n'est absolument pas injurieux, même si je considère qu'il a un ego hypertrophié », assure l'ancienne secrétaire d'Etat (PS) au logement. Affirmant avoir « voulu faire un bilan » de la défaite, l'animatrice de la Gauche socialiste déclare aussi qu'elle attend du premier secrétaire du PS, François Hollande, « qu'il prenne des positions claires sur la pratique fiscale » ou sur « la nécessité de renforcer les services publics ». Elle dit attendre « du neuf » avec la création d'un « vrai grand parti populaire ». La veille, M. Hollande avait critiqué l'irrespect par M^{me} Lienemann de certains « principes », invoquant la « dignité à l'égard des personnes » et la « solidarité à l'égard d'une action qui a été collective ».

Fin de l'enquête sur les salaires versés par Elf à des politiques

LE JUGE Renaud Van Ruymbeke a ordonné, la semaine dernière, la clôture de l'instruction relative aux rémunérations versées entre 1989 et 1993 à des personnalités par Elf-Aquitaine international (EAI), filiale du groupe pétrolier alors présidée par Alfred Sirven, ainsi que l'indiquait *Le Figaro* du 22 août. Ouvert en 1997 sur le fondement d'une liste de bénéficiaires adressée anonymement à la justice, ce volet de l'affaire Elf a provoqué les mises en examen de l'ancien ministre (RPR) Jean-Jacques de Peretti, de l'ex-député européen (DL) Yves Verwaerde, ainsi que de proches de François Mitterrand et de Charles Pasqua. Dominique Strauss-Kahn (PS), poursuivi en 2000 à raison des salaires versés à sa secrétaire, a bénéficié d'un non-lieu en octobre 2001. M. Sirven a affirmé, durant l'enquête, que les rémunérations versées « présentaient un intérêt direct ou indirect » pour Elf. La clôture de cette instruction marque la fin de toutes les enquêtes sur l'affaire Elf.

DÉPÊCHES

■ **POPULARITÉ** : 56 % des Français portent un jugement favorable sur l'action du président Chirac, contre 53 % en juillet, selon un sondage Ipsos pour *Le Point*, à paraître jeudi. La cote de Jean-Pierre Raffarin se déprécie, quant à elle, de deux points, à 57 %.

■ **MUNICIPALES** : des délégations spéciales gèreront les municipalités de Levallois-Perret et de Bagneux (Hauts-de-Seine) à partir du 27 août, en raison de l'annulation des élections municipales de Patrick Balkany (divers droite) et de la communiste Janine Jambu à Bagneux.

■ **IMMIGRATION** : les élus de la municipalité de Cherbourg (Manche), inquiets de l'afflux de réfugiés kurdes et de la prochaine fermeture du centre d'accueil de Sangatte (Pas-de-Calais), ont été reçus, mercredi 21 août, par Nicolas Sarkozy. Le ministre de l'intérieur a annoncé qu'une demi-compagnie de CRS resterait sur place et que les effectifs de la police de l'air et des frontières seraient renforcés. Le ministre prévoit en outre le recrutement d'une quinzaine de personnes supplémentaires, notamment des interprètes.

■ **RAVES** : le ministre de l'intérieur a proposé la création d'un réseau de médiateurs au représentants du mouvement techno qu'il a également reçus mercredi. Ces médiateurs, présents dans chaque région, travailleraient avec les préfetures pour trouver des terrains adaptés à ce type de fêtes. Le ministre de l'intérieur s'est, par ailleurs, dit prêt à recevoir des représentants du mouvement qui souhaitent organiser des « free-parties » à la fois gratuites et clandestines.

esec.edu/

ESEC

Diplôme homologué par l'État

images/ cinéma/
numérique/ sons/

- Réalisateur cinéma
- Concepteur en numérique
- Producteur audiovisuel
- Monteur en numérique
- Créateur d'effets spéciaux

www.esec.edu/

01 43 42 43 22

21, rue de Citeaux 75012 Paris
enseignement supérieur libre

Un jeudi sur deux
Challenges
le news de l'économie

Le match
PARIS
PROVINCE

Déjà 500 000 Parisiens
ont quitté la capitale

Le vignoble de Saint-Chinian joue les micro-terroirs

Sur la vingtaine de villages de cette jeune appellation du Languedoc, onze veulent mettre en avant leurs propres couleurs. Les berlou et roquebrun pourraient officiellement voir le jour en 2003. Quitte à embrouiller le consommateur

SAINT-CHINIAN (Hérault)
de notre envoyé spécial

Ah, cette manie des Languedociens de cultiver jusqu'à l'extrême la spécificité, le détail, la différenciation ! Le vin qui, avec le rugby, est ici la référence obligée, en fournit le plus éminent exemple. Ce qui n'empêche pas les responsables professionnels du secteur - et les « présidents », en exercice ou honoraires, y sont innombrables ! - de répéter à chaque occasion l'antienne magique : « Face à la concurrence, il faut davantage fédérer les efforts, les démarches, la promotion et... les cotisations. »

Dans la zone d'appellation d'origine contrôlée (AOC) de Saint-Chinian, au nord de la plaine qui court de Narbonne à Béziers, quelques vigneron, sous l'impulsion des dirigeants des caves coopératives locales de Roquebrun et de Berlou, ont décidé, il y a cinq ans, de se distinguer. Soucieux de mettre en valeur - dans tous les sens du terme - les caractéristiques propres de leurs mini-terroirs, ils ont engagé auprès de l'Institut national des appellations d'origine (INAO) une démarche : il s'agit d'aboutir au classement en AOC, d'abord associée, puis un jour, peut-être, autonome de l'« AOC mère », elle-même consacrée officiellement il y a vingt ans, de Saint-Chinian.

« La palette des typicités, c'est notre chance », affirme Robert Blanquet, président du cru de Saint-Chinian. « La hiérarchisation des appellations, à condition de ne pas verser dans le classement des bons ou des mauvais, est un élément

d'émulation, de remise en cause toujours salutaire », ajoute-t-il. Toute la question est de savoir comment chaque adhérent de coopérative qui exploite des parcelles mixtes, avec des AOC, des vins de pays ou de table, se positionnera par rapport à son voisin : en termes de qualité ou de critères sélectifs, donc de rémunération. Car la coopérative recueille l'ensemble de la production de ses membres et l'assemblage des cuvées des « vigneron réunis » est toujours un art diplomatique délicat, qui peut susciter ici ou là des jalousies.

Le président de la cave coopérative de Saint-Chinian, Alain Calmels, fier d'avoir obtenu l'an dernier la certification ISO 2002, prévient : « Attention à ne pas créer la zizanie entre villages et écorner notre unité. J'aurais préféré qu'on tire tous ensemble vers le haut en fixant des échelons comme Saint-Chinian premier cru, deuxième cru, exceptionnel... »

TROP GRANDES FAMILLES

Les villages de Roquebrun et de Berlou en tout cas, avec leurs vignobles qui plongent sur la fraîche vallée de l'Orb, se disent « autres », parce que les ceps plongent leurs racines dans les schistes, à la différence des terrains d'alentour, dominés par l'argile, le calcaire ou le grès. « Nous ne voulons pas quitter la bannière Saint-Chinian ; seulement revendiquer notre différence dans l'interdépendance », argumente Bernard Roger, président de la cave coopérative de Berlou. Car, souvent, on se sent perdus dans des trop grandes familles. »



C'est aussi une façon de réhabiliter ce cépage historique du Languedoc qu'est le carignan, trop facilement et trop longtemps chargé de tous les péchés du monde, parce qu'il fut exagérément productif. « Moi je trouve que c'est un cépage merveilleux », précise Pierre Miranda, responsable commercial de la cave de Berlou. Ici, comme à Roquebrun, on sera encore plus restrictif quant aux rendements que pour le saint-chinian générique. Et Bernard Roger d'ajouter, pour apporter une preuve supplémentaire de rigueur : « Nous avons décidé de calculer le rendement maximal par pied de vigne et par kilo de raisin, non par hectare. »

Comment les négociants, les distributeurs, les grandes enseignes

apprécieront-ils cette initiative que quelques-uns, sachant le mot dur, qualifient de « fractionnisme » ? Les producteurs en caves particulières, à la clientèle personnalisée et ciblée, ne redoutent pas tout ce qui peut identifier toujours un peu plus un produit. En revanche, les maisons qui commercialisent les gros volumes et les centrales d'hypermarchés pencheraient pour plus de simplification. « Comment le consommateur peut-il se repérer sur un linéaire s'il voit dix saint-chinian, sans parler des autres AOC du Languedoc, et sans parler des bourgognes ou des alsaces ? Il nous faudrait des centaines de mètres de rayons ! », s'interroge un responsable.

Pourtant, le mouvement vers la

segmentation semble irrésistible et ce n'est pas l'INAO qui le contrariera. Déjà, le syndicat des vigneron du Minervois avait innové, il y a quelques années, en isolant et en poussant en avant le Minervois La Livinière, du nom du village en question, qui ne produit que 8 500 hectolitres, sur un total de 217 000 pour l'ensemble de l'appellation.

MALADE DE SURPRODUCTION

Dans les Corbières aussi, des agriculteurs qui croient aux chances du « tourisme vigneron » ont inventé le concept de « crus de terroirs d'altitude ». Et ceux de la famille des coteaux du Languedoc (qui recouvre une zone très vaste, mais fragmentée, et intéresse un

groupe financier comme AXA) n'ont pas voulu être en reste. Ils sont en droit d'accéder à l'appellation une mention géographique additionnelle, donnant ainsi naissance à des pic-saint-loup ou la clape (pour intégrer les microclimats locaux), ou des vérgargues ou saint-christol (en référence aux terroirs).

A la tête du Comité interprofessionnel des vins du Languedoc (CIVL), Jean-Claude Bousquet approuve la hiérarchisation, qui « ouvre la palette des savoir-faire et crée des marchés de niche ». Mais pour l'heure, son principal combat vise à mettre sur pied une appellation générique vins du Languedoc, comme il en existe pour les bordaux et les côtes-du-rhône.

Une telle initiative commerciale se référant à un nom clair, appuyée par les négociants, vise à mieux guider, en simplifiant l'offre, le choix des consommateurs, surtout à l'étranger. Mais cette démarche peut paraître complètement à l'opposé des précédentes, voire risquée dans une région malade d'avoir produit trop longtemps trop de vin, et trop médiocre. Grand sage parmi les initiés, Yves Barsalou, fondateur du groupe viticole Val-d'Orbieu, tranche : « Il n'y a pas d'antinomie entre cette future appellation générique et la déclinaison par familles de terroirs et sous-familles. Vins du Languedoc ne sera pas une appellation poubelle. »

François Grosrichard

PROCHAIN ARTICLE
Les miels de Corse
et de sapin des Vosges

3 000 hectares de vignes qui produisent presque exclusivement des rouges

SAINT-CHINIAN (Hérault)
de notre envoyé spécial

Parmi les douze AOC du Languedoc (sans compter les vins doux et les vins effervescents), saint-chinian se situe, par le volume de la production, dans la moyenne, entre les grosses appellations (coteaux du Languedoc, minervois ou corbières) et les petites (malpère ou cabardès, par exemple). Sur une vingtaine de villages et un territoire de 3 000 hectares, aux portes du parc naturel du Haut-Languedoc et voisin de la zone de Faugères, les vigneron produisent à 93 % des vins rouges, et des rosés pour le reste. Les futures appellations roquebrun et berlou intéresseront onze communes et 650 hectares.

Les saint-chinian rosés se marient bien avec les ravioles, les sardines grillées, les salades d'encornets ou de poulpes ou les charcuteries des monts de l'Espinoise et du Caroux. Les vigneron de la zone produisent aussi du vin blanc, mais qui est classé en appellation coteaux du Languedoc. Lorsque les caractéristiques exigées pour prétendre être saint-chinian rouge ne sont pas réunies, le vin peut, selon l'expression consacrée, se « replier » en coteaux du Languedoc.

Tantôt fruités, souples et généreux, tantôt plus cor-

sés, longs en bouche et typés, certains saint-chinian trouvent leur plénitude dans la jeunesse, quand d'autres devront patienter de trois à cinq ans. S'y mêlent des arômes de fruits rouges et de cistes, ces petits arbustes aux fragiles fleurs blanches ou roses. Depuis 1998, les cépages grenache, syrah et mourvèdre doivent représenter au moins 60 % de l'encépagement et, depuis 1999, le titre alcoométrique volumique naturel est fixé à 12 degrés au minimum.

VERS LE MARCHÉ CHINOIS

La valeur de la production exportée est passée de 2,9 millions d'euros en 1997 à 6,4 millions en 2000. Un effort particulier est fait sur le marché chinois, notamment à Shanghai.

Le syndicat du cru de saint-chinian est propriétaire, depuis 1988, du bâtiment où est installée la Maison des vins, au centre du village du même nom. C'est dans cette maison que le père de Charles Trenet exerça jadis sa charge de notaire. La maison natale du « Fou chantant » est, elle, située à Narbonne, non loin de la gare SNCF.

F. Gr.

Une commission d'enquête délimite les futures parcelles au mètre carré près

C'EST UN DÉCRET du 5 mai 1982 qui a défini l'appellation d'origine contrôlée saint-chinian, mettant fin à la dénomination de vin délimité de qualité supérieure (VDQS). La démarche engagée par le Syndicat de Saint-Chinian au nom des vigneron de Roquebrun et de Berlou pour créer une AOC particulière suit son cours. Une commission d'enquête a été nommée par l'Institut national des appellations d'origine (INAO) en mai 1999. Le décret officialisant ces deux appellations est attendu pour la fin 2003.

Le comité des vins et eaux-de-vie de l'INAO a accepté, en décembre 2001, « le principe de l'adjonction au nom de l'appellation saint-chinian des noms de berlou et de roquebrun, considérant l'homogénéité topographique et géologique des zones concernées et le travail des

vigneron ». Il a nommé une « commission d'experts pour proposer les aires géographiques et les délimitations parcelles correspondantes ». Ces experts sont venus une première fois sur le terrain et doivent peaufiner leur travail de géologues à l'automne. Le comité de l'INAO a demandé que « les viticulteurs qui obtiendront la nouvelle appellation s'engagent formellement à abandonner la marque commerciale actuelle Berlou » (créée en ajoutant un « p » au nom du village pour différencier ce vin en attendant l'AOC).

SUR TERRAIN SCHISTEUX

Pour berlou, à l'appui de son avis favorable, la commission d'enquête a jugé « cohérente l'aire géographique proposée ». Elle propose de ne retenir « que les sols, très peu fertiles, sur schistes en place, en éliminant toutes les formations quater-

naires constituées d'alluvions ou col-luvions très grossières arrachées aux schistes ». La commission précise encore que « les vignes devront être exposées au sud », à une altitude comprise « entre 150 et 400 mètres ».

Ne seront retenus que les vins rouges, « les rosés n'ayant pas fait la preuve de leur typicité ». Il y aura « au moins 30 % de carignan [dont une grosse majorité de vignes de plus de trente ans], qui a fait la preuve de son adaptation au terroir ». Pas d'irrigation, rendement inférieur à 40 hl/ha, vendange manuelle, mise en bouteille à la propriété sont les conditions exigées pour obtenir l'appellation. Des critères comparables sont définis pour roquebrun, des vins « qui jouissent d'une bonne notoriété », produits par « des vigneron dynamiques sur le plan commercial ».

Les jeunes viticulteurs de l'Orb ont l'obsession de la qualité

Pour éviter la banalisation des linéaires de supermarchés, ils veulent « produire différemment »

SAINT-CHINIAN (Hérault)
de notre envoyé spécial

Le vin, ce sont d'abord des noms qui sonnent : Château de la Li-quière, Domaine de la Marquise,

■ PORTRAITS

« On veut être là dans trente ans. Ce n'est pas avec les vins de table qu'on s'en sortira »

Prieuré Saint-André, et tant d'autres... Des noms, des sites et des caveaux... Michel Claparède, à Roquebrun, est issu d'une très ancienne lignée de vigneron. La tradition veut que ses aïeux soient enterrés dans la chapelle au faite surmonté d'une croix discoïdale, érigée au XII^e siècle au cœur de la propriété. Brevet de technicien agricole en œnologie et en commercialisation en poche, exploitant depuis 1992, il n'a que 34 ans, et son visage rosé comme ses che-

veux blonds lui donnent un petit air hollandais.

Ses quelque 20 000 bouteilles de saint-chinian se déclinent en trois gammes de prix, selon le millésime, si le breuvage a été vieilli en fût de chêne, ou, selon les assemblages, « une fois le vin vinifié en cuve et après le déblocage des arômes ». La prochaine récolte se présente bien en qualité, « les raisins sont jolis, les souches bien implantées, mais le vent qui dessèche et le manque d'eau ont accentué le stress hydrique des plantes », analyse-t-il dans son caveau voûté, où figurent moult diplômes obtenus aux concours agricoles de Paris ou de Mâcon et une panoplie d'outils : flacons, robinets, carrioles.

De l'autre côté de la vallée de l'Orb, Jean-Jacques Mailhac, 40 ans, se définit comme un « pur vigneron schisteux », qui « apprécie les terrains durs, pauvres, peu fertiles, très secs ». « La vigne doit souffrir pour être belle », lâche-t-il. Lui aussi souffre par ces temps de canicule, car lorsqu'il ne laboure pas entre les ceps, et lorsqu'il a fini la « récolte en vert », c'est-à-dire l'éli-



mination mi-juillet des grappes excédentaires par rapport au rendement voulu, ce « vigneron maçon » construit lui-même sa maison et son atelier de vinification. Sa hantise : la banalisation, la dilution des vins de terroir sur les linéaires de supermarchés. « Ils y sont perdus, foutus. »

L'Hérault compte un viticulteur pas comme les autres. C'est Jérô-

me Despey, 33 ans, exploitant à Saint-Geniès-des-Mourgues, président depuis quelques semaines de Jeunes agriculteurs. Sa production va du vin de table aux AOC coteaux du Languedoc en passant par le vin de pays d'Or. « Tout ce qui apporte de la valeur ajoutée supplémentaire, je suis pour, et j'adhère à 100 % à la démarche "villages", même s'il faut bousculer les anciennes structures, comme certaines coopératives », affirme-t-il en vantant tout ce qui permet « de se démarquer » et « d'impliquer les agriculteurs dans la commercialisation ». Mais « nous, les jeunes, on veut encore être là dans trente ans, et ce n'est pas avec les vins de table qu'on s'en sortira ». D'où l'idée soumise au ministre de l'agriculture, Hervé Gaymard, venu à Narbonne début août : autoriser l'arrachage des vignes médiocres, mais garder trois ans les droits de replanter, ailleurs, ou avec d'autres cépages. « Car ce qu'on veut, ce n'est pas ne plus produire, c'est produire différemment. »

F. Gr.

Le préfet de police de Paris et les voies sur berges

APRÈS LE SUCCÈS de l'opération Paris-Plage et les déclarations de Denis Baupin, adjoint (Verts) chargé des transports et de la circulation, qui souhaite exclure définitivement, à terme, les voitures des quais de la Seine, le préfet de police, Jean-Paul Proust, nous a déclaré, mercredi 21 septembre, qu'une telle perspective ne serait envisageable qu'« avec une diminution de moitié du trafic automobile dans la capitale, et une bien meilleure offre de bus ». De son côté, M. Baupin avait jugé, mardi, que le gouvernement n'irait pas à l'encontre des désirs des Parisiens de limiter la circulation automobile à Paris. Indiquant que cette réduction « implique forcément un développement des transports en commun », il a rappelé que de récentes statistiques faisaient apparaître que 8 % des gens qui se déplacent en voiture à Paris iraient aussi vite s'ils prenaient les transports en commun, et que 25 % mettraient à peine plus de temps.

CULTURE
Publicités
EN
RÉGIONS

L.A.C. HAMEAU DU LAC
11130 SIEGAN-ALDE

BART DOMBURG
JONATHAN MONK

30/06 - 29/09 - 2002
fermé le mardi - Tel: 0468488362

Reps. publicité : ☎ 01.42.17.39.65

HENRI CARTIER-BRESSON

Né rebelle dans une famille où l'on ne parlait d'argent que s'il servait l'Eglise, le plus célèbre des photographes y a pourtant appris la magie de l'art et du dessin

C'ÉTAIT la photo impossible. L'image rêvée mais impensable. Imaginez ! Le photographe le plus célèbre dans le monde a toujours fui les photographes. En tant que sujet bien sûr. En tant que cible. Mille fois confronté à un objectif indéclicat ou simplement curieux cherchant à voler son image, il a toujours refusé, regimbé, baissant la tête et masquant son visage pour le dérober à l'intrus. Ses amis le savent bien, qui s'amuse de ce qui pourrait apparaître comme une coquetterie, mais qui ne fut longtemps qu'une protection de sa liberté, la condition même de son talent à se faire invisible, à n'être jamais reconnu. Il existe bien sûr quelques portraits. Précieux et rares. Mais Henri Cartier-Bresson, qui déteste l'interview, reste des plus secrets.

Pourtant, la photo est bien là. Fraîche. Puissante. Offerte. Magnifique. Henri et sa mère. Sa mère et Henri. Souriants et pareillement juvéniles. Avec un regard clair, un visage sensuel. Et puis ce qui semble être une même joie intérieure, une égale confiance en la vie. Cet homme de 94 ans n'a rien de nostalgique. Il assume ses racines, et vous donne de l'élan !

Il parlera donc de ses parents, un soir, pendant le dîner dans sa maison du Sud, égrenant des souvenirs et de drôles d'anecdotes, un peu rieur, un brin songeur, à la fois tendre et frondeur, soucieux d'expliquer qui vraiment ils étaient. Une expression jaillit d'emblée : « Des cathos de gauche. » Mais encore ? « Des cathos sincères, qui croyaient dans la justice, le partage, la charité, la tolérance. Après tout, si l'on y réfléchit, les principes du christianisme ne sont pas si éloignés de ceux du communisme... » Et le communisme lui paraît toujours « la meilleure idée ». Avant tout, dit-il, « mes parents avaient honte de l'argent ». L'argent était « suspect ». L'argent était « immoral ». L'argent, toujours, était « dangereux ». Sur la glace en bois doré de sa chambre d'enfant, Henri avait lui-même épinglé le titre d'un article découpé dans *L'Echo de Paris* : « D'où vient l'argent ? » Cela pouvait passer pour une provocation de très jeune homme, mais le dessinateur-photographe affirme : « La question me préoccupait encore. »

Les Cartier-Bresson, à l'époque, étaient pourtant associés à l'idée de dynastie et de grande fortune. Le nom, devenu la marque de fils à broder utilisés dans chaque foyer, était illustre, la manufacture de coton, installée à Pantin, employait plusieurs centaines de salariés. Une entreprise moderne et dynamique, construite au long du XIX^e siècle sur ce qui n'était au départ qu'une simple mercerie dans la rue du Sentier. Mais une entreprise familiale, enrôlant les générations successives, et d'esprit très paternaliste. Crèche, école, dispensaire... Les Cartier-Bresson s'attachaient à vie leurs salariés. « Mon père les respectait infiniment, dit Henri. Il restait attentif. Jamais il n'aurait licencié un ouvrier. » D'ailleurs, se rappelle-t-il, « il ne disait jamais qu'il était dans LES affaires mais qu'il dirigeait UNE affaire. Nuance ! Il ne raisonnait pas en capitaliste, il ne croyait pas dans le capital. La preuve, c'est que, plus tard, il n'a pas su manœuvrer, faire comme les industriels du Nord qui s'aliaient dans la finance et trouvaient les bons



MARTINE FRANCK/MAGNUM PHOTOS POUR « LE MONDE »

Henri et sa mère Marthe. Elle adorait la musique, la philosophie, les idées.

associés... C'est comme ça que l'entreprise a peu à peu périclité. »

Le fait est qu'à la maison (un appartement à Paris, un château du XVI^e à Chanteloup, en Ile-de-France), on ne parlait pas d'argent. On enseignait aux enfants la valeur des choses, on ne dépensait qu'avec parcimonie, « on ne faisait pas de gâchis », on n'envisageait pas de vacances coûteuses, et l'argent de poche était quasi inexistant. « Je me souviens qu'on tirait très tôt les rideaux pour ne pas attirer l'attention de l'extérieur, et que trop de lumière ne filtrait. Je me rappelle aussi avoir rencontré, à Rouen, un antiquaire dont j'avais souvent visité le magasin en compagnie de papa. « Comment se fait-il que votre père passait toujours chez moi avec un vieux manteau bouffé aux mites ? », m'a-t-il demandé. « Était-ce pour m'api-

nous à table. La messe ? Oui, accessoirement il devait servir aussi la messe. Mais enfin, sa nourriture, son loyer, ses distractions, c'était bien ma famille ! Que d'aides données pour la construction ou la réparation d'églises ! Même le château, je crois, a finalement été donné à des bonnes œuvres ! Il n'y avait que les jésuites qui ne trouvaient pas grâce aux yeux de mes parents. Ils s'en méfiaient avec raison. « Des manipulateurs dangereux ! », estimaient-ils. »

Henri Cartier-Bresson ne sait pas manier le miel et n'a cure de la modération. Il est libre, inclassable, « ininfluçable ». Désolant de naissance. Révolté « dès le départ ! ». Et puisqu'il faut bien parler de la foi, celle de ses parents, celle qu'ils espéraient tellement lui transmettre, allons-y ! Henri, là encore, est sûr de son fait :

« Jamais je n'ai eu la foi. Malgré la messe du dimanche, les discours de l'abbé, les prières du soir et la foi de maman, moi, je ne croyais pas »

« Jamais ! Jamais je n'ai eu la foi. C'était impossible ! Malgré la messe du dimanche, les discours de l'abbé, les prières du soir, et la foi de maman, aussi pure que celle des premiers chrétiens. Moi, je ne croyais pas. Voilà ! L'idée même de péché m'insupportait au plus haut point. Le principe d'un seul Dieu me semblait arrogant. Et la suggestion qu'en faisant un effort la foi finirait par venir me rendait carrément fou. Le genre : pousse et ça viendra ! Eh bien, non ! Totalement réfractaire. Et ce n'est pas à l'école Fénelon que je risquais d'être converti ! Tiens, j'ai encore l'image du terrible abbé Régnier, de Nuits-Saint-Georges, surnommé "l'araignée de nuit". Sa punition préférée consistait à accueillir sous sa grande cape noire, pendant toute la récréation, les petits élèves récalcitrants. A la sonnerie, il ouvrait grand

la cape en hurlant : "Cabinet !" Et on se dispersait en se ruant vers les toilettes. »

Voilà qui n'allait pas ramener le petit Cartier-Bresson vers de meilleurs sentiments à l'égard des bons pères. « Cela désolait maman, bien sûr. Je l'entends encore soupirer : mon pauvre chéri ! Si tu avais eu un bon confesseur dominicain, tu n'en serais pas là ! »

La si jolie maman. Elle s'appelait Marthe. Elle descendait d'une famille normande fortunée et très connue dans la région de Rouen (parmi ses aïeux, elle citait volontiers Charlotte Corday). Son père aussi disposait d'un château près de Dieppe, où Henri passa de nombreuses vacances. Inutile de la décrire, sa photo est là. Et Henri, pudique, soudain silencieux, ne voit pas ce qu'il pourrait ajouter. Son regard glisse sur d'autres photos anciennes, ressorties pour l'occasion : Marthe riieuse, cintrée dans un ensemble de dentelle blanc, et munie d'une ombrelle, pose auprès de son mari en costume trois pièces, la raie au milieu des cheveux et la moustache avantageuse. Marthe, l'œil malicieux, nous présente son fils Henri, l'aîné de ses cinq enfants, plus tout à fait bébé, mais affublé d'une robe blanche... Le photographe esquisse un léger sourire. Et se contente d'une précision : dans la rue, les gens appelaient sa maman « Mademoiselle ».

Il a passé beaucoup de temps avec Marthe. Elle adorait la musique, la philosophie, les idées. « Comme je mordais mes sœurs, elle préférait m'emmener au concert ! » Cela arrivait donc souvent qu'ils partent tous les deux. Il aimait l'entendre jouer du piano. Lui s'était mis à la flûte. « Jusqu'à ce que mon professeur, élève du grand Moïse, me dise : "Je crois que ce n'est pas pour vous." J'ai vendu plus tard la belle flûte en argent pour sortir avec les filles. » Mais Marthe, si raffinée, voulait aussi ouvrir son fils à la poésie, à la philosophie et au spirituel. Elle lui confiait des livres, ensuite ils discutaient sans fin. Elle provoquait, il répondait, elle argumentait, il renchérissait, elle ripostait, il la défiait, elle faisait face. « Et puis, elle

finissait par braquer ses deux mains en avant, comme pour poser soudain des limites : Ça suffit, on arrête, tu finirais par me faire douter ! » Henri triomphait alors. Car bien sûr, le débat, presque invariablement, s'orientait vers la foi. Et le garçon, aujourd'hui très proche du bouddhisme, s'honorait de ne vivre déjà qu'avec des doutes...

André, le père, était fort différent. Son métier, d'abord, le lui imposait, lui qui, très jeune, avait dû remplacer soudainement son propre père à la tête de l'entreprise. Mais ses goûts personnels le poussaient vers l'art – la peinture et les beaux objets – et puis la chasse. Il prenait un plaisir fou à battre la campagne en compagnie de ses chiens dont il s'occupait de l'élevage. Souvent aussi en compagnie d'Henri, qui suivait en courant, sans se douter qu'un jour, en Afrique, il vivrait temporairement de la chasse (aux crocodiles et aux hippopotames) avant de poser définitivement son fusil. La peinture, le dessin, c'était affaire de famille. Le grand-père, l'arrière-grand-père, avaient eux-mêmes beaucoup dessiné. Comme le jeune frère d'André, Louis, qui s'était volontairement exclu de l'entreprise familiale pour se consacrer à son art. C'était le dieu du petit Henri. Ce sera même, répète-t-il avec insistance, son « père mythique ». Parce que c'était un père talentueux, récompensé déjà par de nombreux prix. Et parce que, dans son atelier installé au dernier étage du château, Henri, 5 ans, avait découvert l'illumination. « J'étais dans le saint des saints ! raconte-t-il. Je n'en croyais pas mes yeux. Bouleversant et magique. C'est devenu mon endroit préféré au château. » Louis, comme un autre frère Cartier-Bresson, sera malheureusement tué au front, en 1915. Mais Henri ne l'oubliera jamais. « La première chose sur laquelle se posent mes yeux, lorsque je me réveille à Paris, confie-t-il, est un petit paysage peint par mon oncle Louis. »

ANDRÉ n'était pas aussi libre de peindre ou de se rendre dans des musées que l'aurait souhaité Henri, déjà impatient et bouillonnant, aussi coléreux que son grand-père maternel, « dont la moustache blanche tournait alors au vert ». « Anguille frémissante » n'était-il pas le totem qu'on lui avait attribué chez les scouts ? « Je détestais mon père quand je le voyais écrire ou faire ses comptes le soir, penché sur son cahier avec une plume *Sergent major*. Mais j'adorais papa quand il peignait, m'emmenait voir des tableaux ou faire la tournée des antiquaires. Parfois, il me montrait ses propres cahiers de dessin que je feuilletais avec lui. C'était ça, la vraie vie ! » Henri, qui détestait l'esprit de compétition du sport, ne vécut bientôt plus que pour ses cours et séances de peinture de jeudis et dimanches matins. Pour les musées et galeries où il éduquait son regard. Pour le dessin aussi. A tous dans la famille, il devenait évident qu'il n'était pas fait pour les affaires, qu'il n'intégrerait jamais HEC (trois échecs au bac paraissaient éloquentes), qu'il ne prendrait jamais les rênes de la manufacture. Il eut donc avec son père l'explication qui s'imposait. André s'est révélé fair-play : « C'est à toi de tirer les conséquences de ton choix. Fais ce que tu veux, mais fais-le bien. Les revenus de ta dot t'aideront à te former. Mais tu ne seras pas un fils à papa ! »

Henri a donc pris son envol. Oh, pas très loin, puisque pendant des années, et même jeune marié, il reviendra dormir chez ses parents. Passionné par ses cours de peinture chez André Lhote, par les découvertes qu'il fait dans ses lectures, par ses toutes nouvelles relations dans les milieux surréalistes, il n'hésite pas à partager avec eux ses enthousiasmes. Et quand il part vivre en Afrique, c'est encore avec eux qu'il entretient la correspondance la plus chaleureuse et la plus fournie. Il n'a que 22 ans et ne sait pas encore que, pendant près de quarante ans, il renoncera à la peinture pour la photographie, le Leica comme fidèle compagnon. Il ne sait pas qu'il deviendra célèbre très jeune, exposé dans les galeries et musées, universellement considéré comme le pape de la photo. Il ne sait pas qu'il parcourra le monde et fondera la prestigieuse agence Magnum. Ni peut-être même qu'un jour venu, il reviendra au dessin.

Il sait simplement que la vie est immédiate, fulgurante, et qu'il importe de vivre intensément le moment présent. Que la rébellion est ancrée dans ses gènes et l'anarchie « une éthique personnelle ». Et que Marthe et André, ses parents, par leur ouverture et leur immense respect pour la vie de leur fils, en furent les vrais initiateurs.

Annick Cojean

PROCHAIN ARTICLE
Dee Dee Bridgewater

Une chance pour le développement durable

par James D. Wolfensohn

LE sommet des Nations unies organisé à Monterrey au printemps a incité les pays pauvres à s'engager à améliorer leurs politiques et leur gestion des affaires publiques en échange de la promesse faite par les pays riches d'accroître leur aide et d'ouvrir davantage leurs marchés aux échanges.

Le Sommet mondial sur le développement durable, à Johannesburg, dans quelques jours, est pour nous l'occasion de passer aux actes. Que devons-nous attendre de Johannesburg ? Peut-être la meilleure façon de répondre à cette question est-elle de se tourner vers l'avenir et d'imaginer le monde que nous voulons, non seulement dans l'immédiat, mais pour nos enfants et pour les enfants de nos enfants. Souhaitons-nous leur léguer une planète appauvrie, encore plus en proie à la famine, aux dérèglements climatiques, à la disparition des forêts, à la perte de la biodiversité, au climat social encore plus instable qu'aujourd'hui ?

D'après le rapport sur le développement dans le monde 2003 de la Banque mondiale, les cinquante prochaines années pourraient voir la population mondiale croître de 50 % et atteindre 9 milliards d'habitants, et le produit intérieur brut quadrupler pour atteindre les 140 billions de dollars. Au rythme actuel de production et de consommation, il est nécessaire d'élaborer de meilleures politiques et de se doter d'institutions plus solides, faute de quoi les tensions sociales et environnementales risquent de faire capoter les efforts de développement et d'entraîner la détérioration des conditions de vie.

Les politiques de développement devront avant tout privilégier la protection accrue de la faune aquatique, des ressources forestières et agricoles – et améliorer la productivité dans ces domaines – si l'on veut que les plus démunis soient à même de réduire le fossé entre les riches et les pauvres apparu au cours des cinquante dernières années. La mise en œuvre de mauvaises politiques et la mauvaise gestion des affaires publiques ont en partie contribué à l'émergence de catastrophes écologiques, au creusement des inégalités de revenus et à des troubles sociaux survenus dans plusieurs pays, qui se traduisent souvent par un extrême dénuement, des émeutes ou des déplacements de réfugiés fuyant la famine ou la guerre civile.

Si nous continuons dans cette

direction, les perspectives ne sont pas très encourageantes. D'ici à 2050, la production annuelle de dioxyde de carbone aura plus que triplé à l'échelle du globe, tandis que 9 milliards d'habitants – 3 milliards de plus qu'aujourd'hui, essentiellement dans les pays en développement – puiseront massivement dans les ressources en eau, renforçant la pression, déjà forte aujourd'hui, qui s'exerce sur les réserves en eau de la planète.

Dans le même temps, les besoins alimentaires auront plus que doublé, ce qui augure mal l'avenir pour l'Afrique, où la production vivrière progresse déjà plus lentement que la population.

Tout cela dans un monde où 12 % des espèces d'oiseaux et le quart des mammifères sont menacés d'extinction.

Les cinquante prochaines années pourraient voir la population mondiale croître de 50 % et atteindre 9 milliards d'habitants, et le produit intérieur brut quadrupler pour atteindre les 140 billions de dollars

À l'échelle du globe, on dénombre déjà 1,3 milliard de personnes qui vivent sur des terres fragiles – zones arides, terres humides et forêts – dont elles ne peuvent tirer leur subsistance.

D'ici à 2050, et pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, le nombre d'habitants des villes dépassera celui des campagnes. Si l'on ne renforce pas les efforts de planification, les tensions provoquées par les flux migratoires et les déplacements de population à travers le monde risquent d'entraîner de nouveaux troubles sociaux et d'exacerber la lutte pour l'acquisition de ressources déjà rares.

Cependant ces perspectives offrent aussi de grandes opportunités si les dirigeants et les différents décideurs de la planète réunis à Johannesburg trouvent le courage nécessaire pour non seulement s'engager à prendre des mesures audacieuses au cours des dix à quinze prochaines années, mais aussi pour respecter leurs engagements.

La plupart des équipements et des infrastructures – logements, maga-

zins, usines, routes et services d'approvisionnement en eau et en électricité – dont cette population en expansion aura besoin au cours des prochaines décennies n'existent pas encore. Si l'on parvient à définir des normes plus adaptées, à améliorer l'efficacité et à associer davantage la population aux processus de décision, on pourra se doter de ces actifs moyennant un coût social et environnemental moindre.

De même, si l'on encourage au cours des prochaines décennies un développement qui ne détruit pas les ressources naturelles alimentant la croissance et qui n'affaiblit pas les valeurs sociales essentielles, comme la confiance, alors la croissance économique se traduira de façon plus systématique par la réduction de la pauvreté et l'accroissement du revenu par habitant à mesure que la

croissance démographique se ralentit. Nous ne devons ménager aucun effort pour atteindre les « objectifs de développement du millénaire », qui prévoient de réduire de moitié le nombre de pauvres d'ici à 2015 et, ce faisant, d'ouvrir la voie à un cycle vertueux de croissance et de développement humain dans les pays pauvres. S'il progressait de 3,3 % par an en moyenne, le revenu par habitant des pays en développement atteindrait 6 300 dollars par an en 2050, soit près du tiers de celui actuellement enregistré par les pays à revenu intermédiaire.

Il va de soi qu'un tel rythme de croissance pourrait faire peser des risques énormes sur l'environnement naturel, a fortiori dans les pays en développement. Les pays riches étant les plus gros consommateurs de ressources communes, il leur incombe tout spécialement d'aider les pays en développement à se prémunir contre ces risques. Nous devons tous protéger nos ressources forestières et notre faune aquatique de la surexploitation. Nous devons mettre un terme à la

dégradation des sols et faire en sorte que nos ressources en eau soient bien utilisées. Nous devons préserver la diversité biologique des écosystèmes qui alimentent le flux de biens et services indispensables à nos économies et à nos sociétés. Nous devons limiter les émissions

JAMES D. WOLFENSOHN est le président de la Banque mondiale.

toxiques des usines, des voitures et des ménages.

C'est pourquoi le développement durable est un défi qui doit être relevé à l'échelon local, national et mondial. Les pays en développement doivent promouvoir la démocratie, la participation et la transparence à mesure qu'ils se dotent des institutions requises pour gérer leurs ressources. Les pays riches doivent accroître leur aide, appuyer la réduction de la dette, ouvrir leurs marchés aux exportations des pays en développement, et faciliter les transferts de technologie nécessaires pour prévenir les maladies. De plus, ils doivent particulièrement encourager l'utilisation rationnelle de l'énergie et stimuler la productivité agricole.

La société civile, dans le même temps, peut se faire le porte-voix d'intérêts diffus et assurer une fonction indépendante de surveillance des prestations des organismes publics, privés et non gouvernementaux. Un secteur privé socialement responsable, soutenu par une bonne administration, devrait mettre en place un système qui incite les entreprises à défendre leurs intérêts tout en contribuant à la réalisation d'objectifs ayant trait à l'environnement et à la protection sociale.

Pour sa part, la communauté internationale doit s'attacher collectivement à trouver des solutions aux problèmes de dimension mondiale, notamment les changements climatiques et la biodiversité. Si nous avons la sagesse de préserver nos ressources vitales, dont l'environnement constitue un élément-clé, ainsi que la stabilité sociale, nous pourrions alors réaliser les taux de croissance nécessaires à une réduction durable de la pauvreté. Nous serions malavides d'atteindre les « objectifs de développement du millénaire » en 2015 pour être confrontés au bout du compte à une urbanisation chaotique, au tarissement des ressources en eau, à l'accroissement des émissions atmosphériques, voire à la diminution des terres cultivables nécessaires à notre survie.

pective plus large de l'accroissement des libertés sur une base durable. Les libertés fondamentales doivent naturellement inclure la capacité de répondre aux besoins économiques d'une importance cruciale, mais il faut aussi considérer d'autres aspects, tels que l'élargissement de la participation à la vie politique et le développement des chances dans la vie sociale. Le fait que l'Union interparlementaire et le Forum de la société civile organisent des réunions à Johannesburg pendant le sommet est une bonne chose, et on espère que les dirigeants du sommet seront attentifs à leurs soucis.

En fait, la raison pour laquelle l'accroissement et le maintien des libertés démocratiques devraient figurer au cœur des exigences du développement durable n'est pas du tout évidente. Ces libertés sont importantes par essence mais, de plus, elles peuvent contribuer à d'autres types de liberté. Par exemple, le débat public, souvent étouffé sous les régimes autoritaires, peut être d'une importance primordiale pour mener une vie plus complète et également pour mieux comprendre l'importance de la protection de l'environnement et de ses effets à long terme.

Il est très gratifiant de considérer les populations comme des agents pouvant exercer leurs libertés, plutôt que simplement comme des patients dont les besoins doivent être satisfaits. Le fait de moins chercher à obtenir d'importantes garanties financières de la part des pays riches fait partie de ces gratifications.

Amartya Sen
© Los Angeles Times
(Traduit de l'anglais par Florence Lévy-Paoloni.)

Le Monde
ÉDITORIAL

Propagande raciste

LA PROPAGANDE en faveur d'Israël est parfaitement légitime dans une société démocratique, mais rien ne justifie qu'elle emploie des méthodes qui s'apparentent à l'incitation à la haine et à la violence raciales. Or le site Internet pro-israélien que *Le Monde* décrit (lire page 4) témoigne d'un racisme obsessionnel qui dépasse, à l'évidence, les limites du débat démocratique. Non seulement les Palestiniens y sont traités de « déchets grouillants » et les camps de réfugiés de « dépotoirs » ou de « décharges », dans le plus pur style de l'extrême droite anti-arabe, mais des personnalités portant des noms à consonance juive y sont stigmatisées comme traîtres et renégats pour avoir signé des appels à la paix. Mieux même : une étoile de David est accolée à leur nom et ceux qui les rencontreraient sont invités à leur donner « un bon coup de batte de base-ball dans la mâchoire ».

Ces textes délirants étaient accessibles ces derniers jours à quiconque se branchait sur Internet. Le site était même recommandé, indirectement, par le Conseil représentatif des institutions juives de France (CRIF). Des liens l'unissent à divers sites de la communauté juive. Ses responsables seraient de jeunes Israéliens francophones proches de la droite, voire de l'extrême droite. Patrick Gaubert, président de la Ligue internationale contre le racisme et l'antisémitisme, n'a pas tort de dénoncer dans les auteurs de ces écrits « des fous furieux » et de souligner qu'« Israël n'a pas besoin de ce genre d'initiative pour défendre sa cause ». Il a raison également de s'étonner que des organisations respectables puissent établir des

liens avec des sites de ce type.

Mis en cause, le CRIF s'est désolidarisé de ces articles en jugeant leur langage « intolérable et inacceptable » et en précisant que « le fait de renvoyer à un site ne veut pas dire que l'on approuve son contenu au jour le jour ». C'est pourtant l'un des aspects du problème. Au-delà du caractère scandaleux de ces textes, qui appellent des sanctions pénales, le rôle d'Internet dans la diffusion de propos racistes est en question. Il vient en effet un moment où le nécessaire respect de la liberté d'expression se heurte à la non moins nécessaire protection des personnes visées par les injures et par les menaces proférées. Ce qui est vrai des écrits sur papier l'est aussi des textes sur le Net, qui acquièrent non seulement une large audience mais aussi une certaine crédibilité auprès d'une fraction de l'opinion.

Une petite minorité des défenseurs d'Israël en France se reconstruit plus ou moins dans l'extrême droite. On ne saurait se rassurer en se disant que ce site sioniste radical n'est que l'acte isolé de quelques illuminés. A l'abri de la cause israélienne, des extrémistes de droite libèrent la pire des idéologies racistes : un racisme biologique où l'autre – en l'espèce, l'Arabe ou le musulman – n'est plus qu'une « vermine » ou qu'un « déchet » qu'il faut éliminer ou éradiquer. On sait à quel crime immense, à quelle barbarie ces discours-là ont, hier, préparé les esprits au cœur de notre modernité. Cette dérive est donc immensément grave et l'on attend que ceux qui soutiennent, dans le cadre de la démocratie, le combat d'Israël, la condamnent publiquement avec la plus grande fermeté.

Le Monde

Président du directoire, directeur de la publication : Jean-Marie Colombani
Directoire : Jean-Marie Colombani ; Dominique Alduy, directeur général ;

Noël-Jean Bergeron
Directeur général délégué des Rédactions : Edwy Plenel
Directeur général délégué des opérations : Fabrice Nora
Directeur général adjoint : René Gabriel
Secrétaire général du directoire : Pierre-Yves Romain

Directeur de la rédaction : Edwy Plenel

Directeurs adjoints : Thomas Ferenczi, Pierre Georges, Jean-Yves Lhomain
Secrétaire général : Olivier Biffaud ; déléguée générale : Claire Blandin
Directeur artistique : François Lichon

Chef d'édition : Christian Massol ; chef de production : Jean-Marc Houssard
Rédacteur en chef technique : Eric Azan ; directeur informatique : José Bolufer

Rédaction en chef centrale :

Alain Debove, Eric Fottorino, Alain Frachon, Laurent Greilsamer, Michel Kajman, Eric Le Boucher, Bertrand Le Gendre

Rédaction en chef :

François Bonnet (International) ; Anne-Line Roccati (France) ;
Anne Chemin (Société) ; Jean-Louis Andréani (Régions) ; Laurent Mauduit (Entreprises) ;
Jacques Buob (Aujourd'hui) ; Franck Nouchi (Culture) ;
Josyane Savigneau (Le Monde des Livres) ; Serge Marti (Le Monde Economie)

Médiateur : Robert Solé

Directrice des projets éditoriaux : Dominique Roynette
Directeur exécutif : Eric Pialoux ; directrice de la coordination des publications : Anne Chaussebourg
Directeur des relations internationales : Daniel Vermet

Conseil de surveillance : Alain Minc, président ; Michel Noblecourt, vice-président

Anciens directeurs : Hubert Beuve-Méry (1944-1969), Jacques Fauvet (1969-1982),
André Laurens (1982-1985), André Fontaine (1985-1991), Jacques Lesourne (1991-1994)

Le Monde est édité par la Société Editrice du Monde (SAS)

Durée de la société : quatre-vingt-dix-neuf ans à compter du 15 décembre 2000. Capital social : 145 473 550 €. Actionnaires directs et indirects : Le Monde SA, Le Monde et Partenaires Associés, Société des Rédacteurs du Monde, Société des Cadres du Monde, Société des Employés du Monde, Fonds commun de placement des personnels du Monde, Association Hubert-Beuve-Méry, Société des Lecteurs du Monde, Le Monde Entreprises, Le Monde Europe, Le Monde Investisseurs, Le Monde Presse, Le Monde Prévoyance, Claude-Bernard Participations, Société des Personnels du Monde.

www.lemonde.fr édité par Le Monde Interactif.

Président du conseil d'administration : Jean-Marie Colombani. Directeur général : Bruno Patino

Johannesburg, pour quoi faire ?

Suite de la première page

Si ces formulations soulèvent des questions – j'en soulèverai une d'ici peu –, le concept de développement durable, popularisé par Brundtland, a indéniablement servi de point de départ éclairant et efficace pour envisager simultanément l'avenir et le présent.

On ne peut vraiment pas dissocier le besoin de réfléchir sur l'environnement et la nature de la vie menée aujourd'hui par les populations, notamment les populations déshéritées. En effet, si ces populations ont actuellement un niveau de vie misérable, la promesse de maintenir ce niveau lamentable dans l'avenir n'a rien de palpitant. L'objectif doit intégrer une réduction rapide des privations actuelles, tout en s'assurant que tout ce qui est accompli aujourd'hui peut être maintenu dans l'avenir. La coopération mondiale est nécessaire, à la fois pour alléger les privations actuelles et pour protéger notre avenir. C'est exactement ce que le sommet mondial de Johannesburg va essayer d'accomplir.

Les perspectives d'une coopération mondiale efficace paraissent-elles prometteuses ? Une question a suscité beaucoup d'attention : la nécessité de développer l'aide et le financement, et le point jusqu'où les pays les plus riches sont prêts à aider les efforts de développement des pays les plus pauvres. Sur ce sujet, les perspectives ne semblent pas particulièrement prometteuses, si je ne me trompe.

La Conférence internationale sur le financement du développement, qui s'est tenue au Mexique en mars dernier, a produit un document – le consensus de Monterrey – très optimiste par son éloquence, mais assez timide quant à l'ampleur probable de l'aide financière. Le gouffre qui sépare l'attente et la réalité commence à paraître énorme. Par exemple, les attentes financières nourries par le nouveau partenariat pour le développement africain (Nepad) semblent très éloignées du niveau d'aide qu'on peut raisonnablement espérer, actuellement, des pays riches ou des institutions financières internationales. En général, du point de vue financier, les perspectives du sommet de Johannesburg ne paraissent guère attrayantes.

Néanmoins, les activistes qui prônent une meilleure donne financière vont certainement persévérer à Johannesburg. A juste titre. Il est également extrêmement important d'être clair sur le fait qu'une coopération mondiale fructueuse peut revêtir différentes formes – pas seulement celle d'une aide financière générale.

Pour ce qui est de l'environnement, le terrain perdu par le ralentissement des accords internationaux et aussi par le non-respect des accords passés (par exemple, du fait des Etats-Unis pour le protocole de Kyoto) doit être regagné. Pour ce qui est de l'économie, l'importance de la réduction des barrières douanières dans les pays riches pour les marchandises en provenance des pays pauvres mérite une reconnaissance particulière bien plus grande. Johannesburg offre une excellente opportunité dans ces deux domaines.

Malgré le pessimisme sur l'aide

financière générale, il y a de la sagesse dans la remarque pénétrante de Kofi Annan selon laquelle les populations des autres pays ont tendance à être beaucoup plus « réceptives quand on leur présente un problème humanitaire majeur et une stratégie crédible pour le traiter ». La réponse à la pandémie du sida est un domaine évident, mais le besoin plus général d'efforts concertés de santé publique et d'éducation de base exige un engagement mondial plus poussé pour compléter les actions locales.

Dans un autre domaine, l'économie mondiale a besoin de toute urgence de nombreuses réformes institutionnelles. Ainsi, la jurisprudence tend à rendre les lois sur les brevets plus efficaces et moins contraignantes à l'équité. Les lois existantes ne facilitent pas l'utilisation concrète de médicaments extrêmement nécessaires dans les pays moins riches, car le versement obligatoire de royalties pour les brevets coûte souvent beaucoup plus cher que la production elle-même. Tout aussi important : les lois existantes sur les brevets n'incitent guère les fabricants de médicaments à développer des produits plus appropriés (par exemple des vaccins bon marché et à usage unique), qui sont d'une importance cruciale pour les populations moins riches.

Les pays pauvres peuvent aussi agir pour eux-mêmes de façon positive, sans aide financière des pays riches, qui ne doivent pas être considérés comme les agents du changement. Dans ce contexte, on peut même mettre en doute la stratégie générale qui consiste à définir le développement durable uniquement en termes de réponses aux besoins plutôt que d'utiliser la pers-

Participez à la 6^e édition du
Prix Le Monde de la recherche universitaire

Si vous soutenez votre thèse entre le 1^{er} octobre 2001 et le 31 octobre 2002, le Prix Le Monde vous offre la possibilité de publier vos travaux dans la collection « Partage du savoir » aux Presses Universitaires de France.

Renseignements : 01-44-97-54-95, www.lemonde.fr/mde

FOUNDAION DE FRANCE
Ministère délégué à la recherche et aux nouvelles technologies
puf

Le Monde est édité par la Société Editrice du Monde (SAS). La reproduction de tout article est interdite sans l'accord de l'administration. Commission paritaire des publications et agences de presse n° 0707 C 81975 ISSN 0395-2037

Imprimerie du Monde
12, rue Maurice-Gunschbourg
94852 Ivry cedex

Président-directeur général : Dominique Alduy
Directeur général : Stéphane Corre
21 bis, rue Claude-Bernard - BP218
75226 PARIS CEDEX 05
Tél : 01-42-17-39-00 - Fax : 01-42-17-39-26

PRINTED IN FRANCE

ENTREPRISES

COMMUNICATION

Vivendi Universal, dont la **DETTE FINANCIÈRE** est estimée par les analystes à 19 milliards d'euros, plus environ 15 milliards d'euros pour sa quote-part dans Vivendi Environnement, doit céder rapidement 10 milliards

d'actifs, dont 5 milliards au cours des neuf prochains mois. La vente de plusieurs éléments du **GROUPE CANAL+** est envisagée. A plus long terme, Vivendi Universal devra faire face à d'autres échéances et proba-

blement céder des actifs stratégiques. La valeur des différents éléments du groupe divise la communauté financière. **LES ESTIMATIONS** vont de 38,1 milliards d'euros pour Deutsche Bank à 56,3 milliards d'euros

pour JP Morgan, ce qui mettrait le groupe à l'abri d'une crise de solvabilité. Une somme considérée par certains comme insuffisante pour couvrir tous les engagements du groupe, notamment le hors-bilan.

Le difficile inventaire des actifs de Vivendi Universal

Alors que le groupe dirigé par Jean-René Fourtou doit rapidement trouver de 5 à 10 milliards d'euros pour faire face à des échéances de trésorerie, la communauté financière est divisée sur l'appréciation des différentes activités. Les engagements hors bilan compliquent l'évaluation

LES ÉVENTUELLES cessions d'actifs prévues ou anticipées par le marché depuis quelques semaines suffiront-elles à éviter à Vivendi la crise de liquidités ? Le groupe, dont la dette financière est estimée par les analystes à 19 milliards d'euros pour Vivendi Universal et à environ 15 milliards d'euros pour sa quote-part dans Vivendi Environnement, a pour objectif immédiat de céder 10 milliards d'actifs, dont 5 milliards au cours des neuf prochains mois. A plus long terme, le groupe devra faire face à de nouvelles échéances.

La valeur des différents actifs de Vivendi semble diviser la communauté des analystes financiers. L'estimation de la valeur totale des actifs du groupe est ainsi de 38,1 milliards d'euros pour Deutsche Bank, de 56,3 milliards d'euros pour JP Morgan, de 55,8 milliards d'euros selon Merrill Lynch, voire davantage pour d'autres établissements. Le groupe a lui-même déprécié ses actifs de 11 milliards d'euros au premier semestre 2002.

Les analystes financiers semblent d'accord sur un point : le total de la dette du groupe n'excède pas la valeur totale des actifs. S'il y avait une crise de liquidités à gérer à court terme, il n'y aurait donc selon eux pas de risque d'insolvabilité. « Vivendi n'est ni de près ni de loin dans une situation de crise de solvabilité », avait de son côté assuré Michel Pébereau, président de BNP Paribas, le 5 juillet.

A court terme, la préoccupation des investisseurs concerne le prêt de 2 milliards d'euros dont Jean-René Fourtou, PDG de Vivendi Universal, a assuré qu'il était sur le point d'être accordé par les banques. Le groupe, qui doit obtenir ou renégocier 5,6 milliards d'euros d'ici à mars 2003, en a cruellement

LA VALEUR DES ACTIFS DIVISE LES ANALYSTES

Estimation des actifs par analyste des 3 banques, en milliards d'euros

Filiales	Merrill Lynch	JP Morgan	Deutsche Bank
Cinéma	13,79	9,93	9,61
Studios Universal	4,94	4,72	4,16
USA Networks	8,70	4,96	5,44
Musique	9,51	8,76	7,88
Télévision	9,58	10,01	7,47
Groupe Canal+	8,29	7,38	6,73
EchoStar-DirectTV	0,82	1,28	0,77
Télécommunications	8,29	9,27	9,45
Cegetel-SFR*	6,28	6,42	7,33
Elektrim	0,17	0,55	0,50
Edition	6,75	8,53	4,86
Internet	0,25	0,25	0
Distribution-parcs à thèmes	1,98	2,23	2,20
Autres (actifs "non stratégiques")	2,71	4,50	1,60
Vivendi Environnement*	3,66	3,46	3,83
Total	55,78	56,28	38,08

*Estimation de la valeur de la part détenue par Vivendi Universal

besoin. La plupart des analystes estiment que ce prêt, actuellement en négociation, sera octroyé, mais s'inquiètent de la lenteur des négociations, d'autant que les contraintes de temps auxquelles est soumis le groupe le handicapent vis-à-vis des banques. « Le problème de la dette n'est pas tant son volume que son calendrier », estime Mark Harrington, analyste chez JP Morgan. « Si le groupe ne donne pas un signe très clair de progrès à la mi-septembre, nous pourrions encore abaisser la note, ce qui illustrerait un risque de faillite », surenchérit Guy Deslondes, directeur chez Standard

& Poor's, l'agence de notation, qui a décidé, le 14 août, d'abaisser la note de crédit du groupe au rang de *junk bonds* (obligations pourries).

Les négociations actuelles avec les créanciers se heurtent en outre à d'autres contraintes. Vivendi ne peut plus garantir de prêt sur ses provisions de *cash flow* (ses recettes disponibles), qui ont été très fortement revues à la baisse. « Les futurs prêts ne pourront donc être garantis que sur les actifs », précise Guy Deslondes. Or, Vivendi n'a pas le droit de mettre en place de nouveaux prêts garantis sur ses actifs, en raison de clauses mises en place avec les ban-

ques lors des précédentes négociations. » En clair, tout ce qui pouvait être proposé en garantie l'a déjà été. « Le groupe doit donc d'abord obtenir l'annulation de ces clauses, ce que les banques ne feront pas sans contrepartie », poursuit M. Deslondes. Ces conditions compliquent les négociations.

LA DEUTSCHE BANK PESSIMISTE

Conséquence, « beaucoup d'analystes, qui recommandaient le titre à l'achat il n'y a pas si longtemps ont volontairement et brutalement dévalorisé les actifs du groupe », note l'un d'eux, dont la valorisation peut paraître optimiste. Cette position est facile et tentante, mais il faut assumer ses choix... » Dans le camp des banques créditrices, c'est la Deutsche Bank qui a les valorisations les plus pessimistes. Elle a soudainement divisé par deux son objectif de cours. Certains la soupçonnent d'avoir intérêt à sous-évaluer les actifs du groupe dans la perspective de racheter des titres à moindre coût, dans le cas d'une transformation de ses créances en capital – ce qu'elle a fait avec le groupe Kirch. Les banques françaises, plus enthousiastes dans leurs estimations, semblent préférer conserver Vivendi Universal comme client plutôt que de se transformer en actionnaires d'une société en crise.

Mais, selon d'autres expertises, les comptes de Vivendi recèlent une réalité potentiellement préoccupante sur le long terme. L'étude faite par l'Association de défense des actionnaires minoritaires (ADAM), à partir du rapport annuel de 2001, conclut à des niveaux d'endettement supérieurs aux estimations circulant sur les marchés. Selon l'ADAM, le niveau des engagements totaux au passif de la société s'élève à 67 milliards d'euros. « Il n'y

a aucune information officielle sur le montant de la dette de Vivendi, qui est une notion très sujette à controverse et à désinformation, estime l'ADAM. La dette financière est la seule couramment évoquée. Mais Vivendi ne doit pas de l'argent qu'aux banques, et il n'est pas inintéressant de se pencher sur ce que représentent les autres engagements du groupe. »

Cet endettement « brut », à la conception extensive, correspond en réalité à la somme de tous les engagements présents au passif de Vivendi et de ses engagements

société n'est pas solvable, mais qu'il existe de nombreux engagements sur lesquels il n'y a pas d'information. »

Ce raisonnement est contesté par les analystes, qui estiment que tous les éléments pris en compte par l'ADAM ne sont pas assimilables à de la dette. « L'ADAM étudie la possibilité de recouvrement en cas de faillite, explique Guy Deslondes. Mais plusieurs dizaines de sociétés ont des engagements au passif deux fois plus importants que leurs dettes financières. Et des cessions seront forcément intervenues avant une éven-

L'Appac demande une intervention de l'Etat

L'Association des petits porteurs d'actifs (Appac), à l'origine d'une plainte avec constitution de partie civile, déposée le 25 juillet contre Vivendi Universal pour « diffusion de fausses informations » et « présentation de faux bilans », a appelé le premier ministre à intervenir en faveur des petits porteurs. Le président de l'association, Didier Cornardeau, a plaidé pour un dépôt de bilan de Vivendi le 20 août dans France-Soir, pour que la société se déclare « en cessation de paiements, et ce afin de gérer les dettes pendant une période de douze mois ». Demande contre laquelle l'Association de défense des actionnaires minoritaires (ADAM) s'insurge, estimant que les petits actionnaires « sont toujours les derniers servis en cas de dépôt de bilan ». Dans le cadre de leur plainte, les représentants de l'Appac ont été auditionnés le 21 août par la doyenne des juges d'instruction du pôle financier du tribunal de grande instance de Paris, Edith Boizette, afin de préciser les griefs de l'association et d'examiner la légitimité du plaignant, alors qu'il n'a acquis ses titres Vivendi Universal que récemment.

hors bilan, en sus des dettes financières. Il inclut donc les dettes financières à court et à long terme, dont la somme s'élève à 41 milliards d'euros, les engagements hors bilan, estimés par l'association à plus de 15 milliards d'euros, ainsi que les impôts différés et d'autres dettes à long terme, qui regroupent notamment les crédits aux fournisseurs, et plusieurs séries de provisions. « Cette somme correspond à ce que la société devra payer en cas de faillite, estime l'ADAM. L'objectif n'est pas de montrer que la

tuelle faillite. C'est pourquoi il est difficile de faire des prévisions de recouvrement. »

Il n'empêche, il peut être dangereux de raisonner sur un calcul de dette qui ne prend en compte que les engagements vis-à-vis des banques, car, comme le rappelle Guy Deslondes, « en cas de faillite, les administrateurs remboursent d'abord la dette fiscale et sociale, puis les banques et fournisseurs, et enfin les actionnaires ».

Elsa Conesa

Des repreneurs potentiels pour plusieurs filiales du groupe Canal+

M. Murdoch, acheteur de Telepiù, veut un accès prioritaire à d'autres actifs

DANS SA LETTRE aux salariés et aux actionnaires de Vivendi Universal du 18 août, le PDG, Jean-René Fourtou, a dévoilé la première vague du programme de cessions qu'il a imaginé pour répondre, partiellement, au besoin de liquidités du groupe. Quatre milliards d'euros sont espérés de la cession de certaines entreprises audiovisuelles (filiales étrangères du groupe Canal+ et filiales spécialisées comme Expand, UGC ou Studio Canal) et deux autres milliards de l'introduction en Bourse de 51 % du capital de l'entreprise Canal+ France réorganisée. Des repreneurs se seraient manifestés pour l'ensemble de ces entreprises.

► **NC Numéricable** : le réseau câblé détenu à 100 % par le Groupe Canal+ cherche un candidat au rachat depuis plus d'un an. Deux repreneurs potentiels sont évoqués : le câblo-opérateur américain Liberty Media – déjà présent en Europe via le néerlandais United Pan-Europe Communications (UPC) – et le géant des médias AOL Time Warner. Avec 760 000 abonnés au 30 juin, NC Numéricable, estimé à environ 100 millions d'euros, pourrait valoir jusqu'à cinq fois plus si l'infrastructure, propriété de France Télécom, était intégrée à la transaction.

► **Filiales de Canal+ à l'étranger** : les télévisions payantes étrangères – Canal+ Polska (Pologne, qu'il détient à 75 %), Canal+ Benelux (à 100 %) et Canal+ Nordic (Scandinavie, à 100 %) – sont en vente. La plus importante d'entre elles, eu égard à la dette qu'elle fait peser sur le groupe Vivendi Universal, est la filiale italienne de télévision payante Telepiù, détenue à 97,5 % par Canal+. Telepiù a fait l'objet en juin d'une offre de News Corp., propriété du magnat australo-américain Rupert Murdoch, qui a proposé 1,5 milliard d'euros.

Depuis, celui-ci serait parvenu à faire baisser le prix à 1,1 milliard d'euros. M. Murdoch, qui contrôle déjà l'autre bouquet télévisé italien Stream, qu'il souhaite fusionner avec Telepiù, conditionnerait le rachat de la chaîne payante italienne de Canal+ à la reprise d'autres actifs de Vivendi Universal : News Corp serait intéressé par d'autres entreprises récemment mises en vente par la filiale espagnole Sogecable (dont Canal+ détient 21,6 %) et par Canal+ Technologies, sur lesquels il entend avoir un droit d'accès prioritaire.

► **Canal+ Technologies** : évaluée à environ 500 millions d'euros, cette filiale à 88,9 %, qui produit notamment les cartes à puce utilisées par les terminaux numériques de Canal+, intéresse News Corp, via sa filiale NDS, et la société suisse Kudelski. Si M. Murdoch obtenait gain de cause, l'action en justice engagée par Canal+ contre NDS pour piratage de sa technologie, suspendue depuis juin, serait définitivement abandonnée.

► **UGC** : le Groupe Canal+ possède, depuis 1998, 39 % du géant du cinéma français et 15,6 % d'une filiale, UGC Ciné Cité. Pour reprendre ces participations, les candidats sérieux ne sont pas légion. Les deux autres poids lourds hexagonaux, Gaumont et Pathé, ne peuvent, pour des raisons de position dominante, s'imaginer en candidats sérieux, et encore moins depuis qu'ils ont regroupé l'exploitation de leurs propres salles au sein d'une structure commune, baptisée Europalaces. Un rachat par un opérateur étranger est plus probable.

► **Studio Canal** : la cellule de production du groupe Canal+ devrait, affirme M. Fourtou, demeurer dans le giron du futur Canal+ France. Il est pourtant fait

état, dans son entourage, d'une possible cession de la société, dans sa totalité ou uniquement des 96,1 % que Studio Canal détient dans la société de production télévisée Expand (« Fort Boyard », « Qui veut gagner des millions », « Koh-Lanta... ») La vente de Studio Canal, premier bailleur de fonds du cinéma français, devrait faire l'objet de difficiles négociations avec les professionnels. Studio Canal dispose d'un catalogue de plus de 5 000 films français, européens et américains et environ 6 000 heures de fictions télévisées.

► **Le club de football Paris-Saint-Germain** : entré au capital du club parisien pour zéro franc en 1991, Canal+ a grimpé à 90,8 % à la faveur de divers changements de statut du club. La chaîne espérerait aujourd'hui tirer une jolie plus-value de sa participation, même si le club sportif ne figure pas sur la liste officielle des actifs mis en vente. Seule ombre au tableau : le club accuserait un endettement d'environ 40 millions d'euros, en partie compensés par des transferts intervenus cet été. Plusieurs protagonistes se sont déjà manifestés en vue de la reprise complète de la participation de Canal+, ou partielle, Canal+ conservant la minorité de blocage. Selon un proche du dossier, si une offre « intéressante » se présente, l'opération pourrait être bouclée « d'ici à la fin de l'année ». L'Association du PSG, qui détient, via ses trois dirigeants (Alain Cayzac, Bernard Brochand et Charles Talar) le solde du capital du club, souhaiterait, pour remplacer Canal+, un autre groupe de communication. Le nom de TFI circule, mais plus encore celui de Lagardère, qui avait déjà manifesté un certain intérêt en 1991.

Florence Amalou, José Barroso, et Antoine Jacob

La surprenante rentrée médiatique de J2M

VISIBLEMENT, Jean-Marie Messier ne craint pas la colère des actionnaires et des salariés de Vivendi Universal, ceux-là mêmes qui ont vu la valeur de l'action grimper jusqu'à 141 euros en avril 2000, puis s'effondrer, jusqu'à 9,3 euros le 16 août 2002. Sans honte (sans vergogne, diront certains), il s'offre même une rentrée médiatique. Sur deux fronts.

J2M a d'abord répondu par écrit aux questions de l'agence de presse américaine Dow Jones Newswire. Cet entretien a été publié dans le *Wall Street Journal* du mercredi 21 août. Alors qu'il a été débarqué de la présidence de Vivendi Universal avec fracas le 2 juillet, il y annonce qu'il n'est pas question pour l'instant qu'il abandonne la présidence du conseil de surveillance de Vivendi Environnement, filiale à 40 % du groupe. Il compte même en présider la prochaine réunion, le 23 septembre. Vivendi Universal fait savoir que la nouvelle direction n'a guère le temps de s'occuper des « situations individuelles »... Au moins les autres membres du conseil ne seront-ils pas aussi surpris que les administrateurs d'Alcatel lorsqu'ils ont vu M. Messier tranquillement installé à la table du conseil le

25 juillet. L'ancien PDG de Vivendi Universal est également administrateur de Cegetel, de Groupe Canal+ et de l'entreprise canadienne Seagram. Hors de Vivendi, il siège au conseil de BNP Paribas, LVMH, Saint-Gobain et UGC en France, et de USA Interactive, la société personnelle de Barry Diller, président des activités audiovisuelles de Vivendi Universal.

Plus spectaculaire, Jean-Marie Messier fait aussi la « une » de *Paris-Match* du 29 août. Entouré de ses deux labradors et d'un berger allemand, on l'y voit décontracté, en chemise vichy rose et baskets, le visage hâlé, dans sa propriété de Rambouillet (Yvelines). Il y est revenu après un séjour aux Etats-Unis, dans un ranch privé du Montana. Il n'entendrait toutefois pas y rester. Selon le magazine, qui cite des « proches » de J2M, il prévoirait de quitter la France en septembre et de s'installer à New York. Une chose est sûre. Il prépare le troisième volet de sa rentrée médiatique en mettant la dernière main à son prochain livre.

Sophie Fay

En cédant le portail Internet Vizzavi, le groupe se séparerait d'un gouffre financier

LA CONFIRMATION par Vivendi Universal, lundi 19 août, que le groupe négocie avec Vodafone la cession de « tout ou partie » de Vizzavi, le portail Internet multiaccès possédé à parts égales par les deux sociétés, a soulagé les milieux financiers.

La désastreuse aventure n'avait que trop duré. Un milliard d'euros ont été investis depuis 2000 par Vivendi Universal et Vodafone pour une entité qui, selon une note du Crédit lyonnais securities, aurait grevé les pertes d'exploitation du groupe français de 574 millions d'euros en 2001. Le montant de l'éventuelle cession, 150 millions d'euros, selon le *Wall Street Journal*, bien que dérisoire par rapport aux besoins financiers de Vivendi Universal, paraît avantageux pour un actif dont beaucoup d'analystes financiers s'accordaient à dire, au printemps, qu'il ne valait plus grand-chose.

Le lâchage de Vizzavi signe l'échec de l'ambition de Jean-Marie Messier, qui désirait maîtriser à la fois les « tuyaux » et les contenus. Vizzavi était en effet présenté, à son lancement en juin 2000, comme une plate-forme de services, accessible à la fois d'un téléphone portable et d'un ordinateur, bientôt d'un assistant personnel ou d'une télévision, d'où les clients de Vivendi Universal devaient pouvoir consommer tous les produits du groupe. Jean-Marie Messier n'hésitait alors pas à présenter Vizzavi comme le nouveau Yahoo!, le premier portail Internet mondial

« TOUT N'EST PAS POURRI »

Mais, très vite, le projet patine. Le positionnement du portail, qui parie sur le WAP (Wireless Application Protocol), apparaît rapidement comme un mauvais choix. Cette technologie, qui permet de

se connecter à Internet depuis un téléphone mobile, n'a pas le succès commercial escompté. Vizzavi, ensuite, ne parvient pas à lancer des services dignes d'un grand portail. Enfin, la gestion des huit entités nationales, centralisée à Londres, pâtit d'un manque de concertation et de nombreuses incompréhensions avec les autres sociétés du groupe Vivendi Universal.

Deux ans après son lancement, Vizzavi ne pèse que 1,4 % de l'audience Internet en France. Une broutille, au regard des 55 % de Wanadoo. « Tout n'est pas pourri chez Vizzavi, tempère cependant un ancien salarié. Si le portail français est un échec, et si les salariés français s'inquiètent aujourd'hui pour leur avenir, Vizzavi enregistre des performances de trafic honorables dans le sud de l'Europe. »

Cécile Ducourtieux (Le Monde interactif)

ENTREPRISES

Deutsche Telekom affiche une perte de 3,9 milliards d'euros

Le PDG par intérim reporte les décisions stratégiques mais confirme des « discussions » sur Voice Stream, sa filiale américaine de téléphonie mobile

tage que le déficit enregistré pour l'ensemble de l'année 2001 (3,5 milliards). Ce résultat s'explique par les charges d'amortissement de Voice Stream, la filiale de téléphonie mobile aux Etats-Unis, et des licences UMTS acquises en 2000 – Deutsche Telekom est cependant resté plus modéré dans cet exercice que le néerlandais KPN, qui a annoncé mercredi des pertes de 9,3 milliards d'euros, dont 9 milliards d'amortissement.

POURUIVRE LE DÉSENDETTEMEN L'une des priorités de M. Sihler est de poursuivre le désendettement. Fin juin, les créances du grou-

AOL Time Warner et AT & T divorcent

AOL Time Warner, le numéro un mondial des médias et d'Internet, a pris le contrôle intégral de la chaîne câblée américaine Home Box Office (HBO) et des studios de cinéma Warner Bros., au terme d'une transaction annoncée mercredi 21 août. Le groupe de Richard Parsons a racheté la participation (27,6 %) que le groupe de télécommunications américain AT & T possédait dans Time Warner Entertainment (TWE). Cette opération, qui met fin à un partenariat long de neuf ans, simplifie la structure du géant des médias, dont la filiale Internet, AOL, fait l'objet de plusieurs enquêtes fédérales.

De son côté, AT & T va pouvoir réduire son endettement. Selon le montage financier prévu, qui doit être bouclé en 2003, la compagnie de téléphone recevra, via sa filiale AT & T Broadband, 2,1 milliards de dollars (2,15 milliards d'euros) en numéraire et 1,5 milliard en actions AOL Time Warner, ainsi qu'une participation de 21 % dans une nouvelle société, Time Warner Cable. Après cette annonce, l'agence Standard & Poor's a placé la note de la dette à long terme d'AOL Time Warner sous surveillance.

BOURSE

Les indices repartent à la hausse

LA BOURSE de New York a terminé la séance en hausse, mercredi 21 août, le Dow Jones gagnant 0,96 %, à 8 957,02 points, et le Nasdaq 2,37 %, à 1 409,24 points. Le marché s'est appuyé sur les hauses respectives de 8,94 % et 7,26 % des titres AT & T et AOL Time Warner après leur accord de divorce, et sur l'indice des compagnies aériennes, en hausse grâce aux bons résultats de la Lufthansa. Tokyo suivait jeudi matin, le Nikkei s'octroyant 1,78 %, à 9 814,02 points.

Les places européennes ont fini en ordre dispersé, dans une atmosphère calme : à Francfort, le DAX a gagné 2,64 %, à 3 868,17 points, notamment grâce aux bons résultats de la Lufthansa, mais Londres a vu le FTSE baisser de 0,09 %, à 4 364,8 points. Paris a connu une hausse de 1,30 %, le CAC 40 atteignant 3485,21 points, grâce à Axa, dont l'action gagnait 5,47 %, aux valeurs technologiques (gains de 9,50 % pour Alcatel et de 7,22 % pour Cap Gemini) et à Vivendi Environnement (en hausse de 11,74 %).

Dans l'attente des chiffres définitifs du produit intérieur brut allemand au deuxième trimestre et de la balance des comptes courants pour la zone euro, l'euro s'échangeait à 0,9763 dollar, jeudi matin.

LES BOURSES DANS LE MONDE

22/8, 9h49

Pays	Indice	Dernier cours	% var.	Maxi 2002	Mini 2002	PER
UNION EUROPÉENNE						
ALLEMAGNE	DAX Index	3918,76 22/8	1,31	5467,31 19/3	3235,37 6/8	20,70
	Euro Neu Markt Price IX	548,76 22/8	1,15	1212,43 4/1	494,98 6/8	
AUTRICHE	Austria traded	1126,10 22/8	0,24	1368,18 2/5	1089,00 6/8	12,30
BELGIQUE	Bel 20	2290,39 22/8	1,66	2906,75 24/4	1930,33 24/7	11,80
DANEMARK	Horsens Bnex	228,67 22/8	1,64	280,92 26/3	196,97 24/7	14,60
ESPAGNE	Ibex 35	6627,50 22/8	1,52	8608,50 4/1	5815,60 6/8	17,10
FINLANDE	Hex General	5844,61 22/8	2,80	9224,38 4/1	4711,08 24/7	15,30
FRANCE	CAC 40	3567,22 22/8	2,35	4720,04 4/1	2898,60 24/7	17,90
	Mid CAC	1596,39 21/8	0,92	2176,89 2/4	1565,08 14/8	15,60
	SBF 120	2496,69 22/8	2,21	3263,90 28/3	2073,22 24/7	18,00
	SBF 250	2329,54 21/8	1,30	3081,89 28/3	2067,69 24/7	17,60
	Indice second marché	2100,04 21/8	0,02	2567,01 15/5	2077,37 6/8	13,30
	Indice nouveau marché	626,13 22/8	1,32	1175,41 7/1	583,13 6/8	
GRÈCE	ASE General	2204,95 22/8	0,00	2655,07 3/1	2023,19 24/7	15,90
IRLANDE	Irish Overall	4468,57 22/8	-0,10	6085,02 18/1	3901,53 24/7	11,90
ITALIE	Milan Mib 30	26814,00 22/8	1,27	33548,00 17/4	22698,00 24/7	18,20
LUXEMBOURG	Lux Index	847,78 21/8	0,18	1169,47 14/1	818,90 13/8	19,20
PAYS BAS	Amster. Exc. Index	390,36 22/8	2,55	531,45 18/4	303,72 24/7	15,10
PORTUGAL	PSI 20	6039,67 22/8	0,99	7998,50 4/1	5787,08 7/8	14,10

EUROPE Jeudi 22 août 9h49

INDICES			
SECTEURS EURO STOXX			
	Indice	% var.	
AUTO STOXX 50	2861,89	2,10	
AUTOMOBILE	211,92	0,87	
BANQUES	240,94	1,59	
PRODUIT DE BASE	170,75	3,66	
CHIMIE	296,29	1,65	
TÉLÉCOMMUNICATIONS	328,83	1,53	
CONSTRUCTION	191,02	1,15	
CONSOMMATION CYCLIQUE	101,18	2,37	
PHARMACIE	376,20	0,99	
ÉNERGIE	299,87	2,09	
SERVICES FINANCIERS	175,93	1,79	
ALIMENTATION ET BOISSON	221,86	0,65	
BIENS D'ÉQUIPEMENT	290,84	1,05	
ASSURANCES	221,48	2,11	
MÉDIAS	158,73	1,87	
BIENS DE CONSOMMATION	312,54	1,78	
COMMERCE ET DISTRIBUTION	238,24	3,76	
HAUTE TECHNOLOGIE	289,60	3,07	
SERVICES COLLECTIFS	247,56	1,19	

LES 50 VALEURS DE L'EURO STOXX			
	Code	Cours	% var. /préc.
ABN AMRO HOLDINGNL	17,70	3,27
AEGON NVNL	16,52	3,57
AIR LIQUIDEFR	148,40	2,20
ALCATEL AFR	5,92	2,05
ALLIANZ NAL	146,51	2,87
AVENTISFR	63,85	1,83
AXAFR	16,11	3,20
BASF AGAL	41,77	1,51
BAYERAL	24,71	1,69
BAYR.HYP.U.VERBKAL	23,96	3,05
BVVAES	10,45	1,55
BNP PARIBASFR	51,75	2,48
BSCHES	7,04	3,23
CARREFOURFR	45,89	3,36
DAIMLERCHRYSLER NAL	47,40	0,85

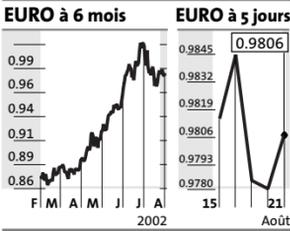
MARCHÉ DES CHANGES

22/8, 9h49

	Dollar	100 Yens	Euro	Livre	Franc S.
NEW YORK (\$)		0,84002	0,97615	1,52620	0,66472
TOKYO (¥)	119,04500		116,19500	181,72000	79,13584
PARIS (€)	1,02420	0,86045		1,56405	0,68110
LONDRES (£)	0,65522	0,55030	0,63940		0,43553
ZURICH (FR. S.)	1,50440	1,26365	1,46830	2,29605	

COURS DE L'EURO

	Achat	Vente
COURONNE DANOISE7,42567,4266
COURONNE NORVÉG.7,38957,3925
COURONNE SUÉDOISE9,14039,1433
COURONNE TCHÉQUE30,735731,2366
DOLLAR AUSTRALIEN1,79461,7976
DOLLAR CANADIEN1,51821,5202
DOLLAR HONGKONGn/dn/d
DOLLAR NÉO-ZÉLAND.2,09042,0939
FORINT HONGROIS244,1964245,0289
LEU ROUMAIN32215,000032279,0000
ROUBLE30,846930,8693



Pays	Indice	Dernier cours	% var.	Maxi 2002	Mini 2002	PER
ROYAUME UNI	FTSE 100 index	4433,30 22/8	1,57	5362,29 4/1	3625,89 24/7	15,60
	FTSE techMark 100 index	800,11 22/8	1,64	1569,61 4/1	704,92 24/7	
SUÈDE	OMX	552,98 22/8	2,81	878,88 4/1	468,52 24/7	21,60
EUROPE						
HONGRIE	Bux	7334,84 21/8	0,56	9019,42 7/5	6546,35 26/7	9,70
ISLANDE	ICEX 15	1262,81 21/8	-0,42	1413,85 21/3	1142,61 7/1	
POLOGNE	WSE Wig 20	1120,16 21/8	4,58	1486,22 28/1	1026,65 26/7	14,30
TCHÉQUIE	Exchange PX 50	459,40 21/8	1,23	479,39 10/5	384,60 2/1	
RUSSIE	RTS	347,76 20/8	-0,05	425,42 20/5	256,75 28/12	
SUISSE	Swiss market	5534,10 22/8	0,87	6740,60 17/5	5490,50 26/6	17,40
TURQUIE	National 100	9625,41 22/8	-0,05	15071,83 8/1	8514,03 3/7	11,50
AMÉRIQUES						
ARGENTINE	Merval	384,88 21/8	0,41	471,33 6/2	267,73 14/6	17,60
BRÉSIL	Bovespa	9437,66 21/8	1,89	14495,28 18/3	9016,73 14/8	7,20
CANADA	TSE 300	6664,91 21/8	0,14	7992,70 7/3	5992,14 24/7	18,90
CHILI	Ipsa	87,51 22/8	-0,18	102,37 4/1	79,19 24/7	14,50
ÉTATS-UNIS	Dow Jones ind.	8957,23 21/8	0,96	10673,09 19/3	7532,66 24/7	19,40
	Nasdaq composite	1409,25 21/8	2,37	2098,87 9/1	1192,42 24/7	39,40
	Nasdaq 100	1035,47 21/8	2,72	1710,22 9/1	856,34 5/8	40,10
	Wilshire 5000	8958,55 21/8	1,34	10983,40 19/3	7396,62 24/7	
	Standards & Poors 500	949,36 21/8	1,27	1176,96 7/1	775,67 24/7	18,80
MEXIQUE	IPC	6267,88 21/8	1,21	7611,12 11/4	5500,75 5/8	10,60

FRANCFORT

21/8 : 151 millions d'euros échangés			
Valeur	Cours de clôture (€)	% var.	
Meilleures performances			
ARTSTOR0,09	80,00	
INFOGENIE EUROPE0,36	71,43	
COMROD0,09	50,00	
DINO ENTERTAINMENT1,50	50,00	
CEYONIQ0,03	50,00	
DIGITAL ADVERT0,47	42,42	
WWL INTERNET0,18	38,46	
Plus mauvaises performances			
REFUGIUM HOLDING A0,02	50,00	
LOBSTER NETWORK0,10	41,18	
WALTER BAU-AG1,74	38,95	
IBS ENG.CON.SOFTW1,89	37,00	
GEA VZ14,10	35,62	
HEYDE0,02	33,33	
ADS SYSTEM0,06	33,33	

LONDRES

21/8 : 5460 millions d'euros échangés			
Valeur	Cours de clôture (€)	% var.	
Meilleures performances			
MARCONI0,02	45,16	
AGGREKO1,57	16,30	
ROYAL AND SUN ALLI1,18	11,32	
DIMENSION DATA HDL0,25	8,70	
INVENSY PLC0,74	8,39	
TELEVEST COMM0,01	5,83	
LOGICIA1,80	5,12	
Plus mauvaises performances			
IQE0,15	38,78	
TIMELOAD0,15	12,50	
THUS0,09	5,41	
WILLIAM HILL2,56	4,66	
KINGSTON COMM0,58	3,36	
G WIMPEY PLC2,88	3,27	
CHUBB1,26	3,08	

TAXE

TAUX D'INTÉRÊTS LE 22/8				
	Taux 3 mois	Taux 6 mois	Taux 10 ans	Taux 30 ans
FRANCE	3,29	3,35	4,71	5,05
ROYAUME-UNI	4,25	4,00	4,91	4,62
ITALIE	3,29	3,35	4,86	5,26
ALLEMAGNE	3,29	3,35	4,59	5,04
JAPON	0,05	0,07	1,08	1,92
ÉTATS-UNIS	1,81	1,77	4,21	5,21
SUISSE	0,75	0,79	3,01	3,70

MARCHÉS A TERME LE 22/8, 9h49				
	Echéance	Premier prix	Dernier Contrats	prix ouverts
PARIS				
CAC 40 TER.	8/2	3535,00		

MARCHÉS FRANÇAIS

PREMIER MARCHÉ

VALEURS FRANÇAISES

Jeudi 22 août 9h30

Table of French stock market data including columns for Valeur, Dernier cours, Cours préc., % var. /préc., % var. 31/12, Plus haut, Plus bas, Divid. net, and Code sicoam. Lists various companies like ACCOR, AIR LIQUIDE, ALCATEL, etc.

Table of international stock market data including columns for Valeur, Dernier cours, Cours préc., % var. /préc., % var. 31/12, Plus haut, Plus bas, Divid. net, and Code sicoam. Lists companies from various countries like F.F.P. (NY), FIMALAC, FINAXA, etc.

Table of international stock market data (continued) including columns for Valeur, Dernier cours, Cours préc., % var. /préc., % var. 31/12, Plus haut, Plus bas, Divid. net, and Code sicoam. Lists companies like SEITA, SELECTIBAIL(EXSEL), SIDL, etc.

VALEURS INTERNATIONALES ZONE EURO

Table of international stock market data for the Euro zone, including columns for Valeur, Dernier cours, Cours préc., % var. /préc., % var. 31/12, Plus haut, Plus bas, Divid. net, and Code sicoam. Lists companies like ALTADES, AMADEUS PRIV. A., ARCELOR, etc.

VALEURS INTERNATIONALES HORS ZONE EURO

Table of international stock market data for non-Euro zone, including columns for Valeur, Dernier cours, Cours préc., % var. /préc., % var. 31/12, Plus haut, Plus bas, Divid. net, and Code sicoam. Lists companies like ERICSSON, GENERAL ELECT., HBSM HOLDINGS, etc.

NOUVEAU MARCHÉ

21/8 : 12,69 millions d'euros échangés

Table of new market data including columns for Valeur, Cours de clôture (€), % var., and % var. 31/12. Lists companies like AVENIR TELECOM, CONSORIS FRANCE, etc.

Table of new market data (continued) including columns for Valeur, Cours de clôture (€), % var., and % var. 31/12. Lists companies like CYBERSEARCH, PRISMAFLX INTER, etc.

Advertisement for 'Le Monde LIRE ET VOIR' magazine, featuring a large image of a hand holding a pen and the magazine cover. Text includes 'LES PLUS BEAUX CARNETS DE VOYAGE IMAGINAIRES, INTIMES, ARTISTIQUES, EXOTIQUES, INFINIS...' and 'MAGAZINE MENSUEL 3 €'.

SECOND MARCHÉ

21/8 : 27,71 millions d'euros échangés

Table of second market data including columns for Valeur, Cours de clôture (€), % var., and % var. 31/12. Lists companies like NERGECO, DEVERNOIS (LY), FEDON, etc.

Table of second market data (continued) including columns for Valeur, Cours de clôture (€), % var., and % var. 31/12. Lists companies like PRECIA (LY) #, SYNERGIE (EX SID.), HENRI MAIRE (LY), etc.

SICAV ET FCP

SÉLECTION publiée sous la responsabilité de l'émetteur

Dernier cours connu le 22/8 à 9h

Table of SICAV and FCP data including columns for Valeur, Cours date, % var., and % var. 31/12. Lists various investment funds like AGIPI, BNP PARIBAS, CDC IXIS, etc.

Table of SICAV and FCP data (continued) including columns for Valeur, Cours date, % var., and % var. 31/12. Lists various investment funds like ECUR. TECHNOLOGIES, ECUR. TRICHESTR.D, etc.

Table of SICAV and FCP data (continued) including columns for Valeur, Cours date, % var., and % var. 31/12. Lists various investment funds like CAPITOP MONETAIREC, CAPITOP MONETAIRE, etc.

Table of SICAV and FCP data (continued) including columns for Valeur, Cours date, % var., and % var. 31/12. Lists various investment funds like ADDILYS C, ADDILYS D, etc.

AUJOURD'HUI

SPORTS

Moins de trois mois après son échec en Corée du Sud, **L'ÉQUIPE DE FRANCE DE FOOTBALL** n'a pas convaincu pour ses retrouvailles avec la compétition, en concédant péniblement un match nul contre la Tun-

sie (1-1), mercredi 21 août, à Radès, dans la banlieue de Tunis. **JACQUES SANTINI**, qui étreignait à ses galons de sélectionneur national, a procédé à de nombreux essais, notamment dans le secteur défensif. Il a opté

pour une **DÉFENSE À TROIS** en première mi-temps, avant de revenir à un système à quatre défenseurs. Le capitaine, Marcel Desailly, n'a pas joué la première mi-temps. « *Nous n'avons pas atteint notre objectif,*

qui était de gagner ce match. Je ne peux donc pas être satisfait », a indiqué l'entraîneur des Bleus, qui se rendront à Chypre, le 7 septembre, pour disputer leur premier match de qualification pour l'**EURO 2004**.

L'équipe de France revient à la compétition dans la confusion

Football • En obtenant un difficile match nul en Tunisie (1-1), les joueurs de Jacques Santini n'ont pas réussi à retrouver la confiance qui était la leur avant le fiasco de la Coupe du monde 2002

RADÈS (Tunisie)

de notre envoyé spécial

Laissée pour morte à Incheon (Corée du Sud) par un après-midi étouffant du mois de juin, l'équipe de France n'a pas ressuscité, mercredi 21 août, à Radès, dans la banlieue de Tunis. En faisant match nul (1-1) avec la Tunisie, et en ne renouant pas avec le football qui faisait leur gloire avant la Coupe du monde, les Bleus n'ont pas obtenu ce qu'ils étaient venus chercher sur les bords de la Méditerranée : occire le fantôme de leur campagne coréenne. Les ex-champions du monde seraient-ils encore convalescents ? Difficile à dire tant ce match, comme tous les matches de rentrée, n'a pas été disputé dans des conditions dites « normales ».

LE CASSE-TÊTE DE SANTINI

Pour sa première sortie en tant que sélectionneur de l'équipe de France, Jacques Santini s'est offert un casse-tête dont nul ne sait, et peut-être pas lui-même, s'il en a trouvé la clé. L'ancien entraîneur de l'Olympique lyonnais s'était imposé un certain nombre de contraintes pour cet unique rendez-vous avant la première rencontre officielle des Bleus dans la course à l'Euro 2004, le 7 septembre, à Chypre. Comme prévu, il a fait rentrer sept joueurs de champ en seconde mi-temps. Comme convenu, il n'a pas accordé plus de 45 minutes de jeu aux joueurs du championnat anglais, ainsi que le souhaitaient leurs clubs. Comme attendu, il a maintenu sur le terrain pendant plus de la moitié du match les joueurs des champion-



Thierry Henry, ici à la lutte avec Jawar Mnari (à gauche) et Hassen Gabsi, n'est pas parvenu à se défaire de la pression des joueurs de la sélection tunisienne, bien repliés en défense, qui ont surtout procédé par contres. Les Bleus ne sont parvenus à trouver l'ouverture que sur un coup de pied arrêté.

nats italien et espagnol, tel Zinedine Zidane, qui a joué 90 minutes, car ceux-ci ne reprennent pas le travail tout de suite. Comme annoncé, enfin, il a expérimenté plusieurs systèmes de jeu : trois au total.

Pour quel résultat à l'arrivée ? « *Nous n'avons pas atteint notre objectif, qui était de gagner ce match.*

Je ne peux donc pas être satisfait », a déclaré Jacques Santini, en justifiant la prestation de son équipe par le fait que ses joueurs n'étaient « pas tous au même niveau sur le plan athlétique ». Les Tunisiens, regroupés en défense pour mieux jouer la contre-attaque, se sont créés plus d'occasions dangereuses que les Français,

notamment en seconde mi-temps, ce qui a fait dire au milieu de terrain Eric Carrière : « *Le nul peut paraître décevant sur le papier. Mais on a quand même failli perdre ce match...* »

Debout devant son banc de touche comme le faisait son prédécesseur Roger Lemerre, à quoi Jacques

Santini a-t-il pensé durant toute la rencontre ? S'est-il répété que les footballeurs français ont décidé de mal à se motiver pour les matches amicaux, avant ou après une Coupe du monde ? S'est-il dit que le traumatisme de Corée n'a pas encore été totalement surmonté par ceux qui y étaient ? A-t-il regretté d'avoir lancé dans le bain le jeune attaquant Sidney Govou, 23 ans, qui a complètement raté sa première sélection avec les Bleus ? A-t-il été étonné par les erreurs de placement de Vincent Candela ou les mauvaises relances d'Emmanuel Petit, voire les difficultés récurrentes de Marcel Desailly face à des attaquants rapides ? Et que penser encore de la petite forme de Zinedine Zidane ?

ESSAIS EN DÉFENSE

« *Quand vous sortez d'un Mondial aussi catastrophique, il est difficile de se dire que l'équipe de France sera aussi forte et combattante qu'après l'Euro 2000. On est encore un peu convalescents, mais, avec les joueurs qui sont là, il n'y a pas de soucis à avoir : tout va revenir très vite* », a souligné le défenseur Mikaël Silvestre, auteur du but français (19'). « *Il ne fallait pas s'attendre qu'on gagne 4-0 ce soir. Nous reviendrons [à notre meilleur niveau] peu à peu* », a assuré Emmanuel Petit.

Dans cette copie trop confuse pour y piocher des certitudes, le

F. P.

Roger Lemerre, invisible, négocie toujours les conditions de son départ

RADÈS (Tunisie)

de notre envoyé spécial

Qu'advient-il de Roger Lemerre ? Un mois après son remplacement à la tête de l'équipe de France par Jacques Santini, l'homme n'a pratiquement pas donné signe de vie. Ses apparitions au centre technique de Clairefontaine (Yvelines) ont été peu fréquentes, et plutôt brèves. Car s'il n'est plus le patron des Bleus, Roger Lemerre est toujours salarié de la Fédération française de football (FFF).

Avant le naufrage coréen, il avait deux contrats. Le premier, en tant que sélectionneur pour la période 2002-2004, à raison de 19 000 euros par mois, a été résilié fin juillet et est actuellement l'objet d'un litige avec la FFF : en plus des indemnités auxquelles il a droit, Roger Lemerre réclame en effet les primes qu'il aurait éventuellement touchées durant les deux prochaines années, notamment en cas de victoire finale à l'Euro 2004 ; le président Claude Simonet s'y refuse fermement, jugeant déplacées pareilles revendications. Son second contrat – qui lui rapporte la même somme – est toujours en cours, puis-

qu'il s'agit d'un CDI d'entraîneur national. Mais voilà : Roger Lemerre n'a pas d'affectation et tout le monde se demande à quoi il pourrait bien désormais occuper ses jours. La direction technique nationale (DTN) du football français, à laquelle il appartient, abordera le sujet lors de son séminaire de rentrée qui se tient jusqu'au samedi 24 août à Clairefontaine. En raison des nouvelles affectations et des départs de plusieurs techniciens, comme Pierre Mankowski et François Blaquart, qui ont rejoint l'encadrement des Bleus, une redistribution des cartes est nécessaire à la DTN. Plusieurs sélections de jeunes risquent ainsi de se retrouver sans entraîneur. Roger Lemerre se verra-t-il proposer un de ces postes ? « *Il n'est pas apte pour cela* », dit-on à la DTN. Lui confiera-t-on une mission « prétexte », consistant à organiser des stages d'entraîneurs et autres sessions de formation ? Pas sûr non plus.

VERS UNE SOLUTION À L'AMIABLE

« *S'il obtient les indemnités qu'il réclame, il démissionnera. Partant de là, il est difficile de lui proposer quoi que ce soit s'il n'est plus parmi nous*

dans quelques mois », indique un membre de la DTN. « *Il laisse volontairement la situation se détériorer* », lâche un autre. *Mais que fait le président ?* Le président ? Même s'il l'a menacé d'un procès, Claude Simonet souhaite trouver une solution à l'amiable. Il a prévu de le rencontrer prochainement et il pourrait lui proposer un « *recasement honorable* », soit à l'Union européenne de football (UEFA), soit à la Fédération internationale (FIFA), comme technicien chargé d'aider au développement du football dans les pays pauvres. A Tunis, Claude Simonet a évoqué son nom devant les dirigeants du football tunisien, qui recherchent un sélectionneur étranger, mais ceux-ci ont pris cela pour une boutade. La Chine lui aurait également fait une proposition pour diriger sa sélection nationale.

Après la Coupe du monde, Roger Lemerre s'est refermé sur lui-même, tel un coquillage. Il est venu vider son bureau de sélectionneur il y a deux semaines. Il serait, dit-on, « *très affecté* » par les regards qui se baissent sur son passage.

Fabrice Jeannet exprime sa créativité à la pointe de l'épée

Escrime • Le jeune épéiste martiniquais est vice-champion du monde

LISBONNE

de notre envoyé spécial

Chez les Jeannet, l'escrime est une histoire de famille. Les parents de Fabrice Jeannet, médaillé d'argent de l'épreuve d'épée des championnats du monde de Lisbonne, mardi 20 août, ont pratiqué tous deux ce sport, et se sont rencontrés grâce à lui. Un grand-père avait ouvert la voie, une tante a présidé le club des débuts, l'AEF Fort-de-France, et le frère aîné, Jérôme, est lui-même en équipe de France d'épée. L'origine de cette passion familiale, Fabrice Jeannet avoue l'ignorer. Mais, dès l'âge de quatre ans, il y a lui-même succombé, pratiquant le fleuret avant de changer d'arme, « *car, en Martinique, il y avait davantage de concurrence à l'épée* ».

Pendant des années, trois fois par semaine, Fabrice, Jérôme et leurs parents se sont rendus de leur domicile de Belle-Fontaine (dans le nord-ouest de l'île) à la salle de la Pointe-de-la-Vierge, à Fort-de-France, pour se livrer à leur sport favori. Etrange occupa-

tion, sous un climat qui n'incite pas précisément à se couvrir de pied en cap et à revêtir la veste et le plastron, mais l'escrime semble avoir trouvé une nouvelle terre d'élection aux Antilles : dans le sillage de Laura Flessel, pas moins de cinq Antillais figurent dans l'équipe de France présente à Lisbonne.

TALENT INSULAIRE

Pour les jeunes talents insulaires, la voie du haut niveau passe

invariablement par la métropole. Fabrice Jeannet n'y a pas coupé : après une saison passée à effectuer des allers-retours (sept) entre la Martinique et l'Europe, il rejoignait, à 17 ans, le centre régional d'éducation physique et sportive (Creps) de Reims, où son frère l'avait précédé. Quelques mois plus tard, il devenait vice-champion du monde juniors. Depuis lors, sa progression a été fulgurante : titre de champion du monde juniors en 2000, intégration à l'Ins-

titut national du sport et de l'éducation physique (Insep), entrée immédiate en équipe de France seniors et médaille de bronze aux championnats du monde de Nîmes, en octobre 2001.

DESTIN DORÉ

« *En épée, une arme où la densité est très forte, il est rarissime de percer aussi vite* », atteste Michel Sicard, l'entraîneur des épéistes français. Sa défaite (15-13) en finale des championnats du monde, devant le chevronné Russe Pavel Kolobkov, 32 ans, un titre olympique et trois titres mondiaux à son palmarès, a engendré chez ce garçon de 21 ans une réelle déception.

« *C'est le match le plus intense que j'aie jamais disputé*, reconnaît-il. *La moindre erreur était immédiatement sanctionnée*. Kolobkov est un monstre. » Les spécialistes ont été enchantés par la qualité de cette finale et prédisent un destin doré à Fabrice Jeannet, qui disputera ce vendredi 23 août l'épreuve par équipes des championnats du monde. « *Il possède une vitesse de*

jambes et une élasticité musculaire exceptionnelles, mais surtout une palette technique qui lui donne un choix énorme dans ses approches, affirme Michel Sicard. *La créativité de son escrime lui permet de diriger le match*. » Adeptes du bodyboard, un vague cousin du surf, ce grand (1,93 m) jeune homme trouve paradoxalement à s'exprimer dans une discipline aussi austère que l'escrime. « *Malgré les règles strictes qui régissent ce sport, il est possible d'y tenter des choses nouvelles, de sortir des conventions* », affirme-t-il.

Fabrice Jeannet compte se lancer cette année dans des études d'informatique. A l'Insep, où il est pensionnaire, il a déjà mis quelques chambres en réseau, « *avec des fils qui passent un peu partout* ». En compagnie de plusieurs autres escrimeurs, il s'est converti aux jeux de stratégie. « *Par les aspects tactiques et les mécanismes de prise de décision, on y trouve de véritables similitudes avec l'escrime* », assure-t-il.

Gilles van Kote

sélectionneur aura peut-être progressé, en revanche, sur la façon dont la défense des Bleus doit évoluer. Il s'agit là d'un des grands dossiers de son mandat. Parce que la tendance gagne du terrain dans de nombreux clubs européens, Jacques Santini a essayé, en première mi-temps, une défense à trois joueurs (Thuram, Christanval, Silvestre) avec deux hommes de couloir (Candela, Sagnol) pour les épauler dans les phases de repli. Après la pause, il est revenu à une configuration plus classique, à quatre défenseurs (Thuram, Desailly, Christanval, Candela) et trois milieux récupérateurs (Petit, Vieira, Makelele). Ce système pourrait gagner, à terme, les faveurs du sélectionneur. Non seulement parce que le but tunisien a été inscrit en première mi-temps, par Ali Zitouni (38'), mais aussi parce que cette disposition est, généralement, plus sécurisante. « *On s'est mieux retrouvés dans le deuxième système* », a concédé le défenseur central Philippe Christanval, l'un des meilleurs Français à Radès.

Jacques Santini a désormais peu de temps pour se faire une religion sur cette question comme sur les autres. Il devrait annoncer, mercredi 28 août, sa liste des joueurs convoqués pour affronter Chypre dix jours plus tard. Nicosie est un bel endroit pour ressusciter. Ou pour sombrer. L'équipe de France y avait chuté, un jour d'octobre 1988, en faisant match nul (1-1), dans un match de qualification pour la Coupe du monde.

Frédéric Potet

TUNISIE-FRANCE 1-1

Match amical

Au stade du 7-Novembre, à Radès ; 59 223 spectateurs ; terrain en mauvais état ; arbitre : M. Bolognino (Italie)

BUTS

TUNISIE : Zitouni (39')

FRANCE : Silvestre (19')

LES ÉQUIPES

■ **FRANCE (sélectionneur : J. Santini)**
Coupet • Thuram (Cheyrou, 75'), Christanval Silvestre (Desailly, 46') • Sagnol (Petit, 46') Carrière (Vieira, 46'), Makelele, Candela (Bréchet, 64') • Zidane (cap.) • Govou (Cissé, 64'), Henry (Marlet, 46')

■ **TUNISIE (sélectionneur : Y. Zouaoui)**
Boumnijel • Marzouki, Badra (cap.), Jaïdi • Clayton (Thabet, 71'), Mnari (Sellami, 59'), Gabsi (Mhadhbi, 71'), Trabelsi • Benachour • Mekki (Ouertani, 71'), Zitouni, (Selliti 73')

DÉPÊCHES

■ **FOOTBALL** : Le Brésil, champion du monde en titre, s'est incliné (0-1), face au Paraguay, mercredi 21 août en match amical. L'Italie s'est fait surprendre chez elle sur le même score par la Slovaquie.

■ **PATINAGE ARTISTIQUE** : Le Russe Alimzhan Tokhtakhounov, accusé d'avoir « arrangé » les résultats des compétitions de patinage artistique aux Jeux olympiques de Salt Lake City, a été inculpé par la justice américaine, mercredi 21 août. Actuellement incarcéré en Italie, il risque jusqu'à vingt-cinq ans de prison.

■ **LOTO** : résultats des tirages n° 67 effectués mercredi 21 août. Premier tirage : 1, 8, 16, 19, 29, 46 ; complémentaire : 40. Pour 6 numéros : 451 241,00 € ; 5 numéros et le complémentaire : 10 830,50 € ; 5 numéros : 829,50 € ; 4 numéros et le complémentaire : 37,60 € ; 4 numéros : 18,80 € ; 3 numéros et le complémentaire : 4,20 € ; 3 numéros : 2,10 €. Second tirage : 9, 21, 23, 24, 39, 47 ; complémentaire : 41. Pour 6 numéros : 4 000 000,00 € ; 5 numéros et le complémentaire : 22 953,20 € ; 5 numéros : 1 191,90 € ; 4 numéros et le complémentaire : 51,20 € ; 4 numéros : 25,60 € ; 3 numéros et le complémentaire : 4,80 € ; 3 numéros : 2,40 €.

VILLES OUBLIÉES 4.

Les irréductibles de Civita di Bagnoregio

Erosion et tremblements de terre ont fini par avoir raison de la prospérité de l'antique place forte. Une poignée d'habitants s'efforcent de la faire revivre

BAGNOREGIO (Italie)

de notre envoyé spécial
« Il paese che muore », indiquent les panneaux de signalisation. Le pays qui meurt. On a vu invite au tourisme plus engageante. La devise est empruntée à l'écrivain Bonaventura Tecchi, enfant du pays où, disait-il, était née sa vocation littéraire et dont il annonçait, dans un chant empreint de mélancolie, la disparition prochaine : « Le village antique est condamné. Quelques années encore, puis sa fin est certaine... Il est davantage un miracle



qu'une chose vraie, davantage une légende qu'une réalité. »

Comment ne pas se pénétrer de ce sentiment quand, ayant laissé dans son dos l'élégante citadelle d'Orvieto, parcouru une vingtaine de kilomètres dans la lumière d'or baignant les blés, les vignes et les oliviers des collines d'Ombrie, gravi enfin l'étroite rue pavée de la bourgade (3 850 habitants) de Bagnoregio, on débouche sur un belvédère où le regard demeure en suspens ? Surgi de nulle part entre ciel et terre, cerné de tous côtés par le vide, un hameau, juché sur un éperon rocheux. Civita di Bagnoregio. Une poignée de maisons serrées l'une contre l'autre, comme pour mieux se garder du précipice dont se détache, tel le mât d'un navire en perdition, la flèche d'un campanile. Tout autour, des falaises d'argile blanche, taillées à vif par l'érosion, dessinent un paysage halluciné de cirque lunaire. Un pont piétonnier long de 300 mètres, vertigineux cordon ombilical, constitue le seul lien avec le monde des vivants.

Il faut faire un effort d'imagination pour se représenter que ce village fantomatique ne formait qu'un, jadis, avec Bagnoregio. Qu'il était à l'époque étrusque, au VIII^e siècle avant notre ère – et peut-être même dès la civilisation villanovienne apparue voilà trois mille ans au centre de l'Italie –, une puissante place forte. Qu'il occupait une position stratégique sous les Romains, entre la via Cassia reliant Rome à Florence et la via Flaminia longeant le Tibre. Que les barbares,

Goths puis Lombards, en firent un solide camp militaire. Qu'il prospéra au Moyen Âge, s'imposant comme un centre administratif et religieux florissant, avant que celui-ci soit transféré à Bagnoregio, à la fin du XVII^e siècle et que commence alors un lent mais inexorable déclin.

Nul besoin d'être très perspicace, en revanche, pour comprendre les raisons de cette décadence. Les éboulis de roche parsemant la vallée sont assez éloquentes. Bâtie sur une couche de tuf volcanique friable reposant elle-même sur un socle argileux instable, fragilisée de surcroît par de fréquentes secousses sismiques, la cité s'effondre, par pans entiers, se coupant chaque fois davantage du reste du monde. Aujourd'hui, le temps s'est arrêté sur Civita. La vie s'est retirée, comme le sang d'un moribond.

« IL FAUT ALLER VIVRE À CIVITA »

Pas tout à fait cependant. Au-delà du pont, passée la porte de Santa-Maria, la seule des cinq entrées d'origine à avoir résisté aux éboulements, quelques irréductibles s'accrochent à leurs pierres, refusant de les abandonner à la ruine. Combien sont-ils à tenir tête aux éléments ? A peine dix à la morte saison, lorsqu'il faut endurer l'isolement, les difficultés d'approvisionnement, la neige parfois. Cinq fois plus en été, quand les familles reviennent au pays et que le dernier carré de partisans se prend à espérer un avenir dans le tourisme. Les façades couleur de miel des palais médiévaux sont si belles ! Les voûtes et les ruelles ombragées tellement chargées d'histoire !

Civita essaie donc de se mettre



Le centre administratif et religieux florissant du Moyen Âge n'est plus qu'un hameau surgi de nulle part, cerné de tous côtés par le vide.

au goût du jour. L'ancien palais communal, devant lequel se tenait autrefois le marché aux poissons, est à présent flanqué d'une trattoria à l'enseigne de l'Antico Forno. L'austère maison paroissiale s'est transformée en « bed and breakfast ». Des caves ont été aménagées en bar à vin et à bruschetta, ces tranches de pain grillé accompagnées *al pomodoro* ou *con aglio e olio*. Et le majestueux palais Alemanni, du nom d'une vieille famille de Civita émigrée à Bagnoregio, abrite désormais une buvette.

Plantée devant son commerce de souvenirs, Ivana, « née ici et décidée à y rester », veut y croire, dur comme tuf. « Les choses vont s'arranger, dit-elle. J'ai confiance. » Les plus belles demeures – celles aussi qui, étant au centre du village, sont les moins menacées par les affaissements de terrain – n'ont-elles pas

été rachetées, à prix d'or, par d'illustres résidents occasionnels ? On murmure, pour ne pas troubler une quiétude si cher payée, les noms d'un neveu Agnelli, du cinéaste Giuseppe Tornatore, d'un psychiatre renommé, d'un célèbre styliste... L'Université de Washington ne tient-elle pas ici, chaque été, un séminaire d'architecture et d'urbanisme ? Et le village ne retrouve-t-il pas deux fois l'an, pour les fêtes religieuses et la traditionnelle tonna – une course d'ânes, variante rustique du palio –, son animation d'antan ? Mais, ajoute Ivana, « nous ne voulons pas devenir un musée pour touristes. Nous voulons rester ce que nous sommes, c'est tout ».

Pimpante dans sa robe à fleurs, visage ridé comme une pomme et œil bleu pétillant, Vittoria, 87 ans, n'a pas les mêmes réserves : « C'est sûr, Civita vivra. Même s'il n'y a plus

beaucoup d'habitants. Pensez donc ! Les gens de la ville qui achètent nos maisons y mettent des millions ! Ils veulent garder le village en bon état. » Pas question, même à son âge, de partir : « Ceux de Civita et ceux de Bagnoregio, ce n'est pas pareil », explique-t-elle. « Des vieux, plus que des vieux », soupire pourtant un homme entre deux âges qui retrouve sa maison d'enfance le temps des vacances. « Des vieux et des résidences secondaires... Dire que j'ai joué sur la place de l'église, que j'ai fait des pâtés avec ce sable, avec l'eau de cette fontaine... A l'époque, il y en avait, des enfants ! »

L'INÉLUCTABLE ÉROSION

Le padre Gabriel, qui compte et recompte ses paroissiens, n'espère pas de miracle. « Il faut faire des sacrifices, prêche-t-il. Si l'on veut faire vivre Civita, il faut aller vivre à Civita. » Mais il croit le salut possible et consacre le plus clair de son apostolat à collecter des fonds pour restaurer l'ancienne cathédrale San-Donato du VII^e ou VIII^e siècles, à organiser des manifestations culturelles, à créer un site Internet ou à lancer une souscription en ligne. « Pourquoi, rêve-t-il à voix haute, ne pas faire de Civita, patrie de Saint Bonaventura, un lieu de retraite et de spiritualité ? »

Les hommes, eux, sont demeurés jusqu'ici impuissants à stopper l'agonie du village. Des chercheurs ont bien testé, à la fin des années 1950, un procédé expérimental de consolidation des formations argi-

leuses par induction de courants électriques, censés modifier leur comportement physico-chimique. Mais sans résultat probant. Plus récemment, une association soutenue par la compagnie nationale d'électricité a bâti de grands projets pour Civita, musée, parc naturel, espace culturel, centre international de recherche... Mais le musée a mis la clé sous la porte et les beaux projets sont partis en poussière.

Civita refuse pourtant de se résigner. « L'érosion est inéluctable. Mais, avec les techniques actuelles, nous avons les moyens de prolonger un peu la vie du village », défend le maire de Bagnoregio. Deux méthodes sont envisagées, la première consiste à étayer le piton rocheux à l'aide de contreforts en matériaux volcaniques maintenus par des injections de ciment, la seconde à stabiliser le socle argileux en l'enserrant dans une large enceinte de béton et en le végétalisant. « On l'a fait avec succès à Orvieto. On peut le faire aussi à Civita. C'est une question d'argent », insiste l'élu. Un programme de travaux de 17 millions d'euros a été établi sur dix ans et un premier financement vient d'être obtenu. Une commission de l'Unesco est venue étudier les projets de consolidation avec l'idée de les appliquer à d'autres sites ou monuments en péril.

Pierre Le Hir

PROCHAIN ARTICLE
Pripiat, victime de Tchernobyl



Le cœur de Civita di Bagnoregio se met au goût du jour. Ainsi, l'austère maison paroissiale de la cité accueille aujourd'hui un « bed and breakfast ».

Eboulements, invasions, séismes, malaria, bombardement...

Une succession ininterrompue de fléaux a fait fuir presque tous les habitants

RIEN ou presque, au cours des âges, n'a été épargné aux habitants de Civita. A commencer par les affaissements de terrain, auxquels – la nature étant souvent inique – les quartiers modestes et les habitations populaires, généralement excentrés et donc davantage exposés, ont payé le plus lourd tribut. La première mention d'un éboulement dans ce secteur, qui constituait alors la partie la plus peuplée de l'ensemble formé avec l'actuel Bagnoregio, remonte à 1450. Mais il est probable que le village avait déjà souffert par le passé. Les premiers statuts de la commune, datant de 1373, édictaient une série de règles visant à préserver les zones sensibles, telle l'amende punissant ceux qui creuseraient des grottes au-dessous de la cité ou qui mèneraient paître leurs bêtes trop près de ses murs. Par la suite, le livre des délibérations municipales consigne, année après

année, les innombrables dommages subis et égrène un interminable chaquet de mesures préventives contre une menace toujours latente : interdiction de couper les arbres ou d'extraire du sable, obligation de remblayer les excavations (souvent d'anciennes tombes étrusques) et de procéder à des reboisements, défense de prélever de l'argile pour confectionner des poteries...

LE CHOIX DE L'EXIL

Ces dégâts, qui se poursuivent aujourd'hui – récemment, le jardin attenant à une maison de Civita s'est effondré d'un bloc –, se sont ajoutés aux saccages commis par les envahisseurs barbares, entre le V^e et le VII^e siècle, puis, pendant les guerres d'Italie, par le roi de France Charles VIII qui fit le siège de la ville en 1494. Mais le traumatisme majeur, qui sonna le glas de Civita, survint le 6 juin 1695. Une série de

violentes secousses sismiques ravagea alors le village, détruisant, outre de nombreuses maisons, un couvent et un hôpital. Le pape Innocent XII nota dans son journal : « Bagnoregio est tout fracturé et, s'il y a eu seulement 30 morts, c'est parce que beaucoup dormaient à l'extérieur, ayant ressenti dans les jours précédents des secousses dans tous les environs. » C'est à la suite de cette catastrophe que nombre d'habitants choisirent l'exil et que fut décidé, en 1699, le transfert du pouvoir administratif et religieux dans l'actuel Bagnoregio.

Civita n'était pas au bout de ses peines. Les annales gardent la trace de nouveaux tremblements de terre, dont l'un, en 1707, entraîna l'obstruction d'un torrent et la formation d'une mare d'eau stagnante, cause d'une terrible épidémie de malaria. De nos jours encore, le village est périodiquement mis à mal

par la forte sismicité qui caractérise l'Italie centrale.

Au cours des siècles qui suivirent, le village continua à se vider peu à peu de ses habitants. Jusqu'au bout pourtant, les plus attachés à Civita refusèrent de quitter leurs maisons, en dépit des décisions de transfert prises par l'administration. Le coup de grâce fut porté en 1944 quand le pont de pierre construit entre Bagnoregio et Civita pour remplacer la route qui reliait autrefois les deux quartiers, mais que les affaissements de terrain avaient rendue impraticable, fut bombardé par les Allemands. Une acrobatie passe-elle en bois lui succéda, qui ne tolérerait le passage que des hommes et des ânes. En 1965, fut inauguré le pont piétonnier actuel. Cet ouvrage symbolisait les espoirs de retour à la vie de Civita.

P. L.H.

TROIS QUESTIONS À ... MARIA CONSIGLIA POMPEI

1 Vous êtes docteur en archéologie et vous avez consacré votre thèse à Civita di Bagnoregio. Quel est, d'un point de vue géologique, l'intérêt de ce site ?

Civita est établi à 443 mètres d'altitude, sur une formation de tuf résultant de l'intense activité volcanique qui a façonné le centre de l'Italie, entre 700 000 ans et 125 000 ans avant notre ère. Cette roche repose sur une couche de plus de 350 mètres d'argile, déposée au pléistocène inférieur, voilà environ 1 million d'années. Or, sous l'effet de la pluie et du vent, cette argile subit une érosion, qui est aggravée par le travail de sappe de deux torrents coulant dans la vallée, ainsi que par les déboisements opérés au cours des siècles pour agrandir les surfaces cultivées. Des relevés de terrain ont montré que les falaises reculent de 7 centimètres par an. De plus, cette argile se gorge des eaux de pluie, gèle en hiver et, avec le dégel du printemps, devient un socle instable, aussi mouvant que la mer.

Résultat, le tuf supérieur est ébranlé, il se fissure et des blocs s'en détachent. Cette configuration géologique se retrouve dans toute l'Italie centrale. Mais ici, les problèmes sont portés à leur paroxysme et peuvent être observés dans des conditions privilégiées.

2 Pourquoi ce village constitue-t-il, à vos yeux, un témoignage historique unique ?

Il s'agit d'un site de première importance pour la connaissance de l'histoire de la région. Non seulement par les vestiges étrusques (des inscriptions religieuses notamment) et romains (de très nombreux restes de monuments) qu'on y a retrouvés, mais aussi parce qu'il est exceptionnel de pouvoir étudier une ville où la vie s'est arrêtée au XVII^e siècle et qui n'a connu, depuis, que très peu de transformations. Cette étude permettrait également de mieux connaître la dynamique des populations à toutes les époques historiques. Car il faut avoir en mémoire que Civita était autrefois relié, de plain-pied, avec les cités environnantes. Malheureusement, il y a eu beaucoup de fouilles sauvages, avec un très actif marché clandestin de vestiges étrusques, mais il reste à mener un chantier archéologique scientifique. Il est vrai que la zone est si fragile...

3 En tant que chercheuse, que préconisez-vous pour Civita ?

D'en faire un observatoire scientifique, associant des géologues, des archéologues, des historiens... Cette activité pourrait s'accompagner d'un tourisme culturel intelligent.

P. L.H.

AUJOURD'HUI

Temps instable du sud-ouest à l'est

VENDREDI 23 AOÛT
Lever du soleil à Paris : 6 h 56
Coucher du soleil à Paris : 20 h 50

Les hautes pressions restent sur les îles Britanniques et n'empêchent pas des remontées instables de circuler du sud-ouest aux régions de l'est. Les régions proches de la Manche bénéficient d'un temps plus sec mais sans chaleur.

Bretagne, pays de Loire, Basse-Normandie. Le temps est généralement sec dans un ciel partagé entre nuages et éclaircies. Les périodes ensoleillées s'élargissent sur les côtes de la Manche et de l'Atlantique. Il fait de 20 à 24 degrés.

Nord-Picardie, Ile-de-France, Centre, Haute-Normandie, Ardennes. Le ciel reste assez nuageux, les éclaircies timides. Quelques ondées peuvent se déclencher l'après-midi du Berry à l'Ile-de-France et aux Ardennes. Il fait de 21 à 24 degrés.

Champagne, Lorraine, Alsace, Bourgogne, Franche-Comté. La matinée est variable, localement brumeuse. Dans l'après-midi, le ciel devient localement menaçant en Bourgogne et en Franche-Comté avec un risque d'orage. Ce risque se décale vers l'Alsace en fin de journée. Il fait de 22 à 25 degrés.

Poitou-Charentes, Aquitaine, Midi-Pyrénées. En Aquitaine et Midi-Pyrénées, les passages nuageux nombreux s'accompagnent de pluies orageuses par moments. Le Poitou-Charentes bénéficie d'un temps plus ensoleillé. Il fait de 20 à 25 degrés ; Limousin, Auvergne, Rhône-Alpes. Le temps devient vite menaçant dans le Massif Central et des orages sont à craindre. Ce risque orageux se décale vers les Alpes pour la fin de journée. Il fait de 23 à 28 degrés.

Languedoc-Roussillon, Provence-Alpes-Côte d'Azur, Corse. Les nuages gagnent par le Languedoc-Roussillon, ils donnent quelques pluies orageuses, notamment dans l'arrière-pays. Ce risque s'étend vers l'intérieur de la Provence et le relief cède l'après-midi, les régions littorales bénéficient d'un temps plus sec. Il fait de 26 à 30 degrés.

23 AOÛT. 2002 PRÉVISIONS
Ville par ville, les minima/maxima de température et l'état du ciel. S : ensoleillé; N : nuageux; C : couvert; P : pluie; * : neige.

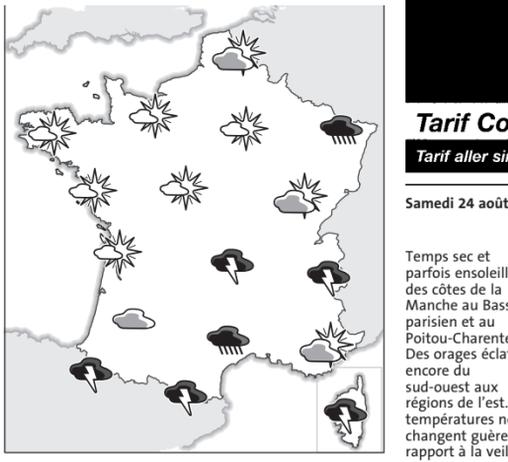
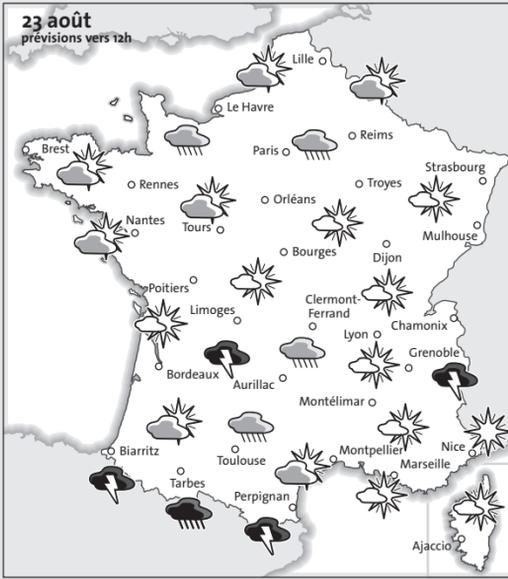
FRANCE MÉTROPOLITAINE			
Ajaccio	17/27 S	Milan	18/25 P
Biarritz	16/20 P	Moscou	8/18 S
Bordeaux	15/24 N	Munich	12/24 S
Bourges	12/23 N	Naples	20/29 S
Brest	12/19 N	Oslo	12/26 P
Caen	14/20 N	Palma de M.	19/29 S
Cherbourg	10/20 N	Prague	12/24 S
Clermont-F.	12/24 P	Rome	20/27 P
Dijon	12/24 S	Séville	18/32 S
Grenoble	16/27 S	Sofia	14/26 S
Lille	11/22 N	St-Petersb.	13/18 N
Limoges	12/20 S	Stockholm	14/27 S
Lyon	14/26 S	Ténérife	21/29 S
Marseille	18/28 S	Varsovie	13/28 S
Nancy	12/25 S	Venise	19/26 S
Nantes	13/23 N	Vienne	14/25 S
Nice	20/26 S		
Paris	12/23 N		
Pau	15/20 P		
Perpignan	17/26 P		
Rennes	13/23 N		
St-Etienne	13/26 S		
Strasbourg	12/24 S		
Toulouse	16/24 P		
Tours	12/24 N		

AMÉRIQUES		
Brasilia	14/27 S	
Buenos Aires	11/20 S	
Caracas	27/30 P	
Chicago	20/27 P	
Lima	15/19 S	
Los Angeles	15/21 S	
Mexico	11/22 S	
Montréal	14/23 C	
New York	23/29 P	
San Francisco	12/17 C	
Santiago Ch.	12/19 P	
Toronto	18/23 P	
Washington DC	27/38 S	

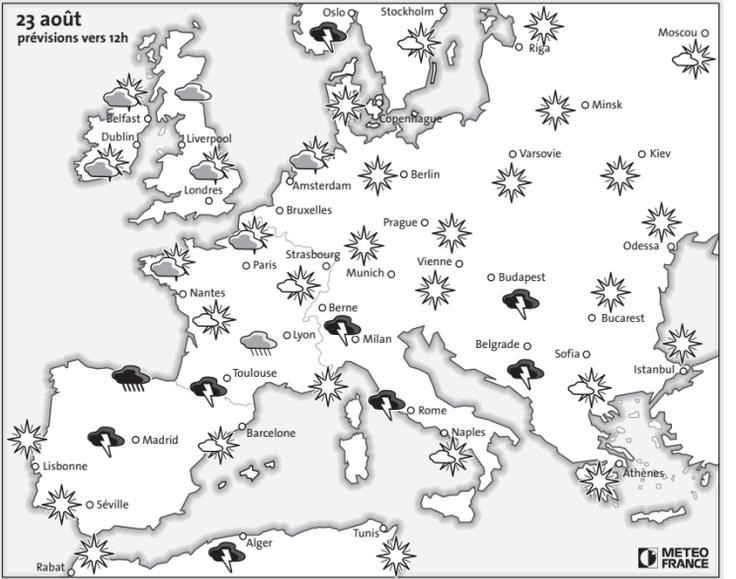
AFRIQUE		
Alger	20/30 S	
Dakar	27/29 S	
Kinshasa	21/31 P	
Le Caire	25/32 S	
Nairobi	13/22 S	
Pretoria	11/25 S	
Rabat	19/23 N	
Tunis	24/34 P	

ASIE-OcéANIE		
Bangkok	26/30 P	
Beyrouth	25/30 N	
Bombay	26/30 P	
Djakarta	23/32 S	
Dubai	29/38 S	
Hanoi	26/30 P	
Hongkong	26/29 S	
Jérusalem	18/28 S	
New Delhi	27/32 P	
Pékin	24/33 S	
Séoul	22/28 P	
Singapour	27/30 P	
Sydney	10/16 P	
Tokyo	22/25 P	

FRANCE OUTRE-MER
Cayenne 23/31 P
Fort-de-Fr. 25/29 P
Nouméa 19/25 S
Papeete 21/28 P
Pointe-à-P. 25/33 S
St Denis Réu. 19/25 S

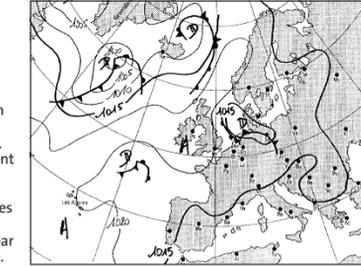


PRÉVISIONS POUR LE 24 AOÛT

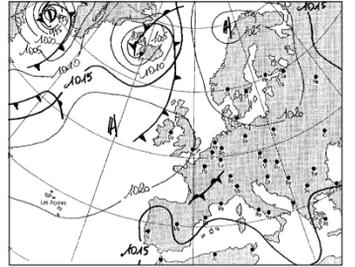


Tarif Couple. Paris/Marseille 41 € ttc.
Tarif aller simple valable en France métropolitaine, soumis à conditions.

Samedi 24 août
Temps sec et parfois ensoleillé des côtes de la Manche au Bassin parisien et au Poitou-Charentes. Des orages éclatent encore du sud-ouest aux régions de l'est. Les températures ne changent guère par rapport à la veille.



SITUATION LE 22 AOÛT À 0 HEURE TU

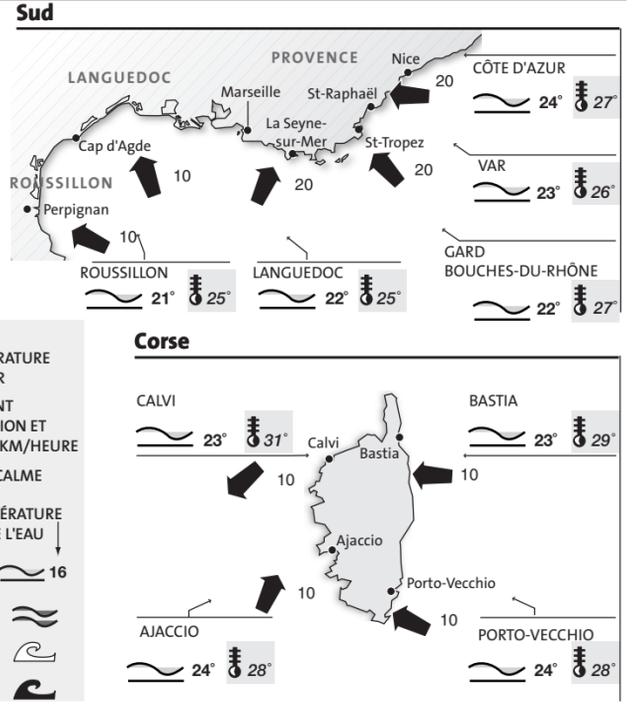
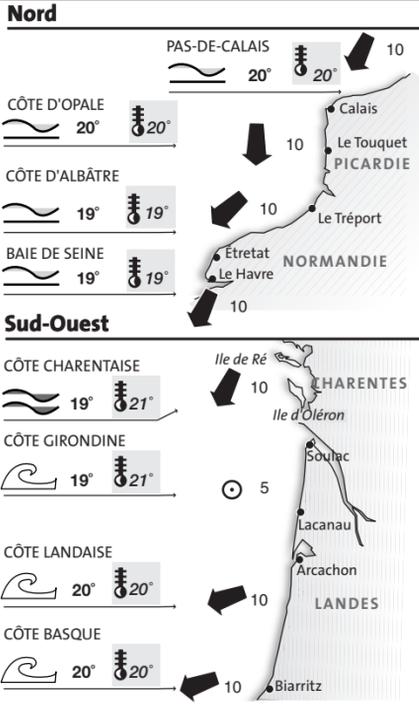
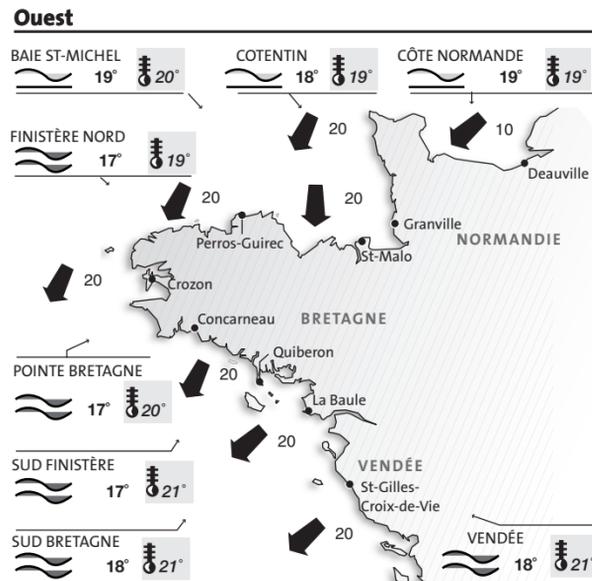


PRÉVISIONS POUR LE 24 AOÛT À 0 HEURE TU

Sur les plages

Le 23 août vers 12 heures

Les plages sont encore concernées par un temps nuageux et quelquefois pluvieux. Les côtes les plus favorisées sont celles s'étendant de la Vendée à la Charente et des Bouches-du-Rhône à la Corse.



MOTS CROISÉS

PROBLÈME N° 02 - 200

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
I												
II												
III												
IV												
V												
VI												
VII												
VIII												
IX												
X												

HORIZONTALEMENT

I. Elevé pour se le mettre à dos. Sans exception. - II. Démonstratif. Mauvais pour le sabot. - III. Grande dame de la danse d'aujourd'hui. Arrivées à terme. - IV. Passe sur le volet. Champion des grands prix. - V. Bien nourri avant les fêtes. Trompés dans l'attente. Défend l'Amérique. - VI. Ile. Beaux efforts en fin de parcours. Message sur place. -

VERTICALEMENT

VII. Dans la Botte et dans les Pouilles. Cajole en forêt. - VIII. Visible à marée basse. Ne laisse pas le choix. - IX. Courant. S'envoyer en l'air. - X. Rares autour de nous. En bordures. -

sur *Le Monde* ouvert. - 5. Sans fioritures. Grand avec des plumes. Préposition. - 6. Sa cantatrice est toujours chauve. - 7. Embarqués par les poètes. - 8. Support de charpente. Transport urbain. Grand principe chez les Chinois. - 9. Courroies de transmission. Butte dans le désert. - 10. Production ouvrière. Encore plus difficile à remonter si elle est mauvaise. - 11. S'envole à la fin. Ramassée au passage. - 12. Professionnels du blanchiment.

Philippe Dupuis

SOLUTION DU N° 02 - 199

Horizontalement

I. Billec. - II. Egoïne. - III. Réclame. Am. - IV. Errera. Erp (pré). - V. Entrave. - VI. Vote. Ionesco. - VII. Eté. Aspira. - VIII. Tu. Steamer. - IX. Elgar. Gentes. - X. Reine. Estève.

Verticalement

1. Bêcheveter. - 2. Ig. Notule. - 3. Lorette. GI. - 4. Lierre. San. - 5. Encre. Atre. - 6. Télévisé. - 7. Aréopage. - 8. Coma. Nimes. - 9. Olé. Aèrent. - 10. Ui. Essarte. -

L'ART EN QUESTION

N° 288

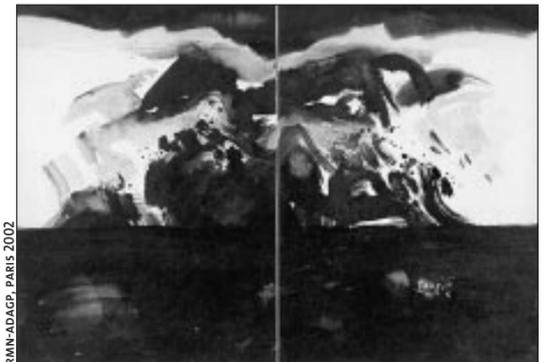
En collaboration avec la



Encres et signes

T'ANG HAYWEN est né en Chine en 1927 dans une famille aisée dont le grand-père lettré lui enseigna les rudiments de la calligraphie. Lorsqu'en 1948 il arrive à Paris, il pensait y étudier la médecine, mais c'est la peinture qui l'attire, et il décide de devenir peintre. Il suit quelques cours de dessin à l'académie de la Grande-Chaumière et visite galeries et musées. Dans ses premiers tableaux, il rend hommage à ceux qu'il considère comme ses maîtres, Gauguin, Cézanne et Matisse.

Dans les années 1960, il redécouvre ses racines extrême-orientales, mêle les lavis abstraits de la tradition chinoise à un expressionnisme plus occidental. Il délaisse alors la figuration, maîtrise parfaitement l'abstraction, et la nature devient sa véritable source d'inspiration. Sa vision du paysage se fonde sur « une approche spirituelle qui anticipe l'œuvre ». Il relit avec assiduité les écrits des grands maîtres chinois, ce qui le pousse à abandonner la couleur au profit de l'encre, et trouve « dans le noir et le



T'ang Haywen (1927-1991), « Grand paysage », 1978. Encre, diptyque sur carton, 70 x 100 cm. Collection du Musée des arts asiatiques Guimet, et présenté à l'exposition « Les chemins de l'encre », au Musée Guimet, à Paris, jusqu'au 9 septembre.

blanc le siège des cinq couleurs ». Dans ses grands diptyques, il joue sur l'interaction entre les deux parties du tableau, crée des zones denses qui succèdent au vide et célèbre les rythmes secrets de l'univers. Qui est l'auteur du *Propos sur la*

peinture, dont l'étude fut déterminante dans l'évolution de T'ang Haywen ?
● Shitao ?
● Tan Sitong ?
● Zao Wou-Ki ?
Réponse dans *Le Monde* du 30 août.

Réponse du jeu n° 287 paru dans *Le Monde* du 16 août. *Le Triomphe de la Divine Providence*, peint par Pierre de Cortone en 1632, se trouve au palais Barberini, à Rome.

CULTURE

INONDATIONS

Édifices historiques endommagés, tableaux mouillés, musées fermés : en Allemagne et en République tchèque, le patrimoine artistique a lui aussi été durement touché par les crues de l'Elbe et de la Vltava. Une catastrophe pour des villes dont la culture est un des atouts touristiques majeurs

Trésors d'Europe centrale les pieds dans l'eau

DRESDE

de notre envoyé spécial

C'est une bien modeste revanche sur la colère du fleuve : l'Albertinum, où quatre des plus prestigieux musées de Dresde sont installés, a rouvert ses portes mardi 20 août, après une semaine de fermeture pour cause de crue historique de l'Elbe. Seule une partie de l'imposant bâtiment achevé en 1850 est accessible, à titre gratuit pendant les cinq premières journées. Quelques pas, et le visiteur se rend vite compte de la panique qui s'est emparée de la célèbre institution sous la menace des flots. Plusieurs salles, dont celle des antiquités, sont encore encombrées de sculptures évacuées dans l'urgence.

De nuit, à la lueur des bougies et des lampes de poche, plus de 200 personnes – employés, pompiers, militaires – ont prêté la main pour mettre à l'abri les œuvres conservées dans les dépôts souterrains : 11 000 sculptures, 650 tableaux en réserve de la galerie des Neue Meister, consacrée à la peinture des XIX^e et XX^e siècles, seront acheminés à la hâte dans les étages avant que l'Elbe n'atteigne le niveau record de 9,40 mètres dans la nuit de vendredi à samedi. « Avec la décrue actuelle à Dresde, notre objectif est de rouvrir le plus vite possible, malgré les conséquences des inondations », assure Martin Roth, le directeur des douze musées de la ville placés sous la tutelle de l'Etat régional de Saxe.

L'Albertinum fait néanmoins figure d'exception. A dix minutes à pied,

tout près de l'Opéra Semper lui-même très endommagé, le Zwinger est encore loin de se remettre de la catastrophe. Personne n'ose fixer de date pour la réouverture du palais baroque : au plus fort de la crise, l'eau a submergé l'élégante cour intérieure du joyau touristique de la « Florence de l'Elbe ». Jour et nuit, les secours continuent de pomper mais ils ne peuvent vider les sous-sols trop vite, de crainte de déséquilibrer les assises de ce monument érigé à partir du XVIII^e siècle. « Il faudra plusieurs semaines, voire des mois, pour revenir à la normale », dit Gregor Weber, le directeur adjoint de la galerie de peinture des maîtres anciens.

TOILES SUSPENDUES AU PLAFOND

L'évacuation des trésors entreposés dans les réserves s'est révélée plus dramatique encore qu'à l'Albertinum, car les dépôts situés sous le palais et la Theaterplatz ont été inondés brutalement, après la crue d'un affluent de l'Elbe, la Weisseritz. « Si l'inondation était survenue de nuit, six heures plus tôt, cela aurait été un désastre. De jour, 4 000 toiles ont pu être montées in extremis dans les salles d'exposition », explique Gregor Weber, devant un Rubens d'une valeur inestimable posé à même le sol. Néanmoins, six immenses et lourdes toiles, dont un tableau de Paolo Véronèse, n'ont pu être transportées : elles ont été suspendues au plafond le dos face aux flots. Grâce aux efforts de pompage, la marée suintant des murs s'est arrêtée à

quelques centimètres des chefs-d'œuvre en péril. « Des travaux de restauration seront sûrement nécessaires. Nous avons besoin de quelques semaines pour évaluer les dégâts », observe Christoph Schölzer, un des quatre restaurateurs de la galerie de peinture des maîtres anciens.

« A priori, aucune œuvre n'a été détruite, ni perdue, mais les sous-sols des bâtiments seront très endommagés. Beaucoup de matériel est hors service », juge Martin Roth. Le palais avait fait l'objet d'une ambitieuse rénovation-reconstruction destinée

à effacer les séquelles de la seconde guerre mondiale. Lancés avant la chute du mur de Berlin, poursuivis jusqu'en 1992, les travaux ont coûté des millions d'euros. « Nous allons devoir faire face à une deuxième rénovation du même ordre », se désole Gregor Weber. Seule petite consolation, les conditions de conservation restent malgré tout acceptables dans les étages : 26 degrés, 58 % d'humidité dans l'air...

Des restaurateurs et des fondations spécialisées dans le mécénat ont proposé leur aide. Les musées

de Berlin et de Munich doivent fournir, dès dimanche 25 août, du matériel de climatisation. « Nous avons désormais besoin du soutien des autres pour renaître », estime Martin Roth, de retour d'un voyage à Berlin où il est allé plaider la cause de ses collections. En attendant les soutiens financiers, l'état d'urgence est toujours perceptible dans les salles fermées au public. C'est un bloc électrogène qui fournit le courant. Les responsables assurent que le système d'alarme est en action, mais ils se réjouissent de

voir les militaires de la Bundeswehr monter la garde à tous les accès. Priorité des priorités : mettre en place un nouveau dépôt. Les anciennes installations comptaient parmi les plus modernes d'Europe, après le dernier chantier de rénovation. Martin Roth espère trouver une solution de repli le plus vite possible, mais il est formel sur un point : « Nous ne voulons plus entendre parler de dépôts souterrains, nous sommes vaccinés. »

Philippe Ricard



Le 17 août, le quartier historique de Dresde inondé, avec l'Opéra Semper et le Zwinger.

A Prague, les dégâts dans la Vieille-Ville et l'ancien ghetto juif

PRAGUE

de notre correspondant

Le pont Charles est indemne ! Le symbole de la capitale tchèque a résisté, sans dommage apparent, au déchaînement de la Vltava pendant dix jours. La solidité de l'ouvrage en pierre du XIV^e siècle, orné de sculptures baroques, a agréablement surpris les autorités de la ville et les ingénieurs des ponts et chaussées qui, depuis des années, discutent de la nécessité de travaux de consolidation. Dans la capitale et en province, d'autres monuments n'ont pas eu cette chance. Pour l'instant on ne déplore aucune destruction, mais le ministère tchèque de la culture, avant même l'inventaire définitif du patrimoine envisagé, estime le coût de la restauration à environ 100 millions d'euros.

Dans la Vieille-Ville de Prague, le quartier de la rive droite qui n'a pas été recouvert par la crue de la Vltava, la montée des eaux souterraines a endommagé plusieurs édifices historiques. Les sous-sols du Théâtre national et le Rudolfinum, siège de la Philharmonie tchèque, ont été envahis par l'eau. « Nous avons pu sauver les instruments, les archives, mais toutes les installations techni-

ques et électriques ont été détruites », explique Vaclav Riedlbauch, le directeur de la Philharmonie. « Le coût des réparations s'élève à plusieurs dizaines de millions de couronnes [plus de 1 million d'euros] », ajoute-t-il, en envisageant le report de l'ouverture de la saison, prévue le 7 septembre.

LES CAMPAGNES AUSSI

A quelques dizaines de mètres de là, l'ancien ghetto juif, habituellement noir de monde à cette époque de l'année, est désert. Seules les équipes de nettoyage et les pompiers s'affairent. La synagogue gothique Vieille-Nouvelle et la synagogue Pinkas, de la première moitié du XVI^e siècle, les plus anciennes d'Europe, ont particulièrement souffert. Situées 2 mètres au-dessous du niveau de la rue, elles ont été totalement envahies par les eaux souterraines. Les murs gorgés d'eau n'ont pas encore livré l'ampleur des dégâts. Dans les prochaines semaines on saura si l'enduit sur lequel ont été peints les noms des 80 000 victimes tchèques de l'Holocauste lors de la restauration de la synagogue Pinkas au milieu des années 1990 a résisté. Selon Léo Pavlat, le directeur du

Musée juif de Prague, qui dispose dans le quartier d'autres édifices et immeubles dont les caves ont été inondées, les réparations pourraient coûter de 15 à 20 millions d'euros.

Les dégâts provoqués au monument de l'Holocauste et au Musée du ghetto de Terezin, à 50 kilomètres de Prague, risquent d'être au moins aussi importants. La ville et le fort construits à la fin du XVIII^e siècle et transformés en ghetto en 1941 par les nazis ont été totalement recouverts par les eaux de l'Elbe et de l'Ohre en crue. Les remparts de la ville, qui n'avaient jamais été inondés, ne l'ont pas protégée. Au contraire, ils ont retenu l'eau dans la ville plus longtemps que dans la campagne environnante.

Au sud, les villes historiques de Ceské Budejovice, Pisek, avec son pont de pierre du XIII^e siècle, et Cesky Krumlov, inscrite comme le centre de la capitale au patrimoine culturel mondial de l'Unesco, ont payé un lourd tribut aux crues. Mais ce sont les campagnes qui risquent de porter à jamais les stigmates des inondations, avec plus de 500 communes touchées.

Martin Plichta

Matthias Rössler, ministre des sciences et de l'art de Saxe

« Un drame majeur pour Dresde »

DRESDE

de notre envoyé spécial

Tableaux humides, musées fermés, patrimoine menacé : l'impact de la crue sur les trésors artistiques de Dresde peut paraître bien dérisoire face au bilan humain – 15 morts dans la région – et matériel de la catastrophe. Matthias Rössler, ministre régional des sciences et de l'art, en fait chaque jour la terrible expérience. A l'instar de centaines de milliers d'autres, son domicile a été envahi par les flots : « D'habitude, on ne voit même pas l'Elbe d'ici. C'est la première fois que l'eau passe les fenêtres. Tout est souillé au rez-de-chaussée. Ce matin, j'ai jeté cinq cents livres », constate-t-il, en jean et tee-shirt, dans son jardin couvert de boue de cette petite banlieue résidentielle de Dresde.

Il fait beau, l'Elbe se retire peu à peu et tout le monde est mobilisé pour nettoyer les dégâts. C'est donc d'ici, entre deux brouettes de déchets, que M. Rössler supervise les opérations de sauvegarde du patrimoine culturel du Land de Saxe. « Nous mettrons au moins six mois pour revenir à la normale. C'est le plus grand drame depuis la

fin de la guerre, et un retour en arrière considérable pour le chantier de remise à niveau ouvert depuis la réunification », observe ce membre de la formation chrétienne-démocrate (CDU).

ATOUT TOURISTIQUE

« Il est encore trop tôt pour dresser des bilans définitifs, mais on en a au minimum pour 50 millions d'euros de dégâts », poursuit M. Rössler, un pied sur une table de salon couverte de boue. Le ministre est particulièrement inquiet pour un site touristique niché sur la rive du fleuve à une quinzaine de kilomètres de la capitale régionale : le château Pillnitz. Construit entre 1720 et 1724 par l'architecte des princes-électeurs, cette merveille baroque a été inondée jusqu'aux étages. Les jardins ont été engloutis. « Les dégâts seront probablement immenses. Quel désastre pour un ensemble totalement restauré ces dix dernières années ! »

Deux jeunes voisins viennent enlever la table du salon pour la nettoyer. Ici comme ailleurs, M. Rössler veut aller vite pour restaurer le patrimoine endommagé : « Surtout ne pas perdre de temps. Il s'agit d'un

enjeu majeur pour Dresde. Car la culture constitue l'un des atouts touristiques et économiques de la ville. Les musées ont attiré 1,7 million de personnes en 2001. Si l'on tarde, Dresde sera menacée de déclin, les gens ne viendront plus », poursuit M. Rössler. « A l'Opéra Semper, une semaine de fermeture représente un manque à gagner de 500 000 euros. »

A l'image des secours d'urgence, venus de toute part, les trésors artistiques de Dresde ont besoin d'un nouvel élan de solidarité. Selon M. Rössler, « le fédéralisme culturel cher à l'Allemagne ne fonctionne plus dans une situation de crise pareille : Berlin doit et va nous aider. Je suis très confiant là-dessus, quel que soit le résultat des prochaines élections. » Mais l'Europe aussi aurait un rôle à jouer : « Après tout, les princes de Saxe ont eu au fil des générations une vraie démarche de mécènes et de collectionneurs envers les artistes européens. Titien, Botticelli, Tiepolo... Nous disposons d'une des plus importantes collections de peintures italiennes, sans oublier les écoles française, espagnole et hollandaise. »

P. Ri.

Révissez vos Classiques

REVISEZ CET ÉTÉ AVEC FRANCE INTER, LA FNAC ET UNIVERSAL LES CHEFS-D'ŒUVRE DE LA MUSIQUE CLASSIQUE.

Le Monde

UNIVERSAL

R10



CHAMINADE | mots d'amour | VON OTTER

LA VIE EN ROSE. Une si ne fermée au piano, se' de d'une robe 1900 les cheveux abou et les yeux levés, comme absorbée dans quelque tableau romantique, voilà le portrait de Cecilia Chaminade en accord avec son univers artistique. Ce qui frappe ici, c'est l'aplomb et l'habileté payée à sa vie l'instant, comme si suggère Hansard à sa manière. La prosodie, sans manières superflues, résout la spontanéité des accents d'air qui s'en musique. Et que dans et la passe à l'oubli de la nostalgie, on se s'y arrête pas autrement que pour reprendre hale ne, entre nous à mot et mot. Et ne l'été von Otter à sa trouver le sur juste pour rendre vie à ces vie adhés publiques et nous ont s'aimer dans la ronde des de leurs tourments du cœur. En outre, le travail musicologique et le biographique réalisés à l'occasion de cet enregistrement méritent d'être salués. Courez donc ce coffret de s'offrir aux tendresses d'un romantisme charmant.

Vous découvrirez des extraits de cet album sur France Inter, à 16h dans l'émission de Caroline Ostermann, "MUSIQUE MAESTRO"

France Inter

FNAC

Johnny Clegg, une histoire sud-africaine

Le chanteur, qui a longtemps incarné la lutte contre l'apartheid, donne une série de concerts pour le Sommet de la Terre à Johannesburg

AVANT, pour Johnny Clegg, le monde était simple. D'un côté il y avait l'apartheid, de l'autre ceux qui le combattaient. Dans ce face-à-face, le « zoulou blanc » avait trouvé sa place. En créant le premier groupe musical multiracial d'Afrique du Sud, il se plaçait naturellement dans le camp de la révolte. Porte-parole de la future nation « arc-en-ciel » à travers le monde, il s'est rapidement forgé une audience internationale. Depuis 1994 et les premières élections libres en Afrique du Sud, la donne a complètement changé. Johnny Clegg est devenu un artiste comme les autres dans un pays comme les autres. Un monde ouvert qui l'effraie autant qu'il le fascine et qui fait renaître des peurs d'enfant.

Trouver sa place dans ce nouvel environnement fait de lui un « new world survivor », le survivant d'un nouveau monde, titre de son dernier album qui sortira en Europe en novembre. Il parle entre un essayage de costume, un bout de répétition et une demi-douzaine de coups de téléphone, sans jamais se départir d'un sourire enfantin. Le 22 août, ce sera la première de *South African Story*, le spectacle qu'il donnera avant, pendant et après le Sommet de la Terre de Johannesburg. On attend 50 000 délégués, de quoi remplir la salle pendant trois semaines.

Il y a deux Johnny Clegg, celui qui fait de la pop, en solo, et celui de Savuka et Juluka, les deux groupes qu'il a successivement formés avec des musiciens noirs, en quête de racines et de culture africaines. « Pour quelqu'un qui arrive pour la première fois en Afrique du Sud, *South African Story* est un moyen de connaître notre histoire », explique-t-il. Rodé depuis un an, le spectacle est une « narration musicale ». « Je chante, je danse mais surtout je parle beaucoup. » Et il raconte l'Afrique du Sud de la fin du siècle dernier, cet eldorado qui attire des mineurs du monde entier. « Les gens sont venus de partout pour faire fortune, amenant le banjo, l'accordéon, la mandoline, ou le violon, des instruments nouveaux qui ont laissé leur marque dans la culture locale, qui maintenant font partie de notre patrimoine. Beaucoup plus que tous les autres Noirs, les Sud-Africains ont été exposés à des cultures très différentes. »

RYTHMES ZOULOUS

Sont nés ainsi un son, des rythmes et des danses qui font maintenant partie du patrimoine, comme ces danses zouloues où l'on marque la cadence en tapant sur des bottes, tradition héritée des mineurs polonais. C'est

BIOGRAPHIE

► 1953

Naissance en Angleterre.

► 1966

Installation à Johannesburg.

► 1979

1^{er} album de Juluka « *Universal Men* ».

► 1982

Tournées à l'étranger.

► 1990

Sortie de « *Cruel Crazy Beautiful World* ».

► 2002

15^e album, « *New World Survivor* ».

cette histoire de la musique sud-africaine que Johnny Clegg raconte dans son spectacle.

Mais aussi sa propre histoire, celle d'un jeune Blanc, né en 1953 à Manchester, arrivé à Johannesburg en 1965, après avoir vécu en brousse dans les deux Rhodésies, aujourd'hui Zimbabwe et Zambie, avec sa mère, chanteuse de jazz, mariée à un journaliste afrikaner. « Il travaillait pour la rubrique des faits divers et allait souvent dans les townships, dans le ventre de la bête. » La bête, c'est l'apartheid, qui créa ces quartiers réservés aux Noirs. C'est là que Johnny Clegg apprendra la guitare. « Je jouais déjà mais jamais je n'avais entendu ces sons-là, ce sont des techniques qui n'existent nulle part ailleurs. »

Il a 14 ans quand il rencontre Charlie Mzila, qui l'initie à la guitare maskande. Pour l'adolescent qui apprend la guitare classique, c'est une révélation. Peu après, il fera connaissance avec Siphon Mchunu, son maître, avec lequel il formera bien plus tard son premier groupe. Il apprend aussi les danses zouloues, qui ont fait sa popularité en Europe. Des danses guerrières, qu'il a pratiquées jusqu'à l'an dernier, en professionnel, se mesurant régulièrement en combat à de plus jeunes que lui. A 49 ans, il a abandonné

la compétition mais se souvient avec émotion de ses premières expériences, quand il devait se cacher pour aller apprendre dans les quartiers noirs interdits aux Blancs.

DANSEUR CLANDESTIN

« Pour entrer dans le quartier, mes amis venaient me chercher et formaient autour de moi une sorte de carapace, pour m'emmener discrètement vers la salle où nous nous réunissions. Une fois, la police a débarqué au milieu d'un cours de danse. Ils étaient persuadés que j'avais été enlevé. Quand je leur ai dit que j'étais là de mon plein gré, ils m'ont emmené au poste. » Plusieurs fois, Johnny Clegg a été arrêté, ses chansons ont été interdites, ses concerts interrompus par la police.

Maintenant, les affiches de ses spectacles sont à tous les coins de rue. Et personne ne vient interrompre ses concerts. Pendant le régime d'apartheid, parce qu'il possédait un passeport britannique, il pouvait voyager partout dans le monde, faisant entendre une voix d'Afrique du Sud. Maintenant que tous les musiciens du pays sont libres de se produire et de circuler sur tout le territoire comme à l'étranger, la concurrence est rude.

« Ce n'est pas facile de s'insérer dans le res-

te du monde. D'être partie prenante dans les défis de la mondialisation », reconnaît-il, parlant de l'Afrique du Sud en général. Ce nouveau monde qui fait peur à Johnny Clegg est peuplé d'êtres irréels qui se nourrissent de produits transgéniques. « J'ai peur pour mes enfants. Dans quelques années, peut-être moins de vingt ans, ils évolueront dans un monde virtuel, où les hommes seront trois quarts humain un quart machine », prédit-il. Ses deux fils passent beaucoup de temps devant leurs consoles de jeux, regardent *Terminator* ou *Matrix*. « On avance bravement dans ce siècle fou, droit devant sans savoir vraiment où on va », s'effraie-t-il. Et il égrène ses terreurs, celle d'un monde déshumanisé où les progrès technologiques servent « au business et à l'armée ».

Il parle beaucoup de ce monde effrayant dans son dernier album. Mais il s'exprime aussi sur des sujets plus intimes, comme son père, qu'il n'a jamais connu et auquel il consacre pour la première fois une chanson. Pris tout à coup d'un accès de pudeur, il revient rapidement à un autre thème, celui qui lui tient à cœur, le patrimoine culturel de son pays. Là-dessus, il est intarissable.

Fabienne Pompey



INDEPENDENT NEWSPAPERS/TRACE IMAGE

LES GENS DU MONDE

■ Jean-Paul Belmondo a déclaré mardi 20 août à l'AFP que le Théâtre des Variétés est à vendre « si quelqu'un y met le prix », de l'ordre de 7 millions d'euros. Il a en même temps démenti que l'établissement parisien, qu'il a acheté en 1991, soit déjà quasiment vendu, comme l'a affirmé dans le quotidien *Sud-Ouest* l'entrepreneur bordelais Pierre-Manuel Bajen, candidat au rachat. La mise en vente du Théâtre des Variétés a été décidée à la suite de l'accident cardio-vasculaire dont Jean-Paul Belmondo a été victime en 2001.

■ Le roi d'Espagne Juan Carlos a rendu hommage à la mémoire du sculpteur Eduardo Chillida (*Le Monde* du 22 août) et le chancelier d'Allemagne Gerhard Schröder a adressé des condoléances à sa famille. Les cendres de l'artiste ont été enterrées le 21 août sous un grand un magnolia, dans la partie privée du parc de la fondation qui porte son nom à Hernani. Le lieu est marqué d'une croix d'acier qu'il avait réalisée, face à la mer.

■ Martin Scorsese sera élevé par Mohammed VI au rang de commandant de l'ordre du Ouissam Alaouite, la plus haute distinction du royaume chérifien, à l'occasion du 2^e Festival du film de Marrakech, qui se tiendra du 18 au 22 septembre. Un hommage sera rendu au cinéaste américain ainsi qu'à ses confrères Francis Ford Coppola et David Lynch.

■ En dépit de critiques hostiles des autorités de l'Eglise catholique, le film *Le Crime du Père Amaro* a battu, lors de son premier week-end d'exploitation, le record d'entrées pour une production nationale au box-office mexicain. Cette adaptation d'une satire écrite en 1875 par le romancier portugais José Eça de Queiroz décrit les tourments qu'impose à un jeune prêtre son vœu de célibat. Il a des relations sexuelles avec une jeune fille de 16 ans et découvre les liens de deux amis ecclésiastiques, l'un avec des trafiquants de drogue, l'autre avec un mouvement de guérilla d'extrême gauche. Selon ses producteurs, le film de Carlos Carrera aurait déjà engrangé 31 millions de pesos (3,2 millions d'euros) et aurait été vu par 863 000 spectateurs.

■ Le pianiste et chef d'orchestre américain Andrew Hill est le lauréat du 14^e Jazzpar, prestigieux trophée danois doté de 28 000 €, décerné par un jury international d'amateurs et de professionnels du jazz. Ce musicien de Chicago, qui a notamment travaillé avec Dinah Washington, Roland Kirk, Eric Dolphy et Elvin Jones, recevra son trophée le 27 avril 2003 à Copenhague.

■ Le concert que David Bowie donnera le 24 septembre au Zénith de Paris affiche complet, les 6 000 billets ayant trouvé preneurs. Il est probable qu'une date soit ajoutée, vraisemblablement le 25 septembre.

TÉLÉVISION

Cuba, les jours heureux

Il fut un temps où La Havane, ses hôtels, ses casinos et ses cabarets attiraient les stars hollywoodiennes. Les Américains jalousaient la cité cubaine, le mode de vie de ses habitants, la manière dont ils savaient faire la fête. L'écrivain Ernest Hemingway était sous le charme : « je n'ai qu'une vie à vivre, et, bon Dieu, je veux la vivre où ça m'intéresse. En tout cas j'ai un merveilleux endroit où travailler : Cuba ». C'était le début des années 1950, restées dans la mémoire comme les « dias felices », les jours heureux. A cette époque, la ville connaît un véritable boom immobilier, de nouveaux quartiers apparaissent, des immeubles modernes sortent de terre et les commerces se multiplient pour satisfaire la demande d'une classe moyenne avide de biens de consommation. Vitrine d'une île où cohabitent opulence et misère, confort et dénuement, La Havane vit alors des années folles, dans le sillage d'une Amérique en plein essor. Personne ne se doute alors qu'un tumulte politique va secouer le pays, semant la confusion et transformant radicalement son devenir. Jean-Paul Capitte fait revivre la décennie précommuniste de Cuba en confrontant clichés d'archives et images contemporaines dans un habile montage et en donnant la parole à des acteurs de l'époque. — S. Ke.

« Cuba, souvenir des années 50 », vendredi 23 août, 17 h 50, Canal Jimmy.

RADIO

VENDREDI 23 AOÛT

► Un Été en France

12 h 41, RFI. Dans la série « Ces étrangers qui font vivre les régions de France », le portrait d'un Néerlandais dans le Périgord, par Catherine Ninin.

► La Truffe de Périgueux

21 h 00, France Bleu. Les quarante-deux antennes du réseau France Bleu

retransmettent en direct la compétition finale du Trophée Radio France La Truffe de Périgueux, concours national ouvert aux jeunes interprètes et auteurs-compositeurs.

► Electron libre

23 h 00, France-Inter. Didier Varrod reçoit le groupe marseillais Troublemakers pour leur album *Doubts and convictions*. Une musique inspirée par le cinéma de Cassavetes et de Fassbinder.

VENDREDI 23 AOÛT

► Champions au corps brisé

16 h 30, France 5. Pratiquer un sport, un gage de bonne santé ? Certes. Mais le sport à outrance a surtout des effets destructeurs sur l'organisme, comme le montrent les témoignages recueillis par Solange-Astrid Marie, réalisatrice de ce documentaire déjà programmé en juillet. Les professionnels paient le prix fort pour les exploits réalisés dans le passé. « Je suis en train de devenir quasi invalide à cause de ma carrière sportive », déclare ainsi Michel Humbert, ex-champion de France de course à pied. Depuis vingt ans, l'ancien athlète souffre de problèmes au dos et aux membres. Opéré tous les deux ans, il vit à certains moments dans un état de quasi-paralysie. Pousser toujours plus loin les performances n'est pas sans conséquences pour les sportifs de haut niveau, d'autant que l'évolution de la pratique sportive professionnelle conduit les athlètes à solliciter de façon toujours plus intensive leur organisme. Sans parler de l'usage des produits dopants...
► La Légende des animaux : le dauphin et l'homme au chapeau
19 h 00, Canal+

L'Amazone abrite dans ses eaux noires une créature rose au long nez : le dauphin Boutou. Ce film de Kathryn Liptrott suit les recherches menées par le biologiste péruvien Caluïde de Riojas sur ce dauphin doté d'une agilité extraordinaire qui lui permet de se faufiler dans l'enchevêtrement des troncs d'arbres et autres branchages.

► Thalassa

20 h 55, France 3. Au sommaire du magazine de Georges Pernoud ce soir, trois destinations « coups de cœur » : la côte ouest des Etats-Unis, Madagascar et l'Islande. Pour cette dernière étape, les reporters de « Thalassa » ont choisi de nous faire découvrir l'île de Surtsey, apparue en 1963 après une éruption volcanique sous-marine, fréquentée uniquement par des scientifiques (et quelques animaux).

► Le Talentueux M. Ripley

21 h 00, Cinécinemas 1. Un jeune homme tue un riche oisif et prend sa place. Une nouvelle adaptation du roman de Patricia Highsmith, après *Plein soleil* de René Clément.

► La Vie en face : le fils aimé

22 h 10, Arte. Niek Koppen a filmé pour la première fois Roland de Vries en 1988. C'était un petit garçon de dix ans, déjà ballotté par la vie.

Une mère qui se drogue, un père totalement absent. Après le divorce de ses parents quand il a deux ans, une décision de justice place Roland sous la responsabilité d'un juge, le confie à une tutrice, puis à un tuteur, puis à deux familles d'accueil, et enfin à un centre d'enfants. Le réalisateur a retrouvé douze ans après les différents protagonistes (sauf les parents). Le jeune homme travaille comme courtier pour des sites Internet, songe à monter sa propre affaire. Il n'a plus aucun contact avec son père et sa mère. Le film reconstitue le puzzle de la vie de Roland de Vries à travers les paroles croisées de l'enfant filmé quand il avait dix ans et de l'adulte qu'il est devenu aujourd'hui, faisant le point, à 22 ans, sur son parcours.
► S.L.A.P.

23 h 50, France 2

Le groupe Astonvilla, qui s'est fait connaître du grand public lors des Victoires de la musique 2002, est ce soir l'invité vedette de cette émission musicale orchestrée, en coulisses, par Nagui et réalisée par Serge Khalfon. Aux côtés du groupe français amateur de rock et de foot (d'où son nom hérité d'un club anglais), Benabar, Arno et Hawkey Workman, pour des duos inédits. Le quatuor interprète en avant-première quelques titres de son nouvel album, qui sortira en septembre.

► Cotton Club

0 h 05, Arte. Harlem, années 1920-1930. Les destinées d'un cornettiste blanc et d'un danseur de claquettes noir qui sont passés par le cabaret Cotton Club. Une somptueuse reconstitution de l'ère du jazz, l'alliance réussie du film de gangsters et du musical.

Chartres enflamme le cœur des mélomanes Du 6 au 8 septembre

FRANCE FESTIVALS

Retrouvez toute l'information des festivals internationaux de musique sur le site internet www.francefestivals.com

RADIO-TÉLÉVISION

JEUDI 22 AOÛT

TF1

16.25 Dingue de toi Mon chien est une star. Série **17.05** Melrose Place Solitude et désespoir. Série **17.55** Sous le soleil Le hasard et la violence. Série **18.55** Qui veut gagner des millions ? **19.55** Météo, Journal, Météo.



20.55 SAGAS La télévision. Magazine présenté par Stéphane Bern. Au sommaire : Flavie Flamant ; Evelyne Dhéliat ; Larry Hagman ; Sophie Thalman ; Melissa Sue Anderson ; Nikos Aliagas ; Chuck Norris ; Krista Allen. 4961280

22.45 RENCONTRE AVEC LE PASSÉ Téléfilm. Jeff Woolnough. Avec Laurie Holden, William Devane, Rob Estes, Robin Mossley, Peter Wingfield (EU, 2000). 8305613
0.25 Koh-Lanta Episode n°8 **1.35** Très chasse.

2.30 Reportages Attention ! Convois exceptionnels **2.55** Aventures africaines, françaises, asiatiques Aventures africaines au Kilimandjaro **3.50** Ernest Léardée ou le roman de la biguine **4.45** Musique (25 min).

CÂBLE ET SATELLITE

FILMS

13.35 Redemption ■ ■ Fred Niblo (Etats-Unis, 1930, N., v.o., 65 min) **CineClassics**
14.15 Les Maris, les Femmes, les Amants ■ ■ Pascal Thomas (France, 1989, 115 min) **CineCinemas 2**
14.40 Quelques jours avec moi ■ ■ Claude Sautet (France, 1987, 125 min) **CineCinemas 1**
16.40 Passage à l'acte ■ ■ Francis Girod (France, 1996, 110 min) **CineCinemas 3**
17.10 La Cité des femmes ■ ■ Federico Fellini. Avec Marcello Mastroianni (Italie, 1979, 135 min) **Cinéfax**
17.35 Conseil de famille ■ ■ Costa-Gavras (France, 1986, 105 min) **TPS Star**
20.45 Charlie et ses deux netnettes ■ ■ Joël Séria (France, 1973, 90 min) **Canal Jimmy**
20.45 Le Bon Plaisir ■ ■ Francis Girod (France, 1983, 115 min) **13^{ème} Rue**
20.45 Généalogies d'un crime ■ ■ Raoul Ruiz (France, 1996, 110 min) **CineCinemas 2**
20.45 Gouttes d'eau sur pierres brûlantes ■ ■ François Ozon (France, 1999, 85 min) **TPS Star**
21.00 L'Effrontée ■ ■ Claude Miller (France, 1985, 90 min) **Paris Première**
22.15 Franc Jeu ■ ■ Archie Mayo (Etats-Unis, 1934, N., v.o., 85 min). **TCM**

FRANCE 2

17.15 Hartley, cœurs à vif Série **18.05** Tous au club Magazine. Invités : Rika Zarái, Arnaud Gidouin **18.55** JAG Harcèlement. Série **19.50** Un gars, une fille Dans la cuisine. Série **20.00** Journal, Météo **20.50** Point route Magazine.



20.55 DOLCE ITALIA Divertissement présenté par Daniela Lumbruso. Invités : Alexia, Umberto Tozzi, Laura Pausini, Toto Cutugno, Zucchero, Dany Brillant, Lara Fabian, Biagio Antonacci, Lisa, Nek, Calogero, Mario, Hélène Ségara, Tiziano Ferro. 6005735

23.05 CRIMES EN SÉRIE Nature morte. Série. Avec Pascal Légitimus, Yvon Back, Pascale Arbillot, Clémence Boué. 2718087
0.35 Journal de la nuit, Météo **1.00** Millennium Forcer le destin. Série. **0.**

1.40 L'Éveil de Bouddha Documentaire **2.25** Vagabond du pôle Nord Documentaire **3.15** Haïti Le bois **3.30** 24 heures d'info **3.50** Un ticket pour l'espace Bivoacs sur la Lune **4.15** La Vierge noire Pilote [2/2] (50 min).

FRANCE 3

16.55 Côte vacances Magazine. A l'île de Ré **18.25** Questions pour un champion **18.55** Le 19-20 de l'information, Météo **20.12** Conso-mag **20.15** Tout le sport **20.30** C'est mon choix... ce soir.



20.55 LA FEMME DE MA VIE ■ Film. Régis Wargnier. Avec Christophe Malavoy, Jane Birkin, Jean-Louis Trintignant, Dominique Blanc, Elsa Lunghini. *Drame* (France, 1986). 9894358
Un violoniste alcoolique, rejeté par les siens, tente de retrouver sa place.

22.40 Météo **22.45** Soir 3.
23.05 LE DÎNER Film. Ettore Scola. Avec Fanny Ardant, Giancarlo Giannini, Vittorio Gassman, Antonio Catania, Marie Gillain. *Comédie dramatique* (France - Italie, 1998). **0.** 3441071

0.50 La Case de l'oncle Doc J'aurais préféré qu'on se tutoie **1.45** Capitaine Flam La mauvaise rencontre **2.10** Des racines et des ailes Dans le secret des chefs **4.00** Côté vacances A l'île de Ré. Magazine (90 min).

CANAL+

17.10 Bootmen Film. Dein Perry. *Comédie dramatique* (Austr. - EU, 2000) **0.** ► *En clair jusqu'à 20.45* **18.40** Daria Série **19.05** Le Cours Florent **19.30** Journal **19.45** Le Zapping **19.55** Best of « Les Guignols de l'info » **20.05** Burger Quiz.



20.45 LES AMES FORTES ■ ■ Film. Raoul Ruiz. Avec Laetitia Casta, Frédéric Dieffenthal, Arielle Dombasle, John Malkovich. *Drame* (Fr. - Bel., 2001) **0.** 341193
Une jeune femme pauvre est adoptée par un couple de riches bienfaiteurs. Une adaptation convaincante de Giono qui évite toutes sortes d'écueils psychologiques.

22.30 JEUDI BOXE Magazine présenté par Sébastien Heulot et Jean-Claude Bouttier. 3267648
0.05 Bush, président Série (v.o.) **0.25** Les Griffins La vengeance d'une ronde. Série (v.o.).

0.50 J'ai tué Clémence Acéra Film. J.-L. Gaget. *Comédie policière* (Fr. - All., 2000) **0.** **2.20** Triangle maudit Téléfilm. Ted Humphrey et L. Teague (EU, 2001) **0.** **3.50** Air Bud 3 Téléfilm. Bill Bannerman (EU, 2000, 80 min).

FRANCE 5 / ARTE

16.35 Des bateaux et des hommes **17.30** 100 % Question **18.05** Caméléons du Namib **19.00** Voyages, voyages Les Pouilles et la Basilicane **19.45** Arte info, Météo **20.15** Reportage Des renards dans la ville.



20.40 PREMIÈRE SÉANCE - HORS DU MONDE Film. Giuseppe Piccioni. Avec Margherita Buy, Silvio Orlando, Carolina Freschi, Maria Cristina Minerva. *Comédie dramatique* (Italie, 1999, v.o.). 458822
A Milan, les destins de quatre solitaires se croisent à la faveur de la découverte d'un bébé abandonné.

22.20 THEMA - JUHA, UNE PASSION FINLANDAISE A LA RECHERCHE DE M. JUHA Documentaire. Marika Kesckeméti, Juha Pulkkinen et Altro Lahtela (Fr. - Fin., 2002). 109613803

23.10 Thema - Le Festival de Savonlinna fête ses 90 ans Documentaire **23.45** Thema - Juha *Faux*. Opéra en 3 actes d'Aarre Merikanto 6581629 **1.50** Musica Mille et des danses orientales. Documentaire (55 min).

M6

17.50 Stargate SG-1 Série **18.50** Charmed Histoire de fantôme chinois. Série **19.45** Caméra café La liste de Jean Guy. Gobelet America. Série **19.54** Le Six Minutes, Météo **20.05** Notre belle famille Les filles s'amuse.



20.50 OPÉRATION SÉDUCTION AUX CARAÏBES Episode 8 : Ce soir, un garçon quitte le bateau. Divertissement. 914193

22.10 NOCE BLANCHE ■ ■ ■ Film. Jean-Claude Brisseau. Avec Bruno Cremer, Vanessa Paradis, Ludmila Mikaël, François Nègre, Jean Dasté. *Drame* (France, 1989) **0.** 4261280

23.50 Violette et François Film. Jacques Rouffio. Avec Isabelle Adjani, Jacques Dutronc. *Comédie dramatique* (Fr., 1976) **0.** 7605358
1.34 Météo **1.35** M6 Music / Les Nuits de M6 Emission musicale (445 min) 52944410.

RADIO

FRANCE-CULTURE

19.00 Le Cercle des médiologues. **20.30** Musiques. **21.00** Fiction. Exercices d'admiration. **22.00** Journal. **22.10** Terres étrangères. **23.50** D'un titre, l'autre, histoire de titres. Invité : Eric Vigne. Titrer un essai.

FRANCE-MUSIQUES

20.00 20^e Festival international de musique baroque de Beaune. *The Fairy Queen*. Opéra de Henry Purcell. Par The Gabrieli Consort and Players and Choir, dir. Paul McCreesh, Susan Grigton et Liz McComb, sopranos, Charles Daniels et Mark Padmore, ténors, Neal Davies et Peter Harvey, basses. **23.00** Soirée privée.

RADIO CLASSIQUE

20.00 Les Rendez-Vous du soir. Œuvres de Leclair, Corrette. **20.40** Concert. Par l'Orchestre de Paris, dir. Ivan Fischer, Hélène Grimaud, piano : œuvres de R. Schumann, Bruckner. **22.20** Les Rendez-Vous du soir (suite).

MAGAZINES

17.10 Comme à la télé. Invités : Laurent Boyer ; Dominique Cantien ; Pierre Sled. **Match TV**
18.30 Saveurs du monde. Le Mexique. **Voyage**
19.00 Voyage pratique. République Dominicaine, le berceau du Nouveau Monde. **Voyage**
19.05 Un nu scandaleux. L'« Olympia » de Manet. **Odyssée**
19.20 Action Heroes. Brad Pitt. **TPS Star**
19.55 « Titanic », au-delà du naufrage. La genèse. **Odyssée**
20.00 Pompéï. **National Geographic**
20.50 Traque sauvage. Danse avec les girafes. **Odyssée**
21.00 A la pointe de la science. Canada. **Nat. Geographic**
21.05 La Dernière Occupation. **Histoire**
21.05 Les Samouraïs. **TV 5**
23.30 Histoire du XX^e siècle. Nuremberg, procès de la tyrannie. **La Chaîne Histoire**
21.40 La Légende napoléonienne. [1/2]. Du mythe à la propagande. [2/2]. De feu et de sang. **Planète**
22.15 Biographie. Vincent Van Gogh. **La Chaîne Histoire**
22.50 Les Chimpanzés. Un paradis pour les orphelins. **Odyssée**
23.00 Les Iles de l'iguane. **National Geographic**
23.00 Pilot Guides. L'Equateur. **Voyage**

SPORTS EN DIRECT

18.30 Escrime. Championnats du monde. Finales sabre féminin et fleuret messieurs par équipes. **Eurosport**
22.00 Golf. Championnat du monde. NEC Invitation (1^{er} jour). A Sammamish (Washington). **Pathé Sport**

MUSIQUE

19.15 Festival de Radio France et de Montpellier. En 2000. Avec Dimitri Sgouros (piano). **Mezzo**
21.00 Concert des lauréats du Concours Tchaïkovski. En 1999. Avec Sergueï Bassoukinski, Fédor Amirov, Alexandre Melnikov, Denis Matsouiev, Alexandre Guindine, Sergueï Tarrasov, Nicolas Louganski. **Mezzo**
23.00 Bach. *Oratorio de Noël*, Cantate n°2. En 1982. Avec Peter Schreier (ténor), Robert Holl (basse). Et avec le Tölzer Knabenchor de Munich, dir. Gerhard Schmidt-Gaden. **Mezzo**

THÉÂTRE

0.10 La Navette. Pièce de Henri Becque. **Festival**
1.00 Flirt pour deux. Pièce de Maurice Hennequin. **Festival**
TÉLÉFILMS
19.00 Le Roi lion II. L'honneur de la tribu **Disney Channel**
20.40 Le Dossier Lancaster Miller. Henri Safran. **Festival**
22.20 Le Mystère d'Edwin Drood. Timothy Forder. **Festival**

SÉRIES

20.50 Washington Police. Le justicier. **Série Club**
21.40 Murder One, l'affaire Rooney. Chapitres 7 et 8 (v.o.) **Série Club**
0.05 King of the Hill. King of the Anthill (v.o.). **Série Club**

VENDREDI 23 AOÛT

TF1

13.00 Journal, Météo **13.50** Les Feux de l'amour Feuilleton **14.40** Les Aventuriers de l'extrême Téléfilm. Charlie Haskell. Avec Kavan J. Smith, Belinda Waymouth (EU, 1999) **16.25** Dingue de toi Comment tomber amoureux. Série **17.05** Melrose Place Mamma mia. Série **17.55** Sous le soleil La liberté à tout prix. Série **18.55** Qui veut gagner des millions ? **19.55** Météo, Journal, Météo.



20.50 KOH-LANTA Episode n°9. Divertissement présenté par Denis Brogniart. 7740149

21.50 L'ÉMISSION DES RECORDS Divertissement présenté par Valérie Benaïm, Nicolas Deuil. Invités : Arnaud Gidouin, CharliElie Couture. 4032385

23.20 Le Droit de savoir Trafic de femmes : les nouvelles esclaves. Magazine **0.40** L'île de la tentation **0.135** Les Voix de l'espoir.

2.50 Reportages Trois femmes d'action. Magazine **3.20** Aventures africaines, françaises, asiatiques Aventures africaines en Tanzanie **4.15** Histoires naturelles Cormorans... Grands tétras **4.40** Musique (35 min).

CÂBLE ET SATELLITE

FILMS

14.00 Conte d'hiver ■ ■ Eric Rohmer (France, 1991, 110 min) **CineCinemas 2**
14.30 Le Trou ■ ■ Jacques Becker (France, 1960, N., 125 min) **Canal + Vert**
14.50 David Copperfield ■ ■ George Cukor (Etats-Unis, 1935, N., v.m., 130 min). **TCM**
16.10 La Kermesse héroïque ■ ■ Jacques Feyder (France, 1935, N., 115 min) **0.**
16.25 Conseil de famille ■ ■ Costa-Gavras (France, 1986, 100 min) **0.**
17.00 Phase IV ■ ■ Saul Bass (Etats-Unis, 1974, 80 min) **0.**
21.00 Marianne de ma jeunesse ■ ■ Julien Duvivier (Fr. - All., 1954, N., v.o., 105 min) **0.** **CineClassics**
21.00 La Ciociara ■ ■ Vittorio De Sica (Italie, 1961, N., v.o., 100 min) **0.** **Cinétoile**
21.00 Lone Star ■ ■ John Sayles (Etats-Unis, 1996, v.m., 135 min) **0.** **CineCinemas 2**
22.30 Quelques jours avec moi ■ ■ Claude Sautet (France, 1987, 125 min) **0.** **CineCinemas 3**
22.40 Beau fixe ■ ■ Christian Vincent (France, 1992, 90 min) **0.** **TPS Star**
22.45 Marie-Martine ■ ■ Albert Valentin (France, 1943, N., 100 min) **0.** **CineClassics**
23.15 Le Secret ■ ■ Robert Enrico (France, 1974, 100 min) **0.** **CineCinemas 2**
0.55 Passage à l'acte ■ ■ Francis Girod (France, 1996, 100 min) **0.** **CineCinemas 2**

FRANCE 2

13.00 Journal, Météo **13.55** Inspecteur Morse Le gourou mène la danse. Série **14.50** Inspecteur Morse Le gourou mène la danse. Série **15.45** L'Enquêteur Seni se voir, j'en t'aima. Série **16.30** Un livre **16.35** Le Numéro gagnant **17.15** Hartley, cœurs à vif Série **18.05** Tous au club Magazine **18.55** JAG Le poème du fantôme. Série **19.50** Un gars, une fille Série **20.00** Journal, Météo.



20.55 UNE SOIRÉE DE POLARS **20.55** P.J. La fugue **0.** 7723472. Faux coupable **0.** 6273255. Série. Avec Bruno Wolkowitch, Charles Schneider, Emmanuelle Bach, Guillaume Cramoisan, Raphaële Lubansu. **22.55** Avocats et associés Des hommes amoureux **0.** Série. Avec François-Eric Gendron, Victor Garrivier. 5777236

23.50 S.L.A.P. Magazine. Invité d'honneur : Aston Villa. Avec Benabar, Hawksley Workman et Arno. 4843323

1.00 Journal de la nuit, Météo **1.25** Eurocops Zorro **0.** Série. Avec Heiner Lauterbach, Rolf Beck 5193298 **2.15** Des mots de minuit Magazine **3.45** 24 heures d'info.

4.05 Les Colombes du Rwanda Documentaire **4.25** Thaïlande La longue route du docteur Lekagou. Documentaire **4.30** La Vierge noire Feuilleton (80 min).

FRANCE 3

13.25 C'est mon choix Magazine **14.25** Drôles de dames Mr. Galaxie. Série **15.20** Un coupable idéal Téléfilm. Michael Switzer. Avec Richard Crenna, Beverly D'Angelo (EU, 1994) **16.50** Côté vacances A l'île de Ré. Magazine **18.25** Questions pour un champion **18.55** Le 19-20 de l'information, Météo **20.15** Tout le sport Magazine **20.25** C'est mon choix... ce soir.



20.55 THALASSA Trois voyages, trois destinations, trois coups de cœur. Magazine présenté par Georges Pernoud. Au sommaire : USA, côte ouest ; Madagascar ; Islande. 1016410

22.20 Météo **22.25** Soir 3.
22.50 Y'A DE LA VOIX... Des stars, des grandes voix. Divertissement proposé par André Flédéric et Humbert Ibach. 8950507

0.25 La Case de l'oncle Doc Bateliers, à la vie à la mort. Documentaire **1.20** Capitaine Flam La mystérieuse vallée des champignons.

1.45 Soir 3 **2.10** Les Dossiers de l'été Vol AF-8969 Alger-Paris, histoire secrète d'un détournement **3.10** On en rit encore ! Affaires de couples **4.00** Côté vacances A l'île de Ré. Magazine (120 min).

CANAL+

14.30 The Man Who Cried Film. Sally Potter. *Drame* (GB - Fr., 2000) **0.** **16.05** L'Elue Film. Chuck Russell. *Fantastique* (EU, 2000, DD) **0.** **17.50** Bush, président Série ► *En clair jusqu'à 21.00* **18.35** Daria Série **19.00** La Légende des animaux Le dauphin et l'homme au chapeau. Documentaire **19.30** Journal **19.45** Le Zapping **19.55** Best of « Les Guignols de l'info » **20.05** Burger Quiz **20.45** Encore + de cinéma.



21.00 LA MALÉDICTION DE LA MOMIE Film. Russell Mulcahy. Avec Jason Scott Lee, Louise Lombard, Sean Pertwee, Lysette Anthony, Michael Lerner. *Horreur* (Etats-Unis, 1998) **0.** 6680304
La résurrection d'une figure du fantastique gothique. Inédit en salle.

22.55 H Une grosseesse **0.** Série 2057410
23.25 LA FAMILLE FOLDINGUE ■ ■ Film. Peter Segal. Avec Eddie Murphy, Janet Jackson, Larry Miller, John Ales, Richard Gant. *Comédie* (EU, 2000) **0.** 5342743
Un avant obèse se transforme contre son gré en séducteur cynique et malhonnête. Sa famille s'en mêle. Un humour trivial particulièrement réjouissant.
1.10 Bush, président Série (v.o.) **0.** 3352347.

1.30 Les Griffin Série (v.o.) **0.** Série **1.55** Les Initiés Film. Ben Young. Avec Giovanni Ribisi. *Suspense* (EU 2000, v.o.) **0.** 24588250 **3.50** Mon père Film. José Giovanni. Avec Bruno Cremer. *Drame* (Fr., 2000, 110 min) **0.**

FRANCE 5 / ARTE

13.45 Le Journal de la santé Magazine **14.05** Les Étoiles du cinéma Richard Gere **14.35** Palaces un jour, palaces toujours Venise. Documentaire **15.35** La Grèce Documentaire **16.30** Champions au corps brisé Documentaire **17.30** 100 % Question **18.05** Le Sanctuaire des chimpanzés **19.00** Tracks Magazine **19.45** Arte info, Météo **20.15** Reportage L'Or vert du Costa Rica.



20.40 UN CAUCHEMAR DE TROIS KILOES ET DEMI Téléfilm. Uwe Janson. Avec Jan Gregor Kremp, Désirée Nobsch, Tijan Kranz-Yaffa, Nadja Tiller, Gustav Peter Wöhler (All., 2002). 400168
Un couple modèle de parents blancs se déchire après la naissance d'un enfant noir. Une comédie filmée dans le style BD.

22.10 LA VIE EN FACE - LE FILS AIMÉ Documentaire. Niek Koppen (Pays-Bas, 2000). 9511491
Le parcours d'un enfant placé dans une famille d'accueil à l'âge de neuf ans et la détermination qui l'a mené jusqu'à la réussite sociale.
23.00 Profils - Astérix & co L'univers d'Albert Uderzo. Documentaire. Jo Müller (All., 1996) 90236.

23.55 Cotton Club ■ ■ ■ Film. Francis Ford Coppola. Avec Richard Gere. *Chronique* (Etats-Unis, 1984, v.o.) **0.** **2.00** Le Dessous des cartes Des cartes trop simples : l'exemple de l'islam **2.15** Palettes Documentaire (30 min).

M6

13.35 Au fil de la vie Téléfilm. Michael Schultz. Avec Nancy Travis (EU, 1999) **15.15** Les Anges du bonheur Marques de naissance. Série **16.10** M6 Music **16.55** 80 à l'héro. Série **17.50** Stargate SG-1 La théorie de Broca. Série **18.50** Charmed L'homme de mes rêves. Série **19.45** Caméra café Piou piou. Réparation. Série **19.54** Le Six Minutes, Météo **20.05** Notre belle famille Guerres froides. Série.



20.55 BANGKOK HILTON Téléfilm. Ken Cameron. Avec Nicole Kidman, Denholm Elliott, Judy Morris, Hugo Weaving (Austr., 1989) **0.** [1 et 2/2]. 1547168 - 5963120
Un jeune avocat cache sa véritable identité à son épouse de peur du scandale qui est lié à son passé. Cette dernière découvre ce secret et le quitte...

1.05 ZONE INTERDITE Flambeurs, escrocs et jolies filles. Magazine présenté par Bernard de La Villardière. Au sommaire : Orphelin, playboy et taulard ; Champions sur tapis vert ; Las Vegas : le palais du strip-tease. 83369182

3.10 M6 Music / Les Nuits de M6 Emission musicale (220 min) 59077250

RADIO

FRANCE-CULTURE

19.00 Le Cercle des médiologues. Un seul Dieu pour tant des guerres ? **20.30** Musiques. **21.00** Fiction. Exercices d'admiration. **22.00** Journal. **22**

Pyrénées, les carrières de talc de Soularac



Le Soularac est le sommet le plus haut du massif du Saint-Barthélemy, dans la haute vallée de l'Ariège. Son ascension depuis la carrière de talc paraît la plus simple – 3 h 30 aller et retour –, d'autant plus qu'elle permet de partir de 1 650 m d'altitude. Des indices laissent penser que les bergers avaient l'habitude autrefois de ramasser cette pierre douce qui affleurait. Au début du XIX^e siècle commence le ramassage artisanal, avant que l'exploitation prenne un réel essor en 1888.

L'itinéraire suit globalement la crête sud-est. Au-dessus du « pylône du talc », la végétation gênant le passage, mieux vaut remonter la piste sur quelques dizaines de mètres et prendre une sente à droite pour rejoindre la crête plus loin. La carrière montre alors ses terrasses et le travail que réalisent les hommes et les machines pour en extraire le minerai.

Au bout d'une demi-heure de marche, on domine l'étang de Béseil, lové dans un petit cirque. Continuer sur le sentier à gauche. La végétation change petit à petit, les genêts font place à un parterre de raisin d'ours et de bruyère. Plus

haut, une zone rocheuse casse un peu la régularité de la marche. Elle oblige à progresser sur le versant est pour atteindre un grand col, Techeyrou, qui domine les gorges du Trou de l'ours.

Au-dessus, des caïms montrent le chemin pour progresser dans une zone tout d'abord herbeuse puis rocheuse. Un gros bloc placé sur un éperon semble inaccessible, mais l'itinéraire continue

pour tout près. Le passage est raide, mais une solution est toujours possible pour éviter l'escalade.

La suite, plus facile, passe par un petit col d'où l'on voit l'étang Tort. Puis, en évitant de gros blocs granitiques à gauche, le chemin du sommet s'ouvre. Au pic du Soularac – 2 368 mètres –, on oublie vite la fatigue pour profiter du panorama. Un des plus complets sur les Pyrénées, avec le château de Montségur.

Le retour s'effectue par le même chemin. Toutefois il est possible pour les bons marcheurs de continuer la crête jusqu'au pic Saint-Barthélemy. Il faut alors descendre par celui des Burgarels et revenir par le pas du Gai, où l'on retrouve la piste qui revient au point de départ.

Cécile Pech
(Pyrénées Magazine)

PRATIQUE

● Renseignements : office de tourisme des vallées d'Ax, tél. : 05-61-64-60-60.

● Accès : en venant de Foix, rejoindre Luzenac par la N 20. Au centre du village, prendre la D 55 pour Lordat, puis la route des talcs. A 7 km (2 km avant la carrière), prendre une piste à gauche marquée par des panneaux d'indication des pylônes P 9, 10, 11, 12, pic de Saint-Barthélemy et Soularac. Monter jusqu'au grand hangar, franchir la clôture et se garer à proximité.

● Dénivelée : 700 mètres. Cartographie : IGN Top 25 2148 ET Ax-les-Thermes.

● Adresse : à Axiat, ferme-auberge, tél. : 05-61-64-42-91.

AREQUIPA (Pérou)

de notre envoyé spécial

Les habitants d'Arequipa, la deuxième ville du Pérou, à 1 000 kilomètres au sud de la capitale, Lima, ont peu de certitudes, si ce n'est que vivre là, à 2 300 mètres au-dessus du niveau de la mer, est un honneur. Sur le pont Bolivar, long de 320 mètres, qui enjambe le fleuve Chili (qui veut dire « froid » en quechua), un Arequipeno, Juan Segundo, explique son bonheur. « Vivre à Arequipa, c'est être fier de regarder le Misti », dit-il. Des trois volcans qui culminent à environ 6 000 mètres d'altitude, il est le moins élevé (5 800 mètres), mais le plus majestueux. « Pourquoi croyez-vous que votre Gustave Eiffel s'est installé ici au début du siècle, et pourquoi il a construit ce pont, le toit en fer du marché San Camillo et les escaliers de la cathédrale ? », demande Juan Segundo. Evidemment, il est tombé amoureux d'une Arequipena, mais il a été touché par la force du Misti », dont le sommet enneigé en ce début août ajoute à la force du site.

Pourtant Arequipa, construite avec ses pierres de lave volcanique d'un blanc éclatant, et son 1,2 million d'habitants traversent une grave crise. L'ancienne capitale du Sud andin, coincée entre la sierra et le désert, et qui a connu son apogée au début des années 1980, s'enfoncé dans le déclin. En juin, des manifestations de protestation contre la privatisation de deux centrales électriques ont provoqué la mort de deux personnes et une centaine de blessés. Il faut remonter à 1950, à l'époque de la dictature, pour retrouver une telle explosion de violence.

Le président Alejandro Toledo, élu en 2001 avec 80 % des voix des Arequipenos, a été contraint de faire machine arrière et de changer son gouvernement. Le maire, Juan Manuel Guillen, un philosophe de formation et ancien recteur de l'université, une figure emblématique de la lutte contre le régime de l'ancien président Alberto Fujimori (1990-2000), a pris la tête de la rébellion, rappelant que pendant la campagne Alejandro Toledo avait promis que les deux entre-



ATLAS PHOTOGRAPHY/SIPA

« Vivre à Arequipa, c'est être fier de regarder le Misti. »

prises ne seraient pas privatisées. « Au-delà des enjeux économiques, ce que les Arequipenos ont rejeté, en juin, c'est une façon de gouverner du pouvoir central et des pratiques non démocratiques en vigueur au cours des dix dernières années », a-t-il alors déclaré pour justifier sa virulente opposition.

Arequipa la frondeuse a subi de plein fouet la nouvelle politique économique engagée par le pays au début des années 1990, selon l'économiste Jorge Lira. « Victime de l'ouverture des marchés, le parc industriel de la ville et de la région a été divisé par deux en dix ans, avec le départ de ses plus grandes entreprises et la perte de milliers d'emplois », explique-t-il. Les grandes entreprises ont préféré s'installer à Lima, où les infrastructures et les communications sont beaucoup plus favorables. Enclavée, en raison de l'absence de routes et d'une politique de boycottage du pouvoir central décidée par l'ancien président



« Le maire et son équipe n'ont aucune vision des problèmes de la région », déplore le président du Syndicat des hôteliers et du tourisme (Ahora), Flavio Flores, qui après les troubles de juin voulait engager une procédure en justice pour réclamer des dommages et intérêts à la municipalité. Le secteur du tourisme est sinistré, selon lui, comme dans la ville de Cuzco, plus au nord, l'ancienne capitale inca, avec une chute de 50 % des réservations. « En tant que philosophe, il n'a que mépris pour le tourisme, alors que cette activité est une chance pour la ville, la région, et nécessite peu d'investissements, mais une politique cohérente », ajoute-t-il en vantant le patrimoine régional que sont le canyon de Colca, avec ses gorges qui atteignent jusqu'à 3 000 mètres de dénivellation, ou encore la vallée des Quarante volcans.

« Vivre là et ne jamais abandonner ce soleil qui chaque jour est au rendez-vous », c'est ce que voudrait Percy Lazo, un avocat de trente-six ans qui est né et a fait ses études à Arequipa. Comme beaucoup de ses amis et trois de ses frères, au chômage actuellement, il dit qu'il n'a que deux possibilités : « Lima et son brouillard [la garua] ou l'exil en Espagne. » Il retarde pour un temps encore l'instant de cette décision.

Alain Abellard

IL Y A 50 ANS, DANS *Le Monde*

Les intentions de Staline

L'ANNONCE de la convocation – si longtemps retardée – du congrès du Parti communiste a suscité une vive curiosité dans les milieux internationaux et ouvert dans la presse le large champ des hypothèses. On s'est posé partout de nombreuses questions sur les intentions de Staline à la veille de ses soixante-treize ans, sur le sens qu'il faut attribuer à la réorganisation des instances suprêmes du parti, sur l'orientation future de la

politique intérieure et extérieure de l'URSS. Evidemment, à l'égard d'un pays qui garde jalousement ses secrets, toutes les hypothèses sont permises, mais il importe d'être prudent et de se garder du sensationnel. Et d'abord rien ne permet de penser que Staline songe à abandonner le pouvoir et à faire nommer son successeur par le congrès. Du fait que Georges Malenkov sera le principal orateur et présentera le compte rendu de

l'activité du comité central depuis 1939, on s'est hâté ici et là de conclure qu'il l'emportait définitivement sur Molotov auprès de Staline et qu'il était le « dauphin ». La supposition est gratuite. Jusqu'à nouvel ordre, Viatcheslav Molotov demeure le « premier lieutenant » de Staline, et si ce dernier devait désigner un seul homme pour lui succéder ce serait vraisemblablement Molotov qui serait choisi.

(23 août 1952.)

EN LIGNE SUR lemonde.fr



Edition abonnés.

Dans le cadre de ses thématiques estivales, lemonde.fr propose une sélection d'articles d'extraits des archives du *Monde* sur le phénomène des rave parties.

■ **Décalé.** Chaque jour, lemonde.fr traite sous un angle original un sujet d'actualité ou un événement insolite.

■ **Carnet de route.** La chronique publiée en dernière page du *Monde* dans la rubrique Horizons.

CONTACTS

REDACTION

21 bis, rue Claude-Bernard, 75242 Paris Cedex 05. Tél : 01-42-17-20-00 ; télécopieur : 01-42-17-21-21 ; télex : 202 806 F

ABONNEMENTS

Par téléphone : 01-44-97-54-54
Sur Internet : <http://abo.lemonde.fr>
Par courrier : bulletin p. 16
Changement d'adresse et suspension : 0-825-022-021 (0,15 euro TTC/min)

INTERNET

Site d'information : www.lemonde.fr
Site finances : <http://finances.lemonde.fr>
Site nouvelles technologies : <http://interactif.lemonde.fr>

Guide culturel : <http://aden.lemonde.fr>

Marché de l'emploi : <http://emploi.lemonde.fr>
Site éducation : <http://educ.lemonde.fr>

Marché de l'immobilier : <http://immo.lemonde.fr>

TÉLÉMATIQUE

3615 lemonde
Sur Internet : <http://archives.lemonde.fr>

COLLECTION

Le Monde sur CD-ROM :

01-44-09-43-21

Le Monde sur microfilms :

03-88-71-42-30

LE MONDE 2

Abonnements : 01-44-97-54-54

En vente : « Carnets de voyage ».

■ Tirage du *Monde* daté jeudi 22 août 2002 : 490 789 exemplaires.

1-3



Le Net ne cesse d'évoluer. Prochaines étapes : l'injection d'une grosse dose d'intelligence artificielle et la création d'un réseau ultra puissant, la "grille".

ÉTATS-UNIS Les églises évangéliques au secours d'Israël

INDE Rave-parties chez les lamas

■ 3 € chez votre marchand de journaux

Le Monde

SPÉCIAL PREMIERS ROMANS

DES LIVRES

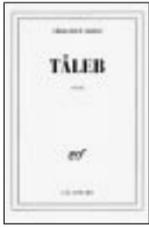
VENDREDI 23 AOÛT 2002



ROMANS FRANÇAIS...

Sébastien Brebel, Sébastien Ortiz, et aussi Denis Labayle, Raphaële Vidaling, Grégoire Bouillier...

pages III à V



... ET ÉTRANGERS

Chloe Hooper, Rachel Seiffert, et aussi Gregory Norminton, Margaret Mascarenhas...

pages VI et VII



ENQUÊTE

Etat des lieux du marché éditorial. Reportage à Chambéry, la ville des nouveaux romanciers. pages II et VIII

Chronologies intimes



De gauche à droite : Frédéric Teillard, Laetitia Bianchi (cachée derrière un masque) et Anne Buisson.

93 premiers romans, français et étrangers, sortent en librairie à l'occasion de la rentrée littéraire d'automne. Presque 60 de plus qu'en 1992. Quelle est la politique des éditeurs en ce domaine ? Parmi ces inconnus, combien surnageront ? Un état des lieux s'impose. Ce supplément recense 37 titres. Une première sélection, qui ne vise pas à l'exhaustivité, concernant les livres sortant avant la mi-septembre. D'autres nouveaux romanciers, ainsi que les auteurs de premiers romans déjà reconnus dans d'autres domaines, comme Alain Borer, Chantal Thomas ou Olivier Py, seront traités dans nos prochains numéros.

Il y a quelque chose de trouble dans la vie de Frédéric Teillard, ce professeur de français de 45 ans, quelque chose qui vient de sa naissance, un mystère qui plane autour des années de sa petite enfance, et qui l'obsède, lui fait mal, le rend malade. Parallèlement à la thérapie qu'il entamait, il a entrepris ce livre construit comme un journal intime. Son découpage répond à une nécessité vitale : le besoin de « mise en ordre » d'un passé nageant dans un « magma confus ». L'urgence de poser des bornes, camper des dates, retrouver des repères. La chronologie y est mise à mal car Frédéric Teillard a, plus ou moins consciemment, suivi le modèle de la cure analytique. Cet homme, qui avait choisi *L'Age d'homme* de Michel Leiris comme sujet de maîtrise, a aussi tenu à placer cette autobiographie sous le signe de Claude Simon, un autre de ses maîtres, auteur de cette définition du travail d'écriture : « *Je le fais, il me fait, il se fait.* » Ainsi que de Montaigne, qui confia à propos des *Essais* : « *Je n'ay pas plus fait mon livre que mon livre m'a fait.* »

Il est peu courant de trouver ce type d'ouvrages dans la boucoulade des premiers romans. C'est que Frédéric Teillard, qui s'est fait refuser cinq manuscrits par Gallimard, Flammarion, les éditions de Minuit, POL, Fayard, depuis 1983, cherche moins à prouver qu'il est un bon écrivain qu'à se prouver à lui-même qu'il est quelqu'un, qu'il a une histoire. Son problème n'est pas d'être reconnu comme un auteur littéraire, mais de comprendre pourquoi, dans tous ses livres qui n'ont pas été publiés, il n'a cessé de rejouer obstinément le rôle de l'enfant caché, pourquoi ses textes reproduisaient sans cesse le schéma qu'il savait « *faire le mieux : ne pas être reconnu* ». Du roman inextricable de sa vie, Frédéric Teillard ne parvenait pas à trouver l'intrigue,

d'où ce choix de mouler son récit au plus près de lui-même, cette succession de pages calquées sur « *le train de [ses] mutations* ».

Il arrive, dans *Je ne sais pas*, que le lecteur et le narrateur ne sachent plus ce qu'ils croyaient savoir 150 pages plus haut ; dans une fiction, ce flou serait imputé à une défaillance de l'auteur ; ici, il s'agit d'un symptôme des piétinements ou régressions du sujet qui suit, en quelque sorte, le cheminement en zigzag de sa quête de guérison, et n'ambitionne qu'une chose : « *Parler de soi avec justesse.* » A ceux qui trouveraient le terme « roman » incorrect, il répond que ses personnages sont imaginaires. Par exemple, « *François T. n'est pas mon père réel, c'est mon père tel que je l'ai vécu et, aujourd'hui, le raconte et l'invente.* »

C'est en effet à partir de la traque de cette impossible vérité (savoir ce qui s'est passé le 26 avril 1956 à la clinique de la Croix-Rouge à Ixelles, savoir si son père était là, et pourquoi sa mère le lâcha, et pourquoi son père le fouettait...) que Frédéric Teillard fouille et questionne. A cause de ce non-dit qu'il fut sensible aux mensonges, à l'inceste, à la mythomanie (« *Feindre de partir pour le travail, me prendre pour un autre... il y*

■ Jean-Luc Douin

avait en moi, alors, un peu de Jean-Claude Romand », qu'il se fabriqua longtemps des pseudonymes (« *Comment signer des histoires, comment même les raconter de manière qui fût personnelle, alors que je ne connaissais pas la mienne, ignorais comment j'avais reçu mon nom, me prenais sans cesse pour un autre et vivais à côté de moi ?* »). A cause de ces abîmes qu'il développa un temps un côté féminin (« *Parce que j'ai été, comme garçon, objet d'abandon et de vengeance par ma mère, et objet de jalousie et d'éviction par mon père* »), gâcha des amours, souffrit de troubles sexuels, passa un temps du côté des boureaux (un père envoyé faire la guerre d'Algérie a-t-il pratiqué la « gégène » et la « corvée de bois » ?), vit sa confiance en autrui

dévastée, ressentit des désirs de meurtre à l'encontre de son père.

C'est à cause de ce qui le harcèle depuis toujours qu'il signe des pages magnifiques, dans lesquelles le lecteur se retrouvera, réinventera son père et son histoire. Celle-ci, entre autres, à propos de l'enterrement du grand-père : « *C'est alors que j'ai pensé à Lear dont la tempête a soufflé le crâne, laissé la cervelle à l'orage et dans ses pensées la pluie ruisseler, au pauvre Lear dont l'âme est illuminée par les éclairs et s'ouvre enfin. Et toi qui gisais là, ai-je pensé, dans ce cercueil de chêne et de capiton, toi qui non plus que Lear n'avait su partager ton royaume, toi qui n'avais pas fait le chemin de Lear dans la tempête de la déraison, mais un autre, peut-être, qui peut-être l'avait conduit au même trône de misère, pauvre ombre de Lear, un instant j'ai pris pitié de toi.* »

Anne Buisson a-t-elle un jour revêtu la tenue de sa narratrice : uniforme marine rayé, tablier et calot ? La question importe moins que le choix qu'elle a fait de ce récit chronologique, du 28 novembre au 10 septembre : de petites notes brèves dans une langue très sobre, pour refléter dix mois de « vie ordinaire » d'une serveuse de cafétéria. Elle est parfois à la plonge. Parfois employée à balayer, nettoyer les sols et les toilettes. Mais outre la peinture de ce quotidien blafard, la chronique réaliste d'une existence monotone, la répétition de gestes ennuyeux dans un univers d'odeurs de salissure, c'est de l'expérience d'une solitude qu'elle veut témoigner, quand elle sert les frites. La fausseté du décor de ce lieu fréquenté par des « cadres moyens ou commerciaux de petite envergure dépourvus de délicatesse ». La façon dont une employée est rongée par l'usure, gagnée par la fatigue, guettée par les vertiges, entamée par la lassitude. La rapidité avec laquelle son optimisme est amputé, le renoncement qui s'empare d'elle à l'écoute des blagues salaces, des regards libidineux, des gestes qui la mortifient. Son journal est celui d'un combat contre le vide, la mort. Le processus d'urgence d'une échappatoire.

L'éblouissante façon dont Laetitia Bianchi rédige des modes d'emploi de la vie moderne déroutera. La structure polyphonique, bribes de discours mis en abîme, avec laquelle elle dénonce les simulacres de nos existences, semble à l'opposé des douloureuses confessions que nous venons d'évoquer. Menacé d'hermétisme, ce chœur complexe d'avertissements, où dominent les voix d'une gamine prônant l'art d'ouvrir les yeux, à la façon des mouches qui savent lorgner de quatre mille et une facettes, et d'une « vieille fille » achamée à brider la rêverie, est un manifeste en même temps qu'une mise en garde sur la façon dont l'individu innocent, turbulent, insolent, regarde les images, et sur celle que voudraient lui imposer les voix des discours pédagogiques, télévisuels ou publicitaires. *Voyez-vous* est une exhortation destinée à la génération de la télécommande : voyez l'univers à l'envers, avec des yeux derri-

re la tête ou en fermant les yeux. Un combat contre les docteurs Mabu-se, les œillères et la peur du noir. Un apprentissage de la vision du monde comme un songe, un poétique plébiscite pour celui qui sait être « *créateur de créature* ». Soit : le journal en chaos d'une conscience qui plaide sa dissidence intime. ABC de l'écrivain.

JE NE SAIS PAS de Frédéric Teillard. Stock, 372 p., 20 €.

JOURNAL D'UNE SERVEUSE DE CAFÉTÉRIA d'Anne Buisson. Ed. Farrago/Léo Scheer, 88 p., 12 €. En librairie le 26 août.

VOYEZ-VOUS de Laetitia Bianchi. Verticales, 174 p., 14 €. En librairie le 4 septembre.

Le Monde
initiatives
Le constat est économique, la réalité est sociale.

SPÉCIAL ÉTÉ

1^{er} Tour de France social des régions

MENSUEL N° 10 3,8 €

Pour agir sur l'économie emparez-vous du social



Au marché des nouveaux

Le nombre de premiers romans publiés augmente chaque année. Coups éphémères ou découvertes de plumes nouvelles, état des lieux d'un marché qui doit beaucoup à l'influence des libraires et des critiques

La courbe des publications de premiers romans suit celle de l'inflation éditoriale. La rentrée 2002 bat tous les records, avec 93 titres, 9 de plus qu'en 2001, 18 de plus qu'en 1999 et presque 60 de plus qu'il y a dix ans, selon les estimations de *Livres Hebdo*. Cela représente un roman sur cinq. Encore ne s'agit-il que des chiffres de la rentrée de septembre. Janvier apporte une nouvelle moisson de premiers livres, tandis que certains – souvent implicitement sacrifiés par leurs éditeurs – paraissent dans la plus grande indifférence entre mars et juin. Le Festival du premier roman de Chambéry, qui sélectionne chaque année une quinzaine d'auteurs, a recensé 195 premiers romans pour l'année écoulée (*lire page 8*). Soulignons, même si cela est déplaisant, qu'une majorité de ces titres disparaissent aussitôt publiés pour se retrouver au mieux dans les bacs des soldes, au pire au pilon.

Dans l'emballage incontrôlé de la machine éditoriale, des premiers livres ont eu cependant un succès inattendu, de Marie Darrieussecq à Anna Gavalda, en passant par Marc Levy ou Dai Sijie. Tout le monde essaie de trouver le premier roman qui marche, ce qui n'exclut pas forcément la qualité littéraire. Mais pour quelques livres phares, peu dépassent le millier d'exemplaires. Selon Ipsos, les dix meilleures ventes de premiers romans représentent 75 % du marché dans cette catégorie. Mieux vaut passer à la télévision pour être distingué dans les librairies ou les supermarchés. En 2001, Bruno de Stabenrath, Anne-Sophie Brasmé ou Nelly Arcan ont fait des prestations réussies. Guy Goffette, connu pour son

œuvre poétique, a bénéficié du soutien des libraires pour créer l'une des surprises de ce palmarès. Ensuite on passe sous la barre des 10 000 exemplaires avec Philippe Grimbert.

Le premier roman est un marché. Bien sûr, un éditeur ne songe pas d'abord au tableau des meilleures ventes, mais disons qu'il ne l'oublie pas. On tient compte de l'aspect physique de l'auteur et de son potentiel audiovisuel. L'âge est un critère. Il a contribué au succès d'Anne-Sophie Brasmé – 17 ans. Cette année, Anne Carrière a trouvé plus jeunes encore : Maëva Poupard, 16 ans, et surtout Flavia Pujol, 13 ans. Va-t-on interdire la publication de premiers romans aux moins de 13 ans ? Un âge respectable peut aussi servir d'argument. Robert Lafont mise ainsi sur Yves Aubin, qui signe son premier livre à plus de 70 ans.

La notoriété joue également. Le premier roman d'Elisabeth Quin – critique de cinéma sur *Paris Première* – chez Grasset bénéficie d'une jaquette et d'une mise en place deux fois plus importante que celui de Raphaële Vidalin (même éditeur), qui attire pourtant l'attention de certains libraires.

À-VALOIR GÉNÉREUX

La banalisation du premier roman vient aussi de ce que les auteurs sont mieux au fait des rouages de l'édition. Les manuscrits sont envoyés à toutes les maisons et certains auteurs savent jouer avec la peur des éditeurs de rater le texte qui va bien se vendre. Sans atteindre les sommets anglo-saxons, des à-valoir peuvent monter assez haut pour des premiers romans, même s'ils sont généralement inférieurs à

6 000 euros. Une fois l'auteur publié, il n'est pas facile pour un éditeur de le conserver. « *Le temps où un nouveau romancier entrain dans une maison à vie ou presque, est révolu* », explique Olivier Nora, président du directoire de Grasset.

Le fait d'être écrit par un inconnu n'est pas un obstacle à la cession de droits audiovisuels ou à l'exportation. Sans parler de Marc Levy, vendu aux studios de Steven Spielberg, avant même d'être publié, plusieurs débutants franchissent la frontière ou passent à l'écran. C'est le cas du premier roman d'Olivier Pourriol, *Méphisto Valse* publié chez Grasset : le livre s'est peu vendu mais a été plus rentable qu'une des meilleures ventes. Et c'est de plus en plus fréquent.

Il n'y a pas que les chiffres et le commerce. Au marché du premier roman, on cherche le grand écrivain d'aujourd'hui ou de demain. Il s'y trouve des perles rares. Éditeurs, journalistes, libraires sont à la

recherche de cette émotion qu'apporte un nouveau texte. « *Certains premiers romans sont impressionnants, d'autres sont des promesses* », explique Jean-Marc Roberts, gérant de Stock. C'est ainsi que sont apparus tout récemment Philippe Besson (Julliard), Laurent Mauvignier (Minuit) ou Pierre Senges (Verticales).

Catherine Guillebaud, qui publie son premier livre, et qui fut par ailleurs, chez Arléa, l'éditrice des premiers romans de Christophe Bataille et de Maxence Ferminé, s'interroge : « *Il y a un plaisir de la découverte chez l'éditeur qui veut donner sa chance à un auteur, être celui qui fait surgir un écrivain. Ce plaisir est gratuit aussi pour le libraire ou le critique. Mais est-ce le cas pour le lecteur ? Pourquoi irait-il d'emblée vers un inconnu ?* » D'où l'importance, ici plus qu'ailleurs, des choix effectués par les critiques et les libraires.

« *Faire parler d'un premier*

roman, c'est beaucoup de travail, mais c'est plus facile qu'un deuxième livre, explique Marie-Laure Goumet, attachée de presse chez Julliard, qui s'est occupée des premiers livres de Lydie Salvayre, Régine Detambel, Philippe Besson ou Philippe Jaenada. *Tout le monde veut participer à sa découverte. Nous aussi. Quand j'ai eu en main le premier livre de Philippe Besson, j'ai appelé longtemps à l'avance plusieurs journalistes, en les prévenant que nous allions sortir un livre fabuleux à côté duquel ils ne pouvaient pas passer. Évidemment, je ne fais pas ça pour tous les livres. Mais là, ça me semblait important.* »

UNE MODE IRRITANTE

A la fin juillet, la librairie Livre Sterling, avenue Franklin-Roosevelt à Paris, avait encore sur sa table de présentoir deux premiers romans de la rentrée 2001, *Méphisto Valse*, d'Olivier Pourriol (Grasset) et *Tableau vivant*, de Jean

Pierre Enjalbert (Verticales). Emmanuel Delhomme continue à les défendre, parce qu'il les a aimés. Les libraires prêtent une attention particulière aux premiers romans. « *On sélectionne en fonction des éditeurs, tout en étant attentifs aux petites maisons*, explique Jean-Marie Sevestre, responsable de la librairie Sauramps à Montpellier. *On fait un espace premier roman ou une thématique sur des sujets. Depuis quelques années, on les met plus en valeur que des troisièmes ou quatrièmes romans.* »

La mode du premier roman commence à en irriter certains. « *Je prêtai une attention particulière aux premiers textes. C'est un moment de bonheur pour un libraire de les vendre. Mais depuis deux ou trois ans, je suis plus sélective* », explique Marie-Rose Garnier, de la librairie des Abbesses, à Paris. Christian Thorel, à Table blanche (Toulouse), a une table « *Nouvelles voix* » : « *Certains premiers romans s'intègrent à cette table, d'autres pas. Devant cette pléthore, cet excès de propositions, on essaie de se garantir. Nous avons perdu la tendresse a priori qu'on peut avoir à l'égard d'un premier texte. On attend la même exigence et le même émerveillement que peut procurer un livre, qu'il soit premier ou cinquième. Mais c'est vrai que, quand cela arrive, c'est une gratification pour le libraire. C'est arrivé pour Laurent Mauvignier ou Tanguy Viel, mais on ne les vend pas en tant que premiers romans.* »

L'automne 2002 s'annonce bien pour les premiers romans. En tout cas, pour certains d'entre eux. Le premier roman est un marché. Il doit veiller à ne pas être englouti dans la dérégulation.

Alain Salles

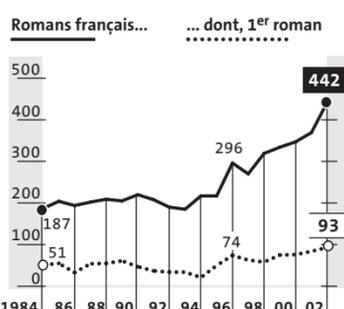
UNE PROGRESSION CONSTANTE

Le palmarès 2001 des meilleures ventes de 1^{er} roman

	Titre	Éditeur	Auteur	Exemplaires
1	Cavalcade	Laffont	Bruno de Stabenrath	55 000
2	Respire	Fayard	Anne-Sophie Brasmé	38 000
3	Putain*	Seuil	Nelly Arcan	25 000
4	Un été autour du cou	Gallimard	Guy Goffette	19 000
5	La petite robe de Paul	Grasset	Philippe Grimbert	8 000

* Le livre a été diffusé à 17 000 exemplaires au Canada

Nombre de romans



Sources : Ipsos les chiffres sont fournis par l'éditeur, Livres Hebdo

L'histoire des origines

Quel est le processus qui permet d'annoncer la naissance d'un écrivain ? Plusieurs éditeurs lèvent un coin du voile

Il y a d'abord les milliers de manuscrits qui arrivent chez l'éditeur, par la poste, par recommandation, par obligation parfois. La plupart ne deviennent jamais des livres. D'autres connaissent un jour le miracle de la publication. Chaque année, ils sont de plus en plus nombreux. Quelques rares élus obtiennent un grand succès. Les histoires de premier roman sont aussi pleines d'histoires.

Bernard Wallet, directeur des éditions Verticales, a refusé quand il était chez Denoël le premier roman de Lydie Salvayre, qui est aujourd'hui sa compagne. Ce texte n'a jamais été publié. Mais Bernard Wallet se souvient du choc de lecteur qu'il a éprouvé quand il a lu le premier livre publié de cet auteur, *La Déclaration* (Julliard, 1990). Dans un autre genre, Catherine Guillebaud a rencontré Jean-Claude Guillebaud en lui apportant son premier manuscrit au Seuil. Il n'a jamais été publié, elle est devenue sa femme et l'éditrice d'Arléa. Vingt ans après, elle publie son premier roman, *Amants*. Personne ne l'a refusé au Seuil.

Les relations entre un éditeur et un nouvel auteur ne sont pas toujours des histoires d'amour. Ce sont toujours des rencontres. « *On*

a un texte avec un nom, un numéro de téléphone, une adresse, on commence à imaginer comment est l'auteur », explique Bernard Wallet. Mais c'est aussi un travail plutôt secret, difficile, au cours duquel un auteur confie ce qu'il a de plus intime à quelqu'un qu'il ne connaît pas. Comment se passe ensuite le travail du premier roman ? Quel est le processus qui permet d'annoncer la naissance d'un écrivain ? Plusieurs éditeurs s'expliquent sur cette élaboration difficile, « *ce silex qu'on frotte jusqu'à l'étincelle* », comme le dit Olivier Nora, président du directoire de Grasset.

Dominique Gautier (Le Dilletante) : « *Il faut un coup de foudre. Je ne publie un premier roman que si je suis enthousiaste à 90 %. Si on hésite, il ne faut pas le faire. Le travail avec les auteurs porte souvent sur des détails. Pour comment je suis devenu stupide de Martin Page, je lui ai conseillé de déplacer le début du livre dans le cours du récit. J'avais déjà refusé cinq ou six manuscrits. C'est difficile à expliquer. Il y a un moment où c'est évident qu'on veut le publier. Quand on reçoit un tel manuscrit, c'est un bonheur. J'ai connu une semaine idyllique en découvrant, à quelques jours d'intervalle, les textes d'Anna Gavalda et d'Anna Rozen.* »

Jean-Marc Roberts (Stock) : « *Il faut travailler le moins possible sur un premier roman. On parie sur un auteur ou on ne parie pas. Je crois très peu à l'auteur de premier roman qu'on fait travailler pendant six mois. Je n'ai pas changé un mot du livre de Frédéric Teilhaar. Peut-être que, par moments, il y a trop d'envolées lyriques, mais il faut aussi faire sentir les défauts de l'auteur. Quand on ne connaît pas les auteurs, on a du mal à les faire travailler. Dans le deuxième ou le troisième, on s'autorise plus de choses. J'avais reçu le premier roman de Yann Moix. Je lui avais dit que son livre commençait page 80. Il était en contact avec Grasset, qui l'a publié sans ces premières pages.* »

Olivier Cohen (éditions de L'Olivier) : « *Pour chaque livre, il y a une histoire différente. Il y a des premiers romans sur lesquels on a beaucoup travaillé, d'autres non. Il n'y a pas de règles, je dois m'adapter aux particularités de l'auteur, sans intervenir trop. Parfois, si c'est trop travaillé, ça peut tuer la vie. J'avais reçu Le Grand Huit de Thierry Vimal, par la poste. Il l'a réécrit de la première à la dernière phrase. Quand le manuscrit est revenu, c'était très bien, mais ça aurait pu être raté. On ne se met pas à la place de l'auteur. On ne peut pas trouver les mots ou la place des mots. Il doit trouver son phrasé.*

Pour Olivier de Solminihac, on a eu beaucoup de discussions, mais davantage sur la construction du livre. Certains ont du style, mais pas le sens de la narration ; d'autres, c'est le contraire. Mais quand j'ai reçu In Situ de Patrick Bouvet, il n'y avait pas un mot à changer, tout était à sa place. »

« UN TRAVAIL DE LECTEUR »

Bernard Wallet : « *On fait un travail de lecteur. Ce serait obscène de réécrire quoi que ce soit. Notre travail est de faire en sorte que l'auteur arrive à son point d'intimité avec le texte. On se penche sur son épaule, sur son travail. On ne se substitue pas à quelqu'un d'autre. Ça a quelque chose de très concret. On lit le texte ensemble et on s'arrête quand ça ne va pas. Généralement l'auteur reconnaît que, précisément à ce moment-là, il n'était pas en intimité avec son texte.* » Il faut aussi savoir faire attendre. Verticales a refusé le premier texte de Pierre Senges. « *Nous avions été emballés par ce texte, mais il y avait des imperfections et ça aurait été dommage de commencer avec ce livre. On a envoyé une lettre de refus très positive. Un an et demi plus tard, on a reçu Veuves au maquillage. On l'a invité à élaguer un peu le texte. Et le roman a paru. Dans ce paysage, un objet non identifié peut toujours*

apparaître. » Ce travail n'est pas toujours sensible. « *Il y en a qui prouvent que les auteurs ne lisent pas* », constate Bernard Wallet. Mais cela est aussi vrai de certains deuxième et troisième textes...

Chaque éditeur se plaît (ou se fait du mal) à repérer chez ses confrères les romans qu'il a refusés. Jean-Marc Roberts aurait pu publier *Truismes* de Marie Darrieussecq, si POL n'avait pas accepté. Dominique Gautier, qui est aussi libraire, a eu un choc en entendant un représentant de Gallimard parler d'un premier roman évoquant de jeunes Chinois en rééducation politique qui lisent les grands classiques interdits de la littérature. C'est Balzac et la petite tailleuse chinoise de Dai Sijie. Il avait refusé le manuscrit, comme beaucoup d'autres éditeurs. « *Cela demandait trop de travail* », explique-t-il aujourd'hui. Le manuscrit a été envoyé dans un deuxième temps à Gallimard. Un matin, Dai Sijie a eu la surprise de recevoir un appel de Jean-Marie Laclavetine qui lui disait que son texte était accepté. « *Nous l'avons corrigé ensemble, précise le cinéaste écrivain. Je faisais des fautes de grammaire. Le français n'est pas ma langue, mais je tenais à écrire dans cette langue, surtout pour évoquer le bonheur que m'avait procuré Balzac ou Dumas. Il*

m'a fait supprimer des adjectifs, corriger certaines tournures, mais m'a incité à conserver des maladrotes. » Le succès du livre était loin d'être gagné. « *Quand Gallimard m'a annoncé qu'il tirait à 3 000 exemplaires, je leur ai dit que c'était beaucoup. En dehors de Chine ma douleur, mes films ne faisaient pas beaucoup d'entrées.* »

D'autres livres bénéficient d'un travail important. Et si c'était vrai de Marc Levy (Robert Laffont) doit beaucoup à l'expérience d'éditeur de Bernard Barrault, à qui Bernard Fixot avait confié le texte. Marc Levy reconnaît qu'il était débutant, qu'il avait besoin de conseils, mais assure qu'il a corrigé lui-même ce texte qui est l'un des premiers romans les mieux vendus de l'histoire.

Le succès attire le soupçon et parfois les rumeurs. Les éditeurs aiment lancer un auteur en tenant compte de son potentiel médiatique. Le premier roman de Lolita Pille, *Hell*, arrivé chez Grasset par l'intermédiaire de Frédéric Beigbeder, est un exemple à succès. « *Nous l'avons fait beaucoup retravailler, mais nous ne l'avons pas fait à sa place. C'est son texte, sa langue. On ne pratique jamais la négrofication d'un roman* », tranche Olivier Nora.

A. S.

Errances au crépuscule

Avec ses mystères, son étrangeté, la fable de Sébastien Brebel, admirateur de Thomas Bernhard, tient d'elle-même, solidement attachée à sa propre noirceur, allégée par un humour à froid, impassible

PLACE FORTE
de Sébastien Brebel.
POL, 248 p., 17 €.

Pour donner de l'épaisseur à un personnage de roman, pour l'enrichir d'une existence plausible, l'on doit généralement lui inventer des aventures et lui fabriquer une psychologie, un état civil, une condition sociale, des désirs, des souvenirs, des révoltes... De plus en plus souvent, paresseux ou impuissant, ou bien encore parce qu'il considère sa propre personne comme assez avantageuse et virtuellement « romanesque », l'auteur se fait personnage, héros ou narrateur : il devient à lui-même sa première source d'inspiration. Sébastien Brebel n'a pas emprunté ces routes très fréquentées. Son livre se trouve ainsi à contre-courant d'une tendance majori-

■ **PORTRAIT**

« La littérature doit donner à penser en même temps qu'à éprouver »

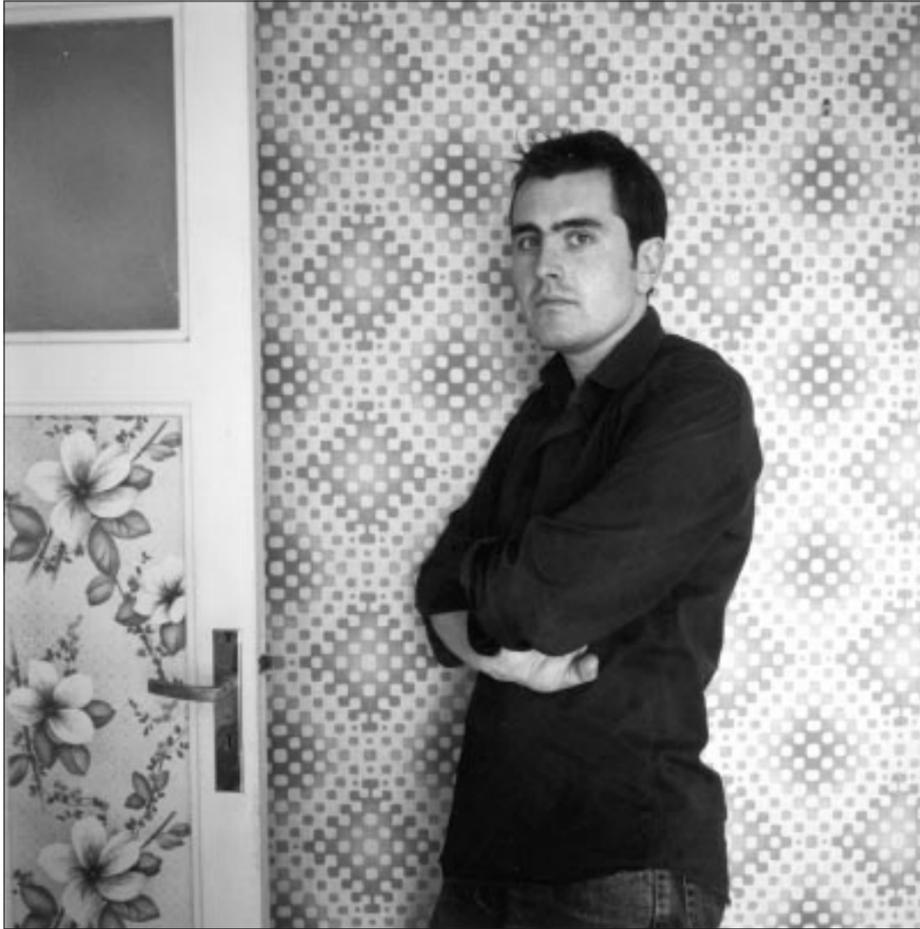
tairement autobiographique. Soulignons cependant que cette constatation, si elle peut nous disposer favorablement à la lecture, ne permet pas d'évaluer la valeur ou la qualité du livre.

A l'abri de son regard clair, de son calme un peu inquiet, Sébastien Brebel, qui a trente ans et enseigne la philosophie dans un lycée d'Angers, s'est donc risqué ailleurs. Avec bonheur, malgré l'aspect très noir et accablant, mais aussi curieusement drôle et tonique, de son roman. Ce « *notaire déchu* » roulant en BMW sur une route départementale du Maine-et-Loire, figure énigmatique

qui ouvre *Place forte*, n'est pas la détroque littéraire qu'il s'est choisie ni le masque de ses aspirations ou de ses refus. Comme les quelques autres personnages présents dans ce récit en trois dimensions, il est une pure créature littéraire, une fantaisie comme aurait pu en inventer le romantisme noir ou un évadé du roman gothique. Il n'a ni visage ni nom et ne ressemble qu'au rêve dont il est né. Son histoire est celle qu'il raconte au présent, ressasse avec son langage obsessionnel. « *Si j'étais écrivain*, affirme le notaire dans l'un des innombrables détours de son monologue, *je me serais nommé de même écrivain déchu, et chacune des lignes que j'aurais écrites aurait proclamé l'échec d'écrire et l'échec de toute littérature.* »

Des motifs et raisons de cette déchéance nous ne saurons rien ; elle est le signe noir et dominant du roman, l'espace de ce rêve qui donne forme aux démons. Un peu avant, le notaire sans identité disait : « *En moi, l'échec a été porté à sa plus haute exigence, j'entends l'exigence de clarté totale.* » Il y a bien, toujours au premier chapitre, ce chien blessé, ce vétérinaire introuvable, ces routes et cette « *idée fixe* » du notaire, son testament, « *acte de non-succession radical* » dont il cherche avec une frénésie morose la première phrase... « *Seul un long silence peut préparer l'avènement de la phrase juste, la phrase juste qui est la première phrase digne de figurer en tête de mon testament.* » Si la raison de tout cela manque, les sentences abondent. Crépusculaires comme l'âme du notaire, comme la tonalité majeure du roman.

La partie centrale du livre n'est pas directement, ou visiblement, reliée aux deux autres. Un narrateur parle à la première personne, enfermé dans une chambre d'hôpital et surtout dans la « *boîte crânienne* » de ses obsessions, hanté par l'image de vaches et d'aurochs qu'il tente de



THIERRY PASQUET

reproduire. « *Seul indice de mon action, j'opposais au spectre de l'ennui l'énergie passive du désœuvrement* », dit-il notamment. Retour du notaire dans le dernier chapitre. Toujours en quête du vétérinaire, il arrive dans une ferme délabrée dont le propriétaire vient de se pendre. Longue explication de la fem-

me de ce « *fermier germaniste* » qui avait trouvé matière, dans la littérature allemande, à exalter son désespoir et son ennui majuscules. Fin de ces sombres festivités.

Le livre refermé, le premier désir qui nous vient, n'est pas de sommer l'auteur de s'expliquer. Et l'on sent bien que si une clé était donnée, elle

ouvrirait sur une signification décevante d'être trop directe : le charme serait rompu. Avec ses mystères, son étrangeté, la fable tient d'elle-même, solidement attachée à sa propre noirceur et en même temps comme allégée par un humour à froid, impassible. On songe bien sûr à Thomas Bernhard, que le jeune

romancier admire. Comme il admire ceux qui furent ses « *icônes* », Flaubert, Faulkner, Claude Simon, ou encore, plus récemment, Henri Michaux. Après ces lectures, il y a eu les premiers essais d'écriture. « *Je me suis écorché à ces tentatives* », dit-il, et puis un jour *Place forte* est né. Devant ce livre, dont la parution l'emplit d'un vrai bonheur, il confesse son étonnement. Pourquoi donc serait-il moindre que le nôtre ?

Quand on l'interroge, Sébastien Brebel insiste sur le style et l'esthétique de son roman. « *J'ai écrit sans calcul des effets. Cette structure en triptyque du roman n'est pas à mes yeux un dispositif. Deux silhouettes claires entourent un personnage central aux contours plus incertains.* » Evoquant la géométrie des tableaux de Francis Bacon, souvent agencés en trois parties, il affirme avoir recherché ces « *ruptures* » qui laissent le lecteur libre de circuler dans les trois dimensions du livre et surtout de suivre la ligne mélodique des phrases, de cette pensée insaisissable que seuls les mots mettent en mouvement.

« *Je ne suis pas un pur philosophe* », tient à préciser l'écrivain. De fait, c'est moins la raison qui le retient que les égarements de celle-ci... Peut-être, comme son « *fermier germaniste* », s'est-il laissé d'abord bercer par les grandes voix de la pensée allemande, mais pour en conserver le rythme et le style plus que l'esprit de système. « *La littérature doit donner quelque chose à penser en même temps qu'à éprouver* », dit-il. Ce qui est beau, et même saisissant, dans *Place forte*, c'est son avancée propre, son déploiement. On dirait que l'auteur se dirige dans la nuit de son imagination, qu'il ne sait rien, positivement, de son histoire. Et que ce qu'il va en apprendre nous sera, à nous aussi, « *donné à penser* ».

Patrick Kéchichian

Histoire d'un petit soldat

Sébastien Ortiz éclaire de l'intérieur un sujet brûlant, la guerre en Afghanistan. Un roman fascinant et nécessaire



JACQUES SASSIER/GALLIMARD

TÂLEB
de Sébastien Ortiz.
Gallimard, 180 p., 14 €.
En librairie le 26 août.

A trente ans, Sébastien Ortiz publie un roman remarquable : *Tâleb*. Son thème est audacieux, son écriture accomplie. Le romancier affronte avec courage et lucidité une tragédie actuelle : la guerre en Afghanistan, mais il l'éclaire de l'intérieur, par la voix d'un tout jeune soldat livré à la fatalité de l'histoire. Le récit intimiste permet d'éviter le piège de la revendication simpliste ou de l'actualisation partisane.

Sébastien Ortiz raconte l'itinéraire d'un *tâleb*, un de ces adolescents soldats islamistes – les *tâlebân* – qui, au nom de la pureté d'une religion exacerbée, imposent la terreur de lois totalement répressives. On suppose l'écrivain être un réfugié afghan : il évoque, à la première personne, la mémoire d'un témoin démuné et douloureux, touchant au plus près l'authenticité du personnage principal, abusivement perverti par les manipulations sectaires de ses chefs religieux, transformé dès l'enfance en un fanatique, affamé d'héroïsme et d'abnégation, instrument d'une croisade meurtrière.

Sébastien Ortiz remercie les journalistes qui lui ont permis de

saisir la réalité historique d'une guerre récente, engluée de passion nationaliste et exacerbée par le terrorisme international. Ces précautions prises (ces garde-fous ?), le choix du roman est donc primordial. La fiction joue à plein son rôle qui est de dévoiler, sans parti pris, la vérité d'un être, perdu dans l'anonymat d'une aventure collective. Les documents ne pouvaient rendre compte d'un destin individuel, celui d'Hâfiz, jeune homme idéaliste, broyé par les tractations aveugles d'un conflit dont, aujourd'hui encore, on ne peut décrypter la complexité des origines.

Tâleb est un roman fascinant et nécessaire. C'est la biographie, si brève (Hâfiz meurt à vingt ans), d'un enfant bousculé et trompé par l'histoire. Fils d'un luthier, amoureux de musique, réfugié afghan ayant fui l'oppression soviétique, Hâfiz est né dans un camp pakistanais. Pas à pas, sa famille retrouve dignité et espoir, parmi les frères en exil qui survivent dans la nostalgie d'un autre temps, un univers de traditions, de poésie et de rêves dont l'immobilisme social est loin de nos certitudes technologiques.

SOUMISSION HEUREUSE

Hâfiz est un tendre. La mort de sa cadette, Leylâ, qui focalisait son amour des femmes sans imposer son réalisme sexuel, le conduit à entrer dans une madrasa où il pourra se consacrer à Dieu. Le romancier atteint des sommets de précision (et de lyrisme) dans la description méticuleuse de ces immenses écoles coraniques où la discipline, la soumission heureuse, la prière et la fraternité innocente exaltent les pulsions d'un enfant (Hâfiz a quatorze ans) épris d'utopie.

Hâfiz s'oublie dans une exis-

tence qui le comble. Six ans plus tard, un mollah les intoxique d'un étrange discours révolutionnaire qui se greffe facilement sur l'endoctrinement religieux. Avec ses très jeunes compagnons, Hâfiz rejoint Kaboul, ville dévastée sous le joug des *tâlebân*, qui imposent une morale outrancière et totalitaire. Puis il est engagé dans la guerre contre l'Alliance du Nord : « *Et la soif du Jihad s'empara de lui...* » Hâfiz, qui n'a jamais connu ni l'amour ni le plaisir, garde l'image fugitive de deux adolescentes voilées – comme ces colombes aimées, maintenant interdites ainsi que les cerfs-volants tant prisés des enfants, de crainte que leur récupération sur les terrasses des maisons murées ne permette d'entrevoir les femmes à leur toilette !

Le roman de Sébastien Ortiz est une totale réussite qui exploite avec discrétion toutes les nuances d'un sujet brûlant. L'auteur ne tente jamais d'influencer notre jugement, il déclenche pourtant une méditation essentielle. L'individu est la proie des stratégies politiques. L'assaillant convaincu de ses droits et le vaincu sûr de son sacrifice sont tous deux des victimes. Une question grave, scandaleuse pour certains, est posée : quelle nation, quelle civilisation posséderait la recette du bonheur social ? Et aussi : où nous conduit l'apparente liberté occidentale ?

N'oublions pas Hâfiz, qui périt précipité vivant dans un gouffre avant d'être mitraillé à la kalachnikov et recouvert de terre par un bulldozer : « *Ainsi s'achève l'histoire du tâleb qui aimait la musique et les femmes sans avoir eu le temps de le découvrir, d'un jeune homme parmi d'autres, épris d'absolu, ivre d'images, et que la mort effrayait. Ainsi se clôt le chapitre de sa vie perdue d'avance.* »

Hugo Marsan

Chevauchées historiques

José Frèches embarque pour la Chine ancienne, un monde féroce et raffiné, Diane Meur pour l'Europe intrigante du Saint Empire romain germanique



LE DISQUE DE JADE I.
Les Chevaux célestes
de José Frèches.
Ed. XO, 496 p., 21,9 €.
En librairie le 26 août.

LA VIE DE MARDOCHÉE DE LÖWENFELS,
ÉCRITE PAR LUI-MÊME
de Diane Meur.
Ed. Sabine Wespieser,
626 p., 24 €.
En librairie le 26 août.

Fort du succès, mérité, du *Lit d'Aliénor*, de Mireille Calmel, les éditions XO accueillent la première fiction de l'essayiste José Frèches, qui fut, naguère, un tout jeune conservateur du Musée Guimet. Ouvrant un cycle romanesque de trois volumes, *Les Chevaux célestes* entraînerait le lecteur dans la Chine ancienne, à l'heure où naît le plus vaste empire du monde. Marchand de chevaux à Handan, dans le royaume de Zhao, Lubuwei est aussi un disciple confucéen dont la vie bascule lorsqu'il entre en possession d'un disque de jade noir qui semble conférer d'étranges pouvoirs. Dans le contexte politique troublé du III^e siècle avant J.-C. – celui qui conduit à la fusion des « Royaumes combattants », tandis que s'affrontent philosophie taoïste et morale confucéenne –, Frèches multiplie les péripéties : un chirurgien est

contraint de livrer des secrets d'Etat pour l'amour d'un bel éphèbe ; une danseuse de cirque troque les sentines de la prostitution pour le monde à peine plus sûr des cours royales ; un général finit pendu quand une princesse en otage est assassinée par sa suivante... Mais par-delà le rythme impeccablement soutenu de l'intrigue, qu'un bref lexique des cinquante principaux personnages permet de mieux suivre, c'est toute la mécanique d'un pouvoir en pleine ascension, fondée sur l'émergence de la cavalerie, qui est rendue lisible, sans que la leçon de stratégie compromette la peinture d'un monde aussi féroce que raffiné.

L'époque choisie par Diane Meur n'est pas plus paisible. Traductrice des *Écrits sur Dante*, d'Erich Auerbach (éd. Macula, 1999), l'auteur invite à une plongée dans le Saint Empire romain germanique de la première moitié du XIV^e siècle où l'ancien conflit entre le pape et l'empereur se complique : de nouvelles incursions barbares, la naissance du capitalisme moderne, la confrontation plus ou moins souterraine des trois religions du Livre, les progrès de l'incroyance au sein des élites et le terrifiant point d'orgue de la Grande Peste. Dans ce contexte dramatique, Mardochée de Löwenfels livre une autobiographie mélancolique et désabusée qui semble l'ancêtre du roman d'apprentissage.

INTRIGUE CAVALCADANTE

Comme José Frèches, Diane Meur laisse à peine le lecteur respirer. En moins de cent pages, le fils puîné du duc de Löwenfels, pré-nommé Mardochée en hommage à un talmudiste savant qui sauva son aïeul lors d'une croisade mais y perdit la vie, conjuration du sort plutôt que révérence au vieux juif, tombe amoureux de sa cousine Roswitha,

subit la haine de son aîné Rodolphe, troque un avenir épiscopal pour devenir l'héritier du duché, lorsque les Tatars enlèvent son frère, reçoit une éducation humaniste chez son oncle Dietrich où Maître Venetius se charge de sa formation, revient parmi les siens, engrosse sa nourrice, qui est condamnée à finir au bordel, et voit réapparaître un frère aîné miraculé qui entend se défaire définitivement de son cadet...

Mais l'intrigue cavalcadante compte moins que la leçon éthique que le jeune homme tire de son parcours de contrebande. Maïmonide et Platon, Augustin et Dante, jusqu'à Guillaume d'Occam et Marsile de Padoue que Mardochée rencontre à Munich comme le rabbi Meïr ben Yehuda, disent l'hétérodoxie peu surprenante d'une formation dans un temps où les théologiens se font athées, les descendants d'empereur champions de l'idéal républicain et les ducs plus vils que les brigands qu'ils embauchent... Rien ne reste de la rage du jeune seigneur qui s'indignait devant une nature trop indifférente à l'ambition humaine, désormais gagné à la sagesse de son oncle qui « *permet d'être heureux à peu de frais et d'aimer un hasard auquel nous ne pouvons rien* ».

De l'étonnante galerie qui peuple ce gros roman, on retiendra peut-être la figure esquissée de Roswitha, plus sûrement celles de Venetius et de Conradino, les deux attachements vertigineux de Mardochée. Le second surtout, ondin sorti des eaux du Rhin, dont l'insolente vigueur et la hardiesse peu commune échappent au lot humain. Entre mythologie et histoire, l'homme se résigne à une obscurité décente. Dans le sillage du Nathanaël de Marguerite Yourcenar.

Ph.-J. C.

LIVRAISONS



■ **EST-CE BIEN LA NUIT ?** de Franck Maubert
 Franck Maubert n'avait jamais été malade, gravement s'entend. A 40 ans, le voilà brutalement otage du CHU de Tours, salle des soins intensifs. Symptôme : une violente névralgie faciale. Diagnostic : dissection de la carotide. Corps engourdi, électrodes fichées sur la poitrine, taraudé par la douleur, exsangue sur son lit, il partage « *l'air vicié des comateux* », glisse en douceur vers l'inconnu. Espérer la guérison ou affronter la mort ? Dans pareilles circonstances, on apprend à « *ne s'occuper que du présent et rester lucide* ». C'est avec une rare dignité que ce critique d'art évoque la présence de son compagnon de chambre (mystérieuse Momie), les images qui l'assaillent (Emilienne et Franz, qui le recueillirent à l'Assistance publique ; des femmes aimées ; des amis disparus) ; ce sentiment d'impuissance qui l'envahit, le fait basculer dans un déséquilibre, un vide. L'univers de l'hôpital lui évoque des références picturales : Goya pour ses « *monstruosités nocturnes* », la « *force immobile* » des sculptures de Giacometti lorsqu'il se revoit en état de marche, le « *théâtre macabre* » de Francis Bacon, ses corps « *au bord de l'innommable* », à cause de cette sclérose des nerfs sympathiques qui le menace de paralysie. Mais, effet des drogues, cette agonie temporelle est un film de mirages, des « *nuages de rêverie chargés de vapeur et de transparence* » (Stock, 136 p., 12 €). **J.-L. D.**

■ **ENTRE DEUX CILS**, de Jean-Félix de La Ville
 Alexandre, « *belle gueule, de l'argent, des diplômes* », part sur un coup de tête travailler dans un camp de réfugiés cambodgiens. Là-bas, il sera confronté à la misère et à la solitude, avant de trouver l'amour auprès d'une prostituée. Une autobiographie romancée, sous forme de confession adressée à la mère du narrateur : « *Vous l'auriez aimé, ce peuple. J'aurais tant voulu vous initier à lui* » (Plon, 196 p., 13,50 €, en librairie le 29 août). **St. L.**

■ **LE CIEL EST IMMENSE**, de Marie-Sabine Roger
 En plein cœur de l'hiver, une femme seule loue une chambre avec vue à l'hôtel de la plage. Elle a cinquante-neuf ans et huit mois et n'a pas su retenir l'homme qu'elle aimait. Alors, elle a décidé d'en finir avec une vie qu'elle exècre, avec ces « *abrasions du cœur, que tout vient raviver* ». Pourtant, au moment où elle se résout à entrer dans l'eau froide de l'océan, un petit garçon curieux apparaît sur la dune déserte, qui vient la déranger par ses questions entêtées. Jour après jour, la femme reportera son geste, jusqu'à faire de ce qui devait être son « *ultime pèlerinage* » un envol. Après s'être illustrée dans la littérature pour la jeunesse, Marie-Sabine Roger signe ici une manière de conte philosophique sensible et délicat (Le Relié, 168 p., 15 €, en librairie le 28 août). **St. L.**

■ **LES HORTILLONS**, de Gérard Doulsan
 La Picardie au lendemain de la seconde guerre mondiale. Mario mène « *une vie de pauvre fou* », alignant méthodiquement sur son carnet les chiffres des unités-alcool qu'il ingurgite. Au gré de ses errances solitaires et des souvenirs voluptueux de la vieille Léonie, sa mère adoptive, renaissent les flots de verdure de la rivière d'Argonne, les cultures maraîchères des hortillons, les dancings enfumés, les guinguettes désuètes... Le tout dans une prose bigarrée, dans les méandres de laquelle on se perd parfois (Le Rocher, 144 p., 13 €, en librairie le 26 août). **St. L.**

■ **A PROPOS D'ALICE ET JÉRÉMIE**, de Gaelle C. Gayil
 Alice assiste, impuissante, au suicide de Jérémie, l'homme qu'elle aime. Avant de se jeter du haut d'un toit, il lui a laissé ces quelques mots, griffonnés sur une nappe en papier : « *Un ange est mort ce soir* ». Tour à tour, les amis d'Alice, Jonathan, Juliette et Arthur, tentent de l'aider à s'extraire du malheur. A travers la maladresse de leurs gestes, la jeune Gaelle C. Gayil, vingt et un ans, s'attache à montrer la difficulté du travail de deuil. Jusqu'à ce que la nécessité de survivre malgré le drame donne lieu à une résurrection attendue (Balland, 176 p., 17,50 €, en librairie le 26 août). **St. L.**

De rire et d'effroi

Florence Juliard met en scène l'enfer de sa propre enfance, celui d'une famille nombreuse bourgeoise mise à mal par une mère despotique et dont elle est une des rares rescapées

■ **L'ENFER A DOMICILE** de Florence Juliard.
 Le Cherche Midi, 156 p., 15 €. En librairie le 26 août.

Il y a quelques mois, avec *Hell* (1), son premier roman, Lolita Pille dépeignait les errements d'une jeunesse dorée du 16^e arrondissement qui trompe son ennui, griffée Gucci, à coups de Carte gold, de lignes de coke et de sexe. Avec Florence Juliard, qui connaît bien ces beaux quartiers pour y avoir passé son enfance dans les années 1960 (elle est née en 1957), c'est une tout autre réalité qui se révèle. Dans ce roman autobiographique aussi dérangeant que terrifiant, elle plonge dans un enfer familial proche de la folie et du chaos.

Car comment qualifier les maltraitances déivrées, sous le regard complice du père calfeutré dans son silence, par une mère autoritaire à « *l'ego démesuré* » ? Un « *roc breton* », plus porté sur l'achat compulsif de vêtements, les dîners en ville et les voyages professionnels de son psychiatre de mari que sur l'éducation de ses enfants. Une « *smala* »

■ **PORTRAIT**

« C'est un roman où se mêlent fiction et vérité. Un mentir vrai. »

de sept « *femelles* » – comme disent les géniteurs – et deux garçons, livrés à eux-mêmes dans les rares mètres carrés habitables d'un lieu qui tient plus de la ménagerie et du dépotoir que de l'appartement de haut standing.

Manque d'hygiène, de soins, malnutrition pouvant conduire au scorbut, « *tournée de coups* », le tout dans une atmosphère passablement incestueuse entre « *Mère* » et ses



filles. Rien ne manque à cette chronique d'une enfance et d'une adolescence ravagées que raconte Léa, l'une des rares « *rescapées* » du clan, pour qui les seules « *sorties* » étaient la fuite, la soumission ou encore la dépression et le suicide. Ce sont ces fausses issues qui se dessinent entre les lignes de ces souvenirs où le grotesque et l'absurde le disputent à l'humour et à l'effroi. Florence Juliard les traversa avant de se « *débarasser* » d'une histoire qui a empoisonné sa vie « *au sens propre comme au sens littéraire, un passage obligé pour écrire plus sereinement* ».

Droite, attentive, c'est ainsi qu'on découvre cette femme pleine de prestance dans le bar d'un hôtel non loin de sa maison d'édition. Un lieu qui lui évoque la fin d'une belle journée passée avec sa fille aînée. Une trêve dans la période dépressive qui suivit la mort de son frère cadet. « *Il y a juste dix ans et, comme pour Léa, tout est parti de là* ». Pourtant, jusqu'à cette épreuve, relatée dans les

dernières pages – les plus effrayantes et bouleversantes – de son roman, Florence Juliard était parvenue à surmonter une jeunesse sans repères. Grâce à sa grand-mère paternelle, qui « *l'a sauvée avec son frère aîné* » et qu'elle évoque avec une infinie tendresse sous les traits de « *Mamie Montagne* ». Grâce aussi à l'école et à la bibliothèque, où elle attrape le virus de la lecture et où naît son désir d'écrire. « *Hors des ouvrages médicaux, il n'y avait chez nous ni livre, ni radio, ni musique* ». Brillante élève – « *c'était ça où devenir la tête de Turc du lycée* » –, elle choisit khâgne et hypokhâgne au grand dam de son père, qui voulait la voir faire médecine. Grâce enfin à une rencontre « *coup de foudre* » avec Christian Juliard, son futur époux. Au début des années 1980, pour des raisons professionnelles, ce dernier l'entraîne en Afrique. « *Une vie de rêve* », marquée par la naissance de la première de ses trois filles, mais vite « *chamboulée* » par

la maladie de son mari atteint d'un cancer. De retour en France, c'est le temps de la reconstruction. Professeur de lettres, Florence Juliard devient journaliste et « *négre* » en politique. Puis, en 1992, après des mois de calvaire, son frère cadet, celui qu'elle nomme Théo dans le roman, meurt du sida. Une souffrance accentuée par les accusations d'euthanasie portées par sa mère. « *J'étais au-delà de la douleur et du désespoir* », confie-t-elle. Elle s'interrompt un long moment, puis reprend : « *Mais je suis quelqu'un d'incroyable !* »

C'est certainement dans son humour et son sens de la dérision que cette admiratrice de Woody Allen et de Pierre Desproges puise son énergie. Sans cette force, elle n'aurait pu venir à bout de ce livre dans lequel elle confie « *s'être beaucoup autocensurée pour protéger les [siens]* ». Ecrit en trois semaines dans une maison de repos face au mont Blanc, elle le range sitôt rentrée, « *parce qu'il me dérangeait sans doute. Ensuite tout est parti d'Estelle, ma fille aînée, et d'une histoire de baby-sitting chez Jean Orizet, directeur littéraire au Cherche Midi. Malgré un sentiment de culpabilité, et après l'accord de mon frère aîné, j'ai signé.* »

Quand on lui parle d'autofiction, terme choisi par son éditeur en quatrième de couverture, elle s'anime : « *C'est un roman où se mêlent fiction et vérité. Un mentir vrai. Avant tout, j'aime raconter des histoires et les mettre en scène.* » Son humour et son goût de la dérision, elle a aussi le projet de les appliquer dans son prochain livre, qui a déjà un titre : *Porte-poisse*. Elle y relatera les déboires qu'elle a traversés avec sa maison bâtie dans le Val-d'Oise. Alors, en écoutant cette conteuse mordante et drôle, intarissable sur ses dernières mésaventures, on repense aux derniers mots de Léa : « *La vie, enfin.* »

Christine Rousseau

(1) Grasset.

Le feu et la glace

Un piège subtil
 Le jeu cruel de la séduction et de l'humiliation entre deux enfants devenus grands

Des vies de néant

Christophe Dufossé stigmatise la société contemporaine, castratrice d'espoirs et d'utopies

Romans précoces

■ **AMANTS** de Catherine Guillebaud.
 Seuil, 173 p., 14 €.

En dépit d'une illusion intense – et utile –, la passion amoureuse est égoïste. Deux aspirations parallèles font le pari de la fusion, et l'illusion ainsi vécue est à l'abri du quotidien. De la passion, parfois, deux êtres glissent vers un équilibre qui affronte le temps. L'autre alors existe, dénué et vulnérable. C'est ce que ne connaît pas l'héroïne du premier roman de Catherine Guillebaud, *Amants*. De cet échec apparent naît une victoire : maintenir à son zénith la part solaire de l'adultère.

Dans la tradition du chef-d'œuvre du genre, *La Princesse de Clèves*, l'auteur réussit à rénover une histoire banale. Une femme, dans sa belle maturité (mariage heureux, deux filles aimées), rencontre un homme au même tournant de la vie (une épouse, une fille adorée). Cette vie d'avant ne perdue que dans les marges du récit. Reste le huis clos frénétique et clandestin entre deux attentes, et, dans l'impossibilité de jouer la partition complète d'un couple, le cérémonial sexuel, hanté de sadomasochisme. L'amante explore la peau de l'ami. Son propre corps renaît dans ce retour à soi-même : « *Elle avait le sentiment de retrouver un état d'innocence... Ce temps d'avant, celui de la douceur donnée.* » La rigueur vibrante de l'écriture recouvre de glace la brûlure d'une histoire fragile. L'auteur, par ailleurs éditrice, ne dissimule pas la nécessité autobiographique de son livre. Cette authenticité lucide et violente illumine son beau récit. **H. M.**



■ **CRUELLES RETROUVAILLES** de Denis Labayle.
 Julliard, 202 p., 18,10 €.

Denis Labayle a déjà publié sept essais – notamment *Le Médecin qui rêvait d'être magicien* (1997) et, cette année, *Tempête sur l'hôpital* (tous deux au Seuil) –, mais, pour la première fois, il se risque à la fiction, dans ces *Cruelles retrouvailles*. Avec succès parce qu'avec modestie et simplicité. Un narrateur raconte, sobrement, à la première personne comment, médecin en banlieue, il retrouve Yann Pennec, celui qui avait « *éliminé de [son] enfance toute image de tendresse et d'émotion et transformé [sa] réussite scolaire en un long malaise* » : « *Pendant des années, il s'était considéré comme mon ange gardien... à la mission destructrice.* » L'histoire n'est pas banale, surtout dans sa violence, mais son « *schéma* » rappellera à certains de mauvais souvenirs : dans un collège, Yann, fils d'un couple aisé, devient l'ami de Joseph (Jo), un fils de paysan breton qui n'était pas destiné à faire des études, son père ayant besoin de lui à la ferme. Le curé du village est pourtant parvenu à convaincre la famille de laisser entrer ce

brillant élève au pensionnat. Une institution religieuse dont Denis Labayle restitue l'atmosphère avec une grande justesse.

Yann prend immédiatement le pouvoir sur cette « *personne déplacée* » qu'est le petit Joseph dans ce collège. Le jeu classique de la séduction et de l'humiliation, de la protection et de la mise en danger. Yann, toutefois, est beaucoup plus doué que la moyenne pour la cruauté – que Denis Labayle analyse avec minutie et acuité. Jo se souvient de toute cette histoire lorsqu'il est remis – par hasard, croit-il – en présence de Yann. Gravement diminué physiquement après un accident, celui-ci a échoué, on ne sait comment, dans la banlieue où Jo est médecin. Théoriquement, c'est lui, le petit Jo d'autrefois, qui a désormais le pouvoir sur son ancien ami, malade. Mais ce n'est pas si simple. Yann ramène avec lui, par sa seule apparition, les douleurs d'enfance, la peur de retomber dans le piège – qui conduit évidemment à se précipiter dedans.

Le récit de Jo commence par cette phrase, « *la vie s'est présentée à moi comme une fausse aventure* », et oscille subtilement entre le présent – d'un côté la banlieue et Yann malade, d'un autre le père, seul à la ferme où son fils le rejoint souvent – et le passé – le pensionnat et Yann triomphant. La réussite de ce premier roman tient d'abord à la montée de l'intensité dramatique, très bien maîtrisée par Denis Labayle. Mais sans doute aussi au sentiment – peut-être faux – que ces *Cruelles retrouvailles* prennent source dans une réalité impossible à conjurer, sauf par la fiction. **Jo. S.**



■ **L'HEURE DE LA SORTIE** de Christophe Dufossé.
 Denoël, 342 p., 19 €. En librairie le 26 août.

Un prof est mort au collège de Clerval après avoir sauté du troisième étage de la fenêtre de la salle d'histoire-géo. Il venait de fêter ses vingt-cinq ans. A partir de ce fait-divers inventé, Christophe Dufossé capte notre attention avec une maîtrise rare pour un premier roman, nous entraînant dans l'atmosphère troublante et diabolique des récits de Stephen King ou de certains films de Joseph Losey. Son porte-parole, un prof de français auquel le principal a demandé de remplacer le collègue défunt, porte sur le milieu scolaire un regard dénué de toute complaisance corporatiste. Très critique à l'égard des petites perversions exercées dans l'éducation nationale, de la pédophilie à l'échangisme, il fait l'objet de mystérieuses mises en garde...

La principale est due à Christophe Dufossé, qui, sans jamais réellement le cerner, brosse de son narrateur un portrait intrigant : humain, sympathique, dupe de rien, a priori sympathisant pour les « *aspirations des jeunes* », fasci-

né hier par la culture punk et aujourd'hui sensible aux désarrois existentiels, alerté par la dureté des temps, attiré par les reality-shows télévisuels parce qu'ils apportent une dimension romanesque à la vie réelle, lui donnent « *l'impression d'une connexion avec les autres* ». Il a besoin de ce spectacle d'une « *tentative de raccordement aux autres, aux voisins, aux parents pour reconstruire une vie* », cette « *extériorisation sur un plateau* », cette façon de « *se délivrer de soi* » sans honte.

L'Heure de la sortie conjugue deux intrigues. La première concerne cette mort subite à laquelle les élèves ne sont peut-être pas étrangers, cette fatalité du suicide chez les adultes qui sont amenés à s'occuper de ce groupe énigmatique, ces coups de téléphone anonymes, l'agression dont est victime la jeune Clara (une dizaine de coups de cutter au visage, sans doute parce qu'elle avait osé conseiller à son prof de partir « *avant qu'il ne soit trop tard* ») : version moderne des *Disparus de Saint-Agil*, avec société secrète au sein d'une classe ténébreuse ? La seconde, la solitude de l'enseignant remplaçant qui entretient des rapports complexes avec sa sœur aînée, sa « *joie païenne* » dans ses rapports avec autrui.

En fait, et c'est ce qui fait sa force, le sujet du roman est moins la recrudescence de la violence à l'école que le désastre de vies privées réduites à néant, et « *l'entrée des sociétés industrielles dans une nouvelle ère d'angoisse sociale* », l'impuissance de la société contemporaine à générer un espoir, une utopie, une raison de vivre. Constat terrifiant, fiction accomplie. **J.-L. D.**

■ **HISTOIRES À DÉCROCHER LA LUNE**, de Maëva Poupard.
 Ed. Anne Carrière, 200 p., 16 €.

■ **LA PROPHÉTIE DES PIERRES** de Flavia Bujor.
 Anne Carrière, 404 p., 19,80 €. En librairie le 27 août.

Les nouvelles d'*Enfantines*, de Valéry Larbaud, ont le charme de cet âge où est important ce que les adultes considèrent comme insignifiant. A 16 ans, Maëva Poupard n'est plus une enfant, mais elle en garde la magie avec des nouvelles où la femme d'un bûcheron voit « *flotter dans le vent une graine en forme de cœur* », où un buisson offre une fleur à une jeune mariée, où le Petit Chaperon rouge et le Loup s'entendent pour faire la grève des contes. Cette débutante sait conduire une parabole quand un clown est accusé de faire rire, et jouer avec les mots pour inventer un langage.

Il en va de même dans l'invention chez Flavia Bujor, lycéenne de treize ans dont le roman onirique fait parfois penser à une quête du Graal. Ce qui fait l'originalité de cette histoire de trois adolescentes qui entreprennent un voyage vers un oracle qui sera leur mentor dans leur lutte contre les forces du mal, c'est la cohabitation d'une féerie fantastique et du réalisme le plus cruel.

Pour être des talents précoces, ces deux ouvrages ne sont pas exempts de quelques facilités propres aux premiers bonheurs d'écrire. Et c'est heureux. Ils n'en sonnent que plus juste d'annoncer des romancières parfaites. **Pierre-Robert Leclercq**

Fantaisie domestique

Raphaële Vidaling use des récréations verbales de l'Oulipo pour dépendre la cache-cache d'une jeune femme avec les diktats sociaux



LUDOVIC CARÈME

PLUSIEURS FOIS PAR MOI de Raphaële Vidaling. Grasset, 282 p., 17 €. En librairie le 27 août.

Le titre est un jeu de mots. La première vertu de ce roman est de musarder dans le jardin des membres de l'Oulipo, du côté de Queneau et des récréations verbales. A l'écoute des pelles qui se roulent et des appels qui se lancent, prête à prendre la pause autant que la pose, Raphaële Vidaling écrit comme on saute à la corde : « Je m'expose, ça s'imprime, je m'exprime, ça s'impose. » Perméable à tout ce qui pourrait la distraire de la routine quotidienne et de sa pesante solitude, son héroïne, en quête d'emploi, se laisse tour à tour manipuler, telle une marionnette, par un homme et par un groupe.

Le premier, elle l'a appelé « l'hqmn », « l'homme qui me nour-

rit » : c'est un colocataire silencieux, « doux, calme et précis », auquel elle a délégué la tâche de faire la cuisine. « *Pénélope de laboratoire* », elle s'est résignée à le laisser bouleverser ses objets, son espace, « par commodité ». Il dérange sa plume à la mascarade « comme on joue à certains jeux vidéo, tirant à l'aveuglette, privilégiant le tac au tac plutôt que la vérité ». Elle est dédommée, 300 francs.

Ainsi s'ajuste le puzzle de Raphaële Vidaling : quête d'identité d'une jeune femme transformant sa soumission aux diktats sociaux en jeu de marelle, peinture ludique du conditionnement des supermarchés, observatrice amusée de la manière dont la vie d'une ménagère est mise sous cellophane. Ou comment s'acquiesce (le faux) sentiment d'exister en adoptant le statut de cobaye. Au fil de ces cocasses mimes sociaux qui lui apprendront à « être au monde », à communiquer, l'héroïne espère se faire entendre de l'hqmn. Elles perpétuent ses épreuves de groupe pour s'initier au face à face. *Plusieurs fois par moi* tourne alors à la conquête de l'hqme, « l'homme qui m'échappe ». Adeptes des dictionnaires, des vocabulaires artistiques, des pirouettes, Raphaële Vidaling prouve qu'elle a bien fait de ne pas laisser sa langue dans sa poche.

DU TAC AU TAC

La découverte se laisse par ailleurs enrôler par une équipe de l'INEC (Institut national d'enquête auprès des consommateurs) pour une série de tests ridicules et peu probants. Pour avoir le droit d'expri-

mer librement ses goûts en matière d'eau minérale (elle n'en boit presque jamais), elle doit répondre à des questions insidieuses sur sa consommation de café, de lessives, de jus de fruits... Elle courbe l'échine, mais se plie à la mascarade.

« *comme on joue à certains jeux vidéo, tirant à l'aveuglette, privilégiant le tac au tac plutôt que la vérité* ». Elle est dédommée, 300 francs.

Ainsi s'ajuste le puzzle de Raphaële Vidaling : quête d'identité d'une jeune femme transformant sa soumission aux diktats sociaux en jeu de marelle, peinture ludique du conditionnement des supermarchés, observatrice amusée de la manière dont la vie d'une ménagère est mise sous cellophane. Ou comment s'acquiesce (le faux) sentiment d'exister en adoptant le statut de cobaye. Au fil de ces cocasses mimes sociaux qui lui apprendront à « être au monde », à communiquer, l'héroïne espère se faire entendre de l'hqmn. Elles perpétuent ses épreuves de groupe pour s'initier au face à face. *Plusieurs fois par moi* tourne alors à la conquête de l'hqme, « l'homme qui m'échappe ». Adeptes des dictionnaires, des vocabulaires artistiques, des pirouettes, Raphaële Vidaling prouve qu'elle a bien fait de ne pas laisser sa langue dans sa poche.

J.-L. D.

EXTRAIT

« Quand le plombier est arrivé, en bleu, moi j'étais plutôt à côté de mes pompes. J'ai rassemblé mes bouts de rêverie, ficelé le tout à l'intérieur dans mon fort et je me suis connectée au moindre de ses gestes pour réapprendre le rapport au réel que je perds si souvent. Le plombier était précis, méthodique, soigneux, efficace, et chaque boulon serré par lui me raffermissait du dedans, réparait l'étanchéité qui me faisait défaut. Maudite absence à moi-même : quand deviendrais-je donc autonome ?
Je le sentais contrarié.
- Pourrite, c'est toute pourrite vot truc !

- A
- Regardez-moi ça non mais ! Ça fuit : je serre : ça fendrille : ça refuit. Zavez vu ? Je refais. Ça fuit : je serre : ça fendrille au-dessus : ça fuit core pire. C'est luyau qu'est toute pourrite et même jvous ldis llavabo tout entier qu'est aussi pourrite. Même le plêtr du mur est toute imbibé, zavez vu ? Du sab mouillé, que c'est devnu vot mur, un château de sab de gosse rongé par la mer. »
- oui, ça ressemble à ça en effet. (J'aurais voulu qu'il continue à me parler toute la journée.)
(p. 118-119).

A l'écoute du silence

LA NOTE SENSIBLE de Valentine Goby. Gallimard, 180 p., 14,50 €.

On glose souvent sur la musique d'un livre. On dit parfois qu'il sonne faux – ou juste, c'est selon. A 27 ans, Valentine Goby donne à entendre une note qu'elle ne voudrait ni juste ni fautive, ni gaie ni triste, mais simplement sensible. Inès est une jeune femme un peu solitaire qui quitte sa mère et ses deux sœurs – « *les trois femmes de [sa] vie* » – pour aller enseigner l'anglais au Conservatoire de musique de Paris. A peine arrivée, elle capotonne son appartement de végétaux en tout genre pour retrouver l'atmosphère de sa chère province. Jusque-là, tout va bien. C'est alors que Mozart surgit en pleine nuit. A travers les minces cloisons de sa chambre, la jeune fille en fleur s'interroge : « *A quoi ressemblaient ses bras de violoncelliste, son torse de ténor ? Le corps contre le bois, je l'entendais presque respirer.* » Elle fait connaissance avec Vendello, ce voisin italien aux yeux bleus et aux tempes grisonnantes, dont elle tombe rapidement amoureuse : « *Tu es le demi-ton. Tu es l'entre-deux, la note suspendue, l'équilibre fragile. Tu es le vacillement qui contient la chute, tu es la dièse qui frôle le sol, un presque sol ; tu es la défaillance retenue d'extrême justesse, tu es le bord de l'abîme...* », lui dit-il.

Avec beaucoup de minutie, Valentine Goby dit les attentes, toujours trop longues, les incertitudes, vaines, absurdes, angoissantes. Elle dit ces repas de famille interminables. Elle dit aussi la peur d'affronter la vérité en face... Le talent de Valentine Goby est dans les silences qu'elle sait faire entendre. Il est dans la description de l'éveil des sens de cette jeune fille sensible, semblable à un croissant de lune que « *l'on devine mais que l'on ne voit pas* ».

Emilie Grangeray

LIVRAISONS



■ **UNE FILLE GENTILLE**, de Sylvie Robic

Un amour perdu et inoubliable, quoi de plus banal ? Une histoire à trois, de jeunesse, ce n'est pas original non plus. Mais Sylvie Robic, dont on sait seulement qu'elle est « née en Bretagne en 1963 » et qu'« aujourd'hui elle vit et travaille à Paris », a fait de cette banalité un étrange et prenant récit, allusif, énigmatique. On comprend qu'un des deux hommes de cet amour de jeunesse a resurgi, au téléphone : « *Trois secondes suffisent à tout mon corps pour refuser de t'identifier dans cette voix veule, mais trois secondes de trop.* » Avec lui revient, pour la femme qui raconte, des flashes, des images, des fragments d'une histoire sentimentale et violente qui « commence à la fac autour d'une version latine ». Bien sûr, ce coup de téléphone marque le début d'une nouvelle et étrange relation : « *Tu m'appelles à nouveau, tu ne me réveilles pas, je t'attends, je t'attends chaque nuit depuis qu'a fait retour en moi notre existence d'avant, je suis contente de l'entendre.* » Le lecteur s'installe avec une certaine volupté dans les méandres de ces souvenirs, qu'il ne comprend pas vraiment, mais qui l'intriguent et qui, comme une chanson triste, soignent sa propre mélancolie. (PUF, « Perspectives critiques », 126 p., 11 €, en librairie le 29 août.)

Jo. S.

■ **LA PEAU DURE**, d'Elisabeth Quin

C'est, au départ, assez drôle, et les citations en exergue de chacun des trente-deux chapitres – de Céline à Woody Allen – sont souvent bienvenues. Elisabeth Quin a de l'énergie et une écriture très marquée par son métier de journaliste spécialiste de cinéma – non seulement dans ses références, mais dans son style vif, fait de « répliques ». Toutefois, le titre semblait annoncer un récit plus réellement corrosif que l'histoire de cette Catherine Wu proclamant : « *J'ai trompé, escouillé et démolé l'homme que j'aimais.* » *La Peau dure* aurait pu être un savoureux portrait-charge de cette idiote branchée se croyant à la fin du XX^e siècle (elle s'est mariée le 21 décembre 2000), alors qu'elle n'est pas sortie du XIX^e et des stéréotypes féminins. Malheureusement, on se lasse de son supposé franc-parler et on ne sent pas assez, chez Elisabeth Quin, la distance ironique. Ni quand Catherine se dit « *salope, d'accord, mais unique* », ni quand elle affirme : « *Je savais bien que l'homme marié qui passe à l'acte est louche. Traître à répétition. Salaud au carré. Dangereux.* » Et, finalement, on reste vraiment perplexe en lisant, en note de la phrase « *Etre éprise d'un homme pris m'ouvrirait de vivifiantes perspectives* », ceci : « *Identification avec de chouettes nouvelles héroïnes de récits gluants sur la passion femme : Madame Ernaux, Madame Chapsal, Madame de Mortsau, Madame Bovary, Madame Karénine, Madame de Clèves.* (...) *La vie Harlequin, quoi. Youpi.* » (Grasset, 210 p., 15 €, en librairie le 3 septembre.)

Jo. S.

■ **LES ANNÉES PORTE-FENÊTRE**, de Guillaume Laurant

L'enfance, l'adolescence et la jeunesse du narrateur du livre de Guillaume Laurant (scénariste-dialoguiste des films de Jean-Pierre Jeunet, en particulier du *Fabuleux Destin d'Amélie Poulain*) se déroule en marge du monde réel. Né dans un centre d'équitation picard, il assiste de loin au manège social, comme retranché dans un couloir plein de fenêtres, ou en lisère des cours de récréation. A la fois désireux de prouver qu'il est digne de participer à la comédie, et enclin d'instinct à rester caché dans un arbre ou exilé dans un placard. Marqué par ses lectures, chasseur d'émotions, nostalgique de forêts enchantées pleines d'ogres, d'orphelins, de cavaliers solitaires et de serments d'amour, il dévide ici une saga de réfractaire, féru d'insolences, d'escapades, de flirts et d'ivresses sensuelles. Récit initiatique qu'un irrédutable passé simple engonce dans une fatale mélancolie. (Seuil, 318 p., 19 €.)

J.-L. D.

■ **SELVA I**, de Frédéric Léal

Le sous-titre de ce livre est « La cité sans femmes ». Nous sommes, comme l'indique la quatrième de couverture, parmi des militaires, à la Légion étrangère, dans une « popote ». Avec un grand luxe typographique, qui aboutit à des pages plus agréables à l'œil qu'accessibles à l'entendement, l'auteur met en scène les débordements un peu lamentables et les attitudes mentales d'un groupe de sous-officiers au cours d'un repas conçu comme un rituel où chacun tient une place déterminée. Les pages du livre figurent la multiplicité des voix et des discours qui se chevauchent, s'interrompent, reprennent, etc. L'auteur, né en 1968, est médecin à Bordeaux. (POL, 208 p., 21 €.)

P. K.

■ **HABITATIONS SIMULTANÉES**, de Mathieu Larnaudie

Avec un luxe plus discret, Mathieu Larnaudie (né en 1977) utilise lui aussi la typographie et les jeux de mise en page pour tenter de mieux signifier son propos et montrer sa déstructuration. Un même désir d'expérimentation, qui ne facilite pas la lecture, anime les deux auteurs. Mais ici, il y a aussi une volonté de théorisation, ou du moins un regard critique porté sur le geste d'écrire. « *L'invention des formes nous est-elle nécessaire, mon amour, ou sommes-nous nécessaires à l'invention des formes* » ?, demande, par exemple, le narrateur, épris, croit-on comprendre, de Mona. (Farrago/Léo Scheer, 184 p., 15 €, en librairie le 26 août.)

P. K.

■ **LE CLOS LOTHAR**, de Stéphane Héaume

Sous un brutal régime autoritaire, tout ce qui relève de l'esprit et des arts est condamné. Baptiste, jeune écrivain, est ainsi privé d'encre. Lothar, un danseur étoile, a les jambes brisées. Les deux hommes, qui se sont connus avant le coup d'Etat des tortionnaires, vont fuir la cité pour gagner un domaine vinicole, le Clos Lothar, qui appartient au danseur. Etrange domaine où la vigne donne de l'encre, « *une enclave, le dernier bastion, sans doute, d'un monde englouti* », mais où gravitent des personnages hantés par leurs secrets, leurs désirs, leurs aspirations perdues, comme la belle Gitane qui cherche désespérément l'amour et a cru vainement le trouver auprès du danseur. Devant la progression des mercenaires qui les traquent, tous devront fuir ailleurs, mais une horde de loups leur portera secours au moment d'un affrontement décisif dans le camp gitano où ils ont trouvé refuge... On ne s'attardera pas à l'écriture incertaine, au lyrisme souvent exalté, de la première œuvre d'un auteur né en 1971, pour retenir une belle puissance imaginative, un goût des rebondissement follement romanesques, une prédilection pour les climats inquiétants et ténébreux. Une épopée à la fois réaliste et fantastique, mais rehaussée par les fièvres d'un baroque noir. (Zulma, 234 p., 15 €.)

P. Ky.

■ **BRAISE**, de Laura Desprein

Valérie est étudiante en fac de lettres. Une fille « *tout ce qu'il y a de plus normale* ». N'était Braise. Ce double surgi des recoins obscurs de l'enfance, cette ex-pyromane terrifiée par l'eau, se consume de désir pour celui qu'elle nomme « *Feu* », l'exhibitionniste rondouillard et impuissant croisé à la sortie du lycée. Valérie/Braise se lance alors à corps perdu dans une liaison trouble, alimentée par la violence du détraqué sexuel, avec en toile de fond le cauchemar récurrent d'un saut forcé du haut d'un plongeur à l'âge de huit ans. Une écriture sèche, souvent incisive, est au service de cette parabole sur la peur de grandir, dont le symbolisme gagnerait parfois à être moins affiché. (Arléa, 120 p., 14 €.)

St. L.

■ **UNE FILLE**, de Philippe Poudroux

« *Je ne vau pas grand-chose. Je suis incapable d'aimer, d'être aimée.* » Mère célibataire, Sandrine vit en recluse dans son appartement crasseux. Avec, pour seuls visiteurs, son ex, qui la délèste de ses allocations familiales, et un père alcoolique, rongé par un cancer de la gorge. Suspendue aux rebondissement des jeux télévisés, elle reste insensible aux pleurs de son bébé. Jusqu'au jour où, entraînée par la pauvreté et le dégoût d'elle-même, elle se décide à reprendre son rôle d'actrice de porno. La chronique sordide d'un désespoir ordinaire. (Pauvert, 190 p., 15 €.)

St. L.

L'évidence du père

Les interrogations tragiques d'une jeune femme confrontée à son père qui sort de prison



ARLÉA

COMME UN PÈRE de Laurence Tardieu. Ed. Arléa, 120 p., 13 €.

Louvolements, feintes, mensonges, non-dits... Louise a toujours composé avec la vie et les coups durs « *jamais pris en pleine face, toujours pris de côté, parce qu'ils n'étaient pas nets, [qu']ils étaient (...)* comme un vase magnifique qu'on a fêlé mais qu'on continue à laisser en évidence, en le disposant de telle manière que la fêlure n'apparaisse pas aux yeux des autres ». Mais vient le jour où les raffistolages de façade ne tiennent plus. C'est là précisément, peu de temps après la mort de sa mère, que l'on découvre Louise, jeune sculptrice de 25 ans et héroïne du très émouvant roman de Laurence Tardieu. Au temps du deuil, et aussi de retrouvailles douloureuses avec un père qui resurgit après vingt ans de prison.

Une lettre à l'écriture inconnue, quelques lignes sobres, distinguées, lui demandant l'hospitalité l'ont avertie de sa sortie. Aspirée malgré elle dans une « *spirale destructrice qui rend chacun de ses mots durs et tranchants* », Louise se débat face aux interrogations qui soudain la submergent : que faire avec un étranger, un intrus, dont l'unique image est celle d'une main

Ch. R.

Manuel de survie

Grégoire Bouillier convie à une sorte d'odyssée intérieure, provocation à réfléchir sur soi-même



G. BERRY

RAPPORT SUR MOI de Grégoire Bouillier. Ed. Allia, 160 p., 6,10 €. En librairie le 27 août.

Comment traiter le récit autobiographique quand on affirme : « *Mon ambition n'était pas d'exister dans ce monde, mais de faire exister un monde* », autrement dit lorsqu'on a vraiment décidé d'être écrivain ? Grégoire Bouillier a dû se poser longuement cette question, puisque, après avoir écrit dans des revues, *L'Infini* et *NRV*, il a attendu d'avoir quarante ans pour publier son premier livre et affronter le problème autobiographique. Il a sûrement eu raison de prendre son temps – et de choisir un éditeur qui publie peu, mais seulement selon son goût – car il su éviter les écueils des débuts littéraires à la première personne, où l'on confond autobiographie et confidence, franchise et confession, littérature et divan de psychanalyste. Non qu'on ne puisse faire une lecture psychanalytique de ce *Rapport sur moi*. Les spécialistes y trouveront certainement de quoi exercer leurs compétences. Pour les autres lecteurs, ce texte possède une singularité : il est autant une provocation à réfléchir sur soi qu'une

incitation à découvrir et à cerner son auteur, Grégoire Bouillier.

Le narrateur vient donc au rapport : sur lui-même, bien sûr, mais sur un certain état de la famille, de la société aussi. Sa biographie apparaît, comme par éclats, à travers divers épisodes, de sa petite enfance notamment, évoqués avec humour. Avec brutalité aussi. Le souvenir embelli par le temps n'est pas vraiment l'affaire de Grégoire Bouillier. Ses scènes imposées à leurs enfants par des adultes immatures, inconscients, découpés au scalpel par le narrateur, devraient mettre mal à l'aise quelques parents... N'étant pas le principe organisateur du récit, la chronologie est bousculée – le narrateur a 8 ans avant d'avoir trois semaines. Il faut plutôt aller voir du côté de *L'Odyssée*, à laquelle il est beaucoup fait référence. Pas pour étaler un vernis culturel, mais pour signaler que le narrateur tente une sorte d'odyssée intérieure, un retour sur des moments fondateurs.

AU DÉBUT D'UN PÉRIPE

« *On oublie souvent qu'à la fin de l'Odyssée, Ulysse quitte Pénélope pour de nouveau s'en aller (...)* et il fondera un royaume. » C'est bien la question posée à tout écrivain : sauras-tu de nouveau t'en aller pour fonder un royaume ? Grégoire Bouillier n'est qu'au tout début de ce périple, mais il franchit avec brio la première étape : « *Ce jour-là, je compris que la vie commençait là où s'arrêtaient les images. Là où il me fallait improviser, livré à moi-même.* (...) *Dans une chambre, l'aventure devenait pour une fois la mienne : il s'agissait d'inventer à partir de soi, quel que soit son état. D'être enfin présent, en corps et en esprit, tout entier aventuré.* »

Jo. S.

Examen de consciences

Avec audace et talent, Rachel Seiffert s'insinue dans la mémoire d'Allemands, fils et fille de criminels nazis. Peut-on ignorer le mal ? Tout peut-il réellement changer ? L'histoire ne se reproduit-elle pas sous d'autres formes ? Une fiction efficace sans anathème ni fioritures

LA CHAMBRE NOIRE (The Dark Room)
De Rachel Seiffert.
Traduit de l'anglais par Bernard Cohen, Robert Laffont, « Pavillons », 364 p., 21,20 €. En librairie le 26 août.

Bien sûr, elle aurait pu se contenter d'une histoire plus simple. Un texte intimiste, de préférence un peu court, pour limiter les risques. Après tout, elle n'a pas plus de trente ans, Rachel Seiffert, et *La Chambre noire* est son premier roman. Mais, contrairement à certains romanciers débutants, qui franchissent péniblement le seuil de leur propre obscurité, la jeune femme a décidé de s'attacher à celle de tout un peuple – et peut-être, même, à celle de l'humanité dans son ensemble. Peut-on ignorer le mal ? Quelle part d'héritage pour les enfants et les petits-enfants d'une société criminelle ? Et surtout, peut-on continuer d'aimer ses parents, ses amis, son pays, sa culture en sachant qu'ils ont porté le pire, qu'ils ont engendré, soutenu ou simplement laissé faire le nazisme ? Toutes ces questions, Rachel Seiffert les pose à travers une fiction formidablement intelligente, remarquable de finesse, d'efficacité, de clairvoyance. Et son livre fait entendre, de manière saisissante, la voix courageuse de qui ne se contente pas des silences de l'histoire. A sa manière sans anathème, sans fioritures non plus, Rachel Seiffert cherche à repousser les ténèbres accumulées autour d'un passé honteux.

Déjà, au milieu des années 1990, l'Allemand Bernhard Schlink s'était avancé le long de ce chemin glissant. *Le Liseur* (1), son très beau livre, avait quitté le ton de l'accusation, du constat plein d'horreur, pour celui de l'examen, de la réflexion, de l'interrogation. Comprendre et comprendre encore le pourquoi, mais

surtout le comment d'un désastre qui embarqua dans son sillage des millions de citoyens apparemment normaux, puis la façon dont les fils et les filles de ces gens tentèrent de vivre en équilibre sur un tas de souvenirs mal enfouis, toujours virulents. La démarche était relativement neuve et ne suscita pas la réprobation que l'on pouvait attendre. Après plus d'un demi-siècle d'ajustements successifs, de cadrages trop larges ou trop serrés, de flous plus ou moins volontaires, de cris, de regards détournés, le temps était venu pour un regard dépassionné.

Plus jeune de beaucoup que Bernhard Schlink, Rachel Seiffert fait pourtant partie d'une génération généralement peu encline à se saisir de ce passé – du moins par le biais de la littérature. Comme si les jeunes Allemands d'aujourd'hui, pris entre leur connaissance théorique de l'histoire et les non-dits enracinés dans leurs propres familles, préféraient tourner le dos à ce casse-tête. Il fallait peut-être la distance que procure une langue de rechange (née de mère allemande, mais de père australien, Rachel Seiffert écrit en anglais) pour s'engager dans ce tunnel si peu fréquenté par ses congénères. Et aussi un talent fou, une audace incroyable pour s'insinuer dans la « chambre noire », dans l'espace longtemps clos des secrets de famille – la conscience de ces Allemands ployant sous la charge de leur mémoire collective.

UNE COMMUNAUTÉ DE DESTIN

Plutôt qu'un seul récit, la romancière a préféré organiser son livre autour de trois histoires et de trois personnages, tous éclairés par une lumière différente, mais tous unis par une communauté de destin. Apparaissent ainsi, successivement ceux de Lore, de Helmut, de la jeune infirme qui se voit refusé par



FERRY BAUER

l'armée du III^e Reich ; Lore, la fille de deux dignitaires nazis prise dans les affres de la débâcle avec ses jeunes frères et sœur ; puis Micha, le jeune prof, rongé par l'idée que son grand-père adoré fut un Waffen SS, – et comme enchaînés dans une sorte de zoom à l'envers –, Helmut, le jeune infirme qui se voit refusé par

partie prenante, même involontairement et même à distance, d'une catastrophe qu'il ne maîtrise pas. Entre eux, passe toute l'histoire d'une époque, filant d'un récit à l'autre comme ces trains bringuebalants qui traversent la vie des trois protagonistes. Et l'ensemble de leurs portraits forme une sorte de

triptyque dont les tableaux seraient solidement reliés les uns aux autres.

Mais plus encore qu'en peintre, Rachel Seiffert agit en photographe pour tenter de saisir, à coups de phrases brèves, l'âme de ses personnages. En dehors même de son titre, le roman donne une place centrale à la photographie dans le déroule-

ment du récit. Chez Helmut, par exemple, qui tâche de saisir sur la pellicule l'essence profonde d'un Berlin ravagé par la guerre. Ou bien chez Micha, qui tente de faire coller la photo souriante de son grand-père, dérobée dans l'album de famille, avec le personnage que ses recherches lui révèlent progressivement. Ou encore chez Lore, l'héroïne tragique du deuxième récit, qui entrevoit le vrai visage de ses parents sur des photos de charniers prises dans des camps d'extermination (et placardées dans les rues des villages ou dans les pages des journaux, après le partage de l'Allemagne entre les Alliés). Pour tous, la vérité se fait jour lentement, comme émergeant d'un bain photographique grâce à la fiction.

Dans tous les cas, le négatif côtoie le tirage définitif. L'image inversée, qui porte en elle à la fois le contraire et la possibilité que ce contraire ne soit qu'une autre figure du même. « *Tout a changé* », disent tour à tour plusieurs personnages dans chacune des histoires. Mais tout peut-il réellement changer ? L'histoire ne se reproduit-elle pas sous d'autres formes ? Et les enfants ne sont-ils pas, eux aussi, les victimes des crimes de leurs parents ? Pratiquant l'allusion beaucoup plus que la démonstration, Rachel Seiffert fait de cette question un point crucial de son roman. Où l'on voit les cinq enfants des dignitaires nazis traverser un calvaire rappelant celui des déportés (famine, trains, soldats tirant à vue), mais aussi le jeune Micha s'insurger contre le fait que ses contemporains se considèrent comme des victimes. Soulevant toutes ces interrogations avec un grand sens de la tension dramatique, Rachel Seiffert ne tente pas de réconcilier l'irréconciliable, mais d'avancer vers une lumière.

Raphaëlle Rérolle

(1) Gallimard, 1996, et Folio.

Voyage intérieur

L'histoire de la jeune Pagan, « hybride culturel » en quête d'identité entre un passé indien, celui de Goa, et son présent en Occident



OC

LA COULEUR DE LA PEAU (Skin)
de Margaret Mascarenhas.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jean-Pierre Aoustin, Mercure de France, 300 p., 21,50 €. En librairie le 11 septembre.

Il existe en portugais un mot intraduisible, *saudade*, une terme qui signifie à la fois regret, désir, nostalgie, douceur, amertume... C'est sous ce signe – *Saudade* est aussi le nom d'un de ses personnages – que Margaret Mascarenhas a placé son premier roman, probablement l'un des plus subtils de cette rentrée littéraire. Des grands mythes indo-portugais aux poursuites à cheval échevelées, de la spiritualité à l'histoire, en passant par le conte, la religion, l'amour bien sûr, le rêve et même la superstition, tous les genres s'y mêlent. Remontant quatre siècles sans en avoir l'air, l'auteur réussit le difficile pari d'entrelacer le récit d'une quête intime avec l'histoire de plusieurs générations d'Indiens de Goa – ces anciens brahmanes convertis au catholicisme après l'arrivée des colonisateurs portugais – et qui, aujourd'hui, « ne savent plus bien qui ils sont ni à quelle culture ils appartiennent ». « En matière d'identités multiples, croyez-moi, je m'y connais », assure en riant Margaret Mascarenhas. A

42 ans, cette journaliste née dans le Michigan d'une mère américaine et d'un père goannais, réside désormais neuf mois en Inde et le reste de l'année en Californie, au nord de San Francisco. « *J'aurai, dit-elle, passé mon temps à m'ajuster à des cultures différentes. Si bien qu'aujourd'hui je ne me sens ni indienne ni américaine. C'est là toute la question.* »

Cette inaptitude à trouver sa vraie place est aussi celle de son héroïne, la jeune Pagan, qui se définit volontiers comme un « *hybride culturel* ». Lorsqu'elle apprend que sa grand-mère indienne est mourante, Pagan décide de quitter les Etats-Unis pour se rendre à Goa, à son chevet. Bientôt, cette expérience se mue en un ambigu voyage intérieur. La jeune fille découvre à quel point le passé indien subsiste en elle ; mais elle lève aussi le voile sur de lourds secrets de famille : adultères, malédictions, lâchetés, duplicités... Si elle doutait de sa véritable identité, Pagan n'en attendait pas tant : au terme du voyage, elle aura compris que son père n'était sans doute pas celui qu'elle croyait et que ses ancêtres avaient été jadis des trafiquants d'esclaves...

« ONDE VISQUEUSE »

Ainsi s'effondre le mythe de la pureté des origines. Au passage, Margaret Mascarenhas n'aura pas manqué de souligner à quel point Goa n'a rien à envier au melting-pot américain. Tant de cultures s'y sont succédé : « *Les catholiques goannais essaient d'être hindous. Les hindous (...) d'être maharashtriens. Seuls les aborigènes savent qui ils sont. Mais pour combien de temps ? (...) Bientôt, ils seront absorbés eux aussi dans l'onde visqueuse du courant dominant, leurs enfants seront séduits par la télévision câblée (...). Ils seront comme nous*

tous, mais plus désemparés, parce qu'ils n'ont pas notre cynisme, ils ont accepté naïvement l'idée que le bonheur peut être trouvé dans le Monde des Objets.

Même si l'on circule sans cesse, en pensée, des Etats-Unis à l'Inde et de l'Orient à l'Occident, il n'y a jamais de démonstration chez Margaret Mascarenhas. Aucun plaider pour un quelconque retour aux racines. Aucun manichéisme non plus. Même la décolonisation – perçue par certains comme une colonisation à rebours – est décrite sans concession : « *Il y a un fossé culturel évident entre ceux de ma famille qui ont grandi au temps de l'autorité coloniale et ceux qui ont grandi après, constate Pagan. Les premiers, éduqués en portugais, ne se sont pas adaptés à l'indianisation de Goa – ils sont amers quant au présent et nostalgiques vis-à-vis du passé. Ils vivent encore à moitié dans ce passé, se raccrochant obstinément (...) à une tradition européenne surannée. Alors que les membres de la génération éduquée après la Libération ont l'air totalement acclimatés aux coutumes indiennes (...). Mais, dès qu'ils en ont l'occasion, ils font leurs valises et filent en Angleterre ou en Amérique. Ici, une carte verte est un objet précieux, souvent utilisé comme un atout décisif dans les mariages arrangés.* »

Après bien des blessures et des désillusions, Pagan mettra au monde des jumeaux. Elle restera toujours cet hybride culturel bizarre et révolté, mais, d'une certaine façon, elle finira par trouver sa voie. Aujourd'hui, comme les femmes de Goa, comme Margaret Mascarenhas elle-même, elle raconte. Elle assure la transmission de l'héritage, la survie du savoir collectif. Qu'il soit heureux ou douloureux, qu'il importe : c'est le goût doux-amer de la *saudade*.

Florence Noiville

Les blessures du présent

Ahlam Mosteghanemi évoque la vie d'exil que mène un ancien moudjahid, combattant de la cause algérienne



ALBIN MICHEL

MÉMOIRES DE LA CHAIR (Dhakirat Al-Jasad)
d'Ahlam Mosteghanemi.
Traduit de l'arabe (Algérie) par Mohamed Mokdeddem, Albin Michel « Grandes traductions », 332 p., 20 €

Des deux mots qui forment son titre français, le roman d'Ahlam Mosteghanemi a surtout emprunté au premier. Et la chair, qui apparaît en devanture du livre, pâtit souvent des aises que s'autorise la mémoire. Voilà le récit d'un amour, d'une passion même, qui passe finalement bien peu par les sens. Et par chair, il ne faut pas seulement entendre le sexe – dans ce cas, presque réduit à néant, par la force de l'histoire –, mais la vie tout court, que l'on sent ici trop souvent comprimée, presque réprimée. Ce qui produit, pour finir, un récit enflammé, mais paradoxalement sec et presque didactique. Comme si l'essentiel de ce que voulait dire l'auteur, sa véritable épaisseur, demeurait caché entre les innombrables points de suspension dont elle émaille son texte.

L'histoire de Khaled, l'ancien révolutionnaire algérien, n'est pourtant pas faite de demi-mesures. Devenu peintre à Paris, dans un exil qu'il déteste mais auquel il s'accroche par loyauté vis-à-vis de son passé, ce quinquagénaire vit en solitari-

re lorsqu'il retrouve la fille de son ancien chef dans la résistance. D'emblée, sa passion (malheureuse) pour la jeune fille se confond avec son amour pour Constantine, la ville dont il s'est enfui depuis des années. Et, au-delà, pour un pays livré aux mains corrompues de ceux-là mêmes qui avaient été ses frères d'armes et d'idéal. « *Sans le vouloir, dans la fièvre de ma folie, j'éveillais le djinn qui hibernait au fond de moi pour te transformer, de jeune fille, en ville* », explique le narrateur.

Est-ce la malédiction du passage d'une langue à l'autre ? Le texte français se trouve, au bout du compte, parsemé d'expressions naïves, grandiloquentes, ou les deux, comme si la poésie probable de certaines phrases en arabe appartenait à un niveau de langue impossible à transposer en français. Dommage, car ce livre, qui a reçu le prix Naguib Mahfouz et le prix Nour de la meilleure œuvre féminine en

langue arabe, comporte aussi des aspects très intéressants.

La description, par une femme et en arabe, des tourments amoureux d'un homme n'est d'abord pas si fréquente. Ensuite, l'évocation de l'Algérie contemporaine (le livre est paru en 1985), de ses désespoirs et de son ahurissante corruption, du malaise intense de ses habitants coincés entre l'Orient et l'Occident, tout cela est saisissant. « *Ils nous ont inventé des rêves modestes, qui n'ont rien à voir avec l'époque (...), explique le frère de Khaled, resté au pays. Nous sommes fatigués, usés par les problèmes du quotidien... pour n'importe quoi, il faut un pistolet !* »

Enfin, Ahlam Mosteghanemi parle avec beaucoup de justesse de la blessure à la fois physique (son narrateur a perdu un bras) et morale des anciens libérateurs du pays, obligés de choisir entre une mémoire trop lourde et un présent bien trop léger.

R. R.

EXTRAIT

Cette jeunesse que tu as chantée ne guette plus le matin car ceux qui ont mis la main sur le pays ont également réquisitionné le soleil. La jeunesse guette les bateaux et les avions. Elle ne pense qu'à fuir. Devant chaque consulat étranger s'étirent les queues de nos morts, quémandant un visa de vie hors du pays.

La roue a tourné, on a interverti les rôles. C'est la France maintenant qui nous refuse. Réclamer un visa est devenu « demander l'impossible » ! Nous ne sommes pas morts d'oppression... Seule l'humiliation tue un peuple.

A une époque, nous répétions cet hymne dans les prisons de Constantine. Il suffisait qu'une voix s'échappe d'une cellule pour que toute la prison le reprenne. Pourtant nous n'étions pas tous des prisonniers politiques. Cet hymne avait la capacité de nous unir, de nous faire découvrir, comme par hasard, que nous avions une seule voix. Nous étions un peuple uni, les murs tremblaient sous notre voix avant que nos corps ne tremblent sous la torture.

Nos gorges se sont-elles enrouées... ou est-ce parce qu'une voix domine, après que le pays est devenu la propriété de quelques-uns d'entre nous ? (p. 267 et 268)

Jeux de plume autour d'un crime

Chloe Hooper use avec habileté des genres littéraires, du polar au conte pour enfants, du roman historique et d'apprentissage, pour réussir un premier livre à la construction audacieuse

UN VRAI CRIME POUR LIVRE D'ENFANT (A Child's Book of True Crime) de Chloe Hooper. Traduit de l'anglais (Australie) par Antoine Cazé, éd. Christian Bourgois, 292 p., 22 €.

Chloe Hooper n'a pas froid aux yeux. Non parce que le titre de son livre comporte le mot « crime », mais parce qu'à 29 ans, et pour son premier roman, elle a réussi à maîtriser une construction complexe. Un « tour de force », comme l'a dit, à la quasi-unanimité, la critique anglo-saxonne à la sortie d'*Un vrai crime pour livre d'enfant*, en février. Cette jeune Australienne, qui a fait ses études à l'université Columbia de New York, n'est pas vraiment une styliste, contrairement à ce qu'annonce son éditeur, et la traduction ne corrige pas ses défauts de lourdeur ni ses afféteries. Certains seront probablement agacés de lire, dès la page 10 : « La route le long de laquelle nous cheminions Thomas et moi était taillée à même la falaise » et autres « à mesure que ma main s'insinuait plus haut »...

Quel qu'en soit le responsable, l'auteur ou le traducteur, on aurait tort de se laisser arrêter par cela, car si Chloe Hooper ne court pas sur les traces de Faulkner ou de Nabokov, elle sait, avec beaucoup de subtilité, entretenir le suspense, faire monter l'inquiétude. Elle a le sens de la description, le goût des images – d'animaux, de paysages –, elle ne passe jamais à côté du détail qui intrigue le lecteur et le retient. Elle joue habilement avec le roman noir : elle en écrit un, dans lequel elle insère un autre, sorte de conte pour enfants, cruel comme il se doit... Un zeste de dérision, un soupçon de roman



d'apprentissage, un détour par le roman historique – l'histoire de la Tasmanie, ancienne colonie pénitentiaire, un lieu très bien choisi pour rêver sur le crime... Bien remuer dans le shaker, et le cocktail sera parfait.

Mais, contrairement au shaker,

le roman ne mélange pas. Il doit faire que tous les éléments s'emboîtent, s'imbriquent, sans donner le sentiment qu'on est face à un rébus. Et là, Chloe Hooper a parfaitement réussi son coup, au point de piéger tout son monde, à commencer par les critiques.

Comment évoquer l'argument de ce livre sans dévoiler son mystère, en évitant le résumé qui aplatit tout et en suggérant sa richesse et son humour ? *Un vrai crime pour livre d'enfant* joue habilement sur son titre : sur la vérité, sur l'enfance, sur le crime... En Tasmanie, une très jeune institutrice, Kate, est fascinée par ses élèves, surtout par l'un d'eux, Lucien, avec le père duquel elle a une aventure. Adultère, donc vengeance de la femme trompée : affaire classique. Pas du tout. La femme trompée, Veronica, vient de publier un roman, tiré d'un fait divers : Ellie, jeune maîtresse d'un homme adultère, a été jadis sauvagement assassinée dans la région. Par l'épouse ? Par le mari ? Le doute subsiste.

Cette histoire, écrite par la femme de son amant, ne peut que troubler Kate. Veronica lui apparaît comme une personne de plus en plus inquiétante. Menaçante. A l'école, Kate doit être l'adulte, mais n'est-elle pas encore une enfant ? L'histoire d'Ellie n'est-elle pas en train de se répéter ? Kate ne va-t-elle pas être la nouvelle Ellie ? Est-ce elle, Kate, qui recompose, en forme de conte pour enfants avec pour héros les animaux du bush, le roman de Veronica ? Ce conte, nous le lisons, de chapitre en chapitre, en alternance avec l'intrigue principale. Il est à la fois comme une respiration, une échappée vers le fantastique et une manière de relancer la tension. On ne sait pas vraiment si Kate va surmonter ce violent apprentissage de l'existence ou si elle va y perdre la vie. Mais, à coup sûr, renvoyée de l'école, elle sera définitivement expulsée de son enfance. Dans cette amorce de dénouement, on comprend que Chloe Hooper a aussi tenu le pari d'écrire un roman autobiographique.

Josyane Savigneau



MON ANGE (Boarding Home) de Guillermo Rosales. Traduit de l'espagnol (Cuba) par Liliane Hasson, éd. Actes Sud, 128 p., 12,90 €. En librairie le 6 septembre.

Au pays des fous, les écrivains sont rois. De là semble tiré le spectaculaire roman autobiographique du Cubain Guillermo Rosales, né en 1946. Dans ce court texte d'exil publié en 1987, cinq ans avant la mort de l'auteur, se tiennent coude à coude l'extrême misère et le comble de l'espoir : « Je ne suis pas un exilé politique. Je suis un exilé total. Je me dis parfois que, si j'étais né au Brésil, en Espagne, au Venezuela ou en Scandinavie, j'aurais fui tout autant leurs rues, leurs ports et leurs prairies. »

Comme son créateur, Guillermo Rosales, le révolutionnaire et romancier Williams Figueras, héros de *Mon ange*, a fui Cuba et le régime castriste au début des années 1980, sans trouver à Miami le refuge prévu : c'est un asile d'aliénés et non un asile politique qui l'attend. Dans cette maison de fous crasseuse, ce « boarding home » où sa famille ingrate l'a placé d'office, il va rejoindre le rebut de la diaspora cubaine. Ironie de l'histoire, propriétaires dépossédés et communistes désabusés s'y côtoient dans le même dénuement. A la fois « bour-

reau, témoin, victime » sous la révolution castriste comme chez les fous, le personnage de Guillermo Rosales raconte cet isolement où « personne n'a personne » : les accès de violence s'enchaînent sous son regard attentif au moindre détail grotesque. Vexations, hiérarchie minable et mafia locale, tout y passe. Du boxeur homosexuel à la grande bourgeoise déchuée en passant par la petite frappe alcoolique, quelques personnages sortant de leurs réduits délivrent au narrateur des bribes de leur histoire avant d'être repris par l'insignifiance. Avec cette micro-dictature et sa cargaison d'exilés, vrai théâtre de cruauté et d'innocence, Guillermo Rosales renvoie dos à dos l'idéal révolutionnaire trahi et la communauté cubaine de Miami, soucieuse de s'intégrer à la classe moyenne des « triomphateurs » américains.

Bien sûr, on voit surgir çà et là l'ombre amicale de l'écrivain cubain Reinaldo Arenas, émigré à Miami quelques années auparavant lors de l'exode de Mariel, comme Guillermo Rosales lui-même et l'écrivain Carlos Victoria, qui décrit l'internement de l'auteur de *Mon ange* dans sa nouvelle *La Estrella fugaz*. Mais, porté par le regard faussement passif du héros, ce romancier apatride et stérile, le « boarding home » devient un flot d'inhumanité peu à peu détaché de tous : où Cuba reste un souvenir ambivalent, revenant en rêve comme une terre en ruines ou encore vierge. Au milieu du roman, la vague d'espoir délirant soulevée par l'arrivée angélique de Francine, ancienne révolutionnaire et peintre admirable, révèle un désir de naïveté aussi vif que le désespoir antérieur. Le rachat possible n'aura pas lieu. Mais ce premier roman, lui (un second ayant été publié à titre posthume), sarcastique et ingénu, sort de l'enfer haut la main.

Fabienne Dumontet

Jérôme Bosch revisité

A partir de « La Nef des fous » du peintre flamand, le jeune Britannique Gregory Norminton célèbre avec virtuosité et érudition la force créatrice de la littérature

LA NEF DES FOUS (The Ship of Fools) de Gregory Norminton. Traduit de l'anglais par André Zavriev, Grasset, 352 p., 20 €. En librairie le 10 septembre.

Un havre ? Une utopie ? Une énigme au moins. Sur la nef des fous, telle que Jérôme Bosch l'a peinte, rien ne se plie à la logique ordinaire. Le mât n'a pas renoncé à être un arbre, le gouvernail est une louche, et si les passagers s'entassent dans un désordre joyeux, on n'y trouve aucun membre d'équipage. Un rêve peut-être, avec toute l'ambiguïté des songes prompts à basculer d'une félicité pérenne au pire cauchemar.

C'est ce que promet Gregory Norminton dans ce surprenant roman qui donne à entendre la voix de comparses fortuits, abandonnés depuis plus de cinq siècles aux ardeurs d'un midi éternel sur une mer sans mouvement, parenthèse hors du temps où les lois naturelles n'ont pas cours.

A la façon d'Italo Calvino dans *Le Château des destins croisés*, le jeune romancier britannique – 26 ans – imagine moins les échanges d'identité entre les membres de cette curieuse équipée, telle qu'elle anime certain chapitre vénitien de *Candide*, qu'une succession de récits qui retarde l'inéluctable triomphe du mutisme (le Nageur qui livre le premier sa fable « *sait que le silence finit toujours par arriver* »). Terme fatal, dont la leçon importe moins cependant que le chemin qui y conduit, sans cesse emprunté, puisque la dernière phrase du texte invite à reprendre le cycle. Le Nageur, encore lui, donne d'entrée le vrai sens de l'exercice : refusant de se soumettre aux deux lois universelles, la Pesanteur et l'Ennui (« *la Pesanteur, c'est un excès de*

peur et de mélancolie, l'Ennui est la force centrifuge du cosmos »), il précise : « *J'ai toujours aimé les histoires. Je ne parle pas seulement du dénouement d'une intrigue (...). Non, j'aime la narration en elle-même, son mouvement, son rythme, tout ce qui tient mon attention en éveil.* »

Nul doute que ce soit là le strict porte-parole de l'auteur, qui s'offre pour son entrée en littérature un astucieux hommage à l'invention romanesque, en admirateur ébloui de *Jacques le fataliste et son maître*. De Rabelais (« Le conte de la Buveuse ») au Tristram Shandy de Sterne, Norminton reprend à son compte les préceptes de *L'Art du roman* de Kundera, champion du retour à la préhistoire du genre et à une liberté ludique aujourd'hui oubliée. D'un récit à l'autre, le ton change radicalement, déjouant les trop simples parallèles. Chaucer ? Mais la démesure et l'absurde entraînent vers d'autres références. Borges ou Eco ? C'est oublier un

peu vite que le « conte de l'ivrogne repentant », qui met en scène une énigmatique communauté de sept Frères dans ce qui semble être un antique vestige de Babel le « grand magasin de la Création », aux pièges vertigineux, n'est que l'une des fables ; et que les extravagantes pérorations de la géante Belcula, dégoûtamment révéree après sa mort comme « *Stimulatrice des Pines* » appellent d'autres modèles.

DÉLICIEUX EFFROI

En fait, seul le lecteur se dévoile en identifiant tel ou tel écho, en privilégiant telle parodie sur telle autre. Révélant un tempérament personnel dont l'auteur n'est pas comptable. Du reste, Norminton a lui-même adopté la posture du lecteur, face à la toile de Bosch. Nourissant sa vision de visages comme toute moins typés que les trognes extraordinaires dont le peintre s'est fait une spécialité, Norminton a introduit le délicieux effroi de ses

propres émotions face à ces portraits. L'auteur confesse qu'enfant il ne pouvait, chez sa grand-mère, pénétrer dans une pièce où trônait une monographie consacrée à Bosch et dont la couverture reprenait un faciès particulièrement saisissant d'un des tourmenteurs du Christ. Une terreur aujourd'hui exorcisée, puisque d'autres emprunts à l'œuvre du maître comme à celle de Breughel se retrouvent en filigrane dans *La Nef des fous*.

En fait, la peinture semble avoir dicté la forme de ce premier opus de fiction. Comme une ultime précaution avant d'aborder en pleine responsabilité un genre qu'initialement Norminton n'envisageait pas d'illustrer. Bénéficiant d'une éducation qu'il qualifie de « *typiquement humaniste libérale* » à Wellington College (Berkshire), le jeune homme, passionné par la littérature et le théâtre – il tient Nabokov et Beckett pour les plus grands du XX^e siècle – intégra Oxford où, parallèlement à des études de littérature anglophone, il se lance dans l'aventure théâtrale. Lui qui rêve d'être comédien doit vite y renoncer (« *trop mauvais* ») et desservi par un physique qu'il résume, avec un sens de la dérision dont *La Nef des fous* n'est pas économe, en se comparant à Edouard VII). Reste l'écriture. Dès 11 ans, Gregory composait des bandes dessinées, puis vient l'âge des nouvelles, et finalement celui des pièces de théâtre et des scénarios de films. Mais, frustré de ne pas voir monter les pièces qu'il signe, il revient à la nouvelle : ce sera le shakespearien « Conte du fou », qui servit de point de départ à ce roman turbulent et fantasiste, où les mots et les formes prolifèrent, joyeuse exaltation d'une liberté de créer dont on attend déjà avec impatience, par-delà ce manifeste irrésistible, les premiers fruits.

Ph.-J. C.

EXTRAIT

L'ambition, mes maîtres, est l'aguichante créature du Destin. Représentez-vous-la comme une jeune fille d'une grande beauté qui attire les hommes au sommet d'une falaise pour les précipiter en bas. « Venez plus haut, dit-elle en les appelant du geste, venez et vous y gagnerez une gloire éternelle. » Et c'est ainsi que, pour échapper à l'oubli, les hommes plongent dans l'oubli.

A la cour du Roi Buvard servait un page du nom de Mouche. Il n'avait pas d'autre nom car il était d'humble naissance et ne possédait presque rien en propre, pas même une seconde syllabe. Mouche était né dans la domesticité. Son père, bouffon de la cour, avait payé de sa tête ses talents (car le rire est un bel amusement, mais à haute dose il peut être aussi fatal qu'un poison). Elevé par sa mère, une fille de cuisine, Mouche avait appris à tenir sa tête inclinée à l'angle voulu. Ses yeux toujours fixés sur le sol, il était devenu l'enfant des tunnels et des corridors. Et pourtant, dans les profondeurs de cette carcasse de poids mouche, l'ambition circulait comme une rivière souterraine dont le cours mystérieux ne figure sur aucune carte. Ce sont rivières qui peuvent éternellement échapper à l'observation – il faut des conditions exceptionnelles (un déluge de quarante jours, un terrible tremblement de terre) pour qu'elles remontent à la surface. (p. 259-260).

Polar au ministère

La III^e République finissante sous l'œil de l'Espagnol Eduardo Gallarza

LE SOVIET DES FAINÉANTS (El Soviet de los vagos) d'Eduardo Gallarza. Traduit de l'espagnol par François Gaudry, Phébus, 310 p., 22 €. En librairie le 4 septembre.

Il faut une singulière témérité pour oser sauter, dès son premier livre, à la fois dans le temps et dans l'espace. C'est pourtant cette joyeuse aventure qu'a tentée l'Espagnol Eduardo Gallarza, un Madrilène de quarante ans, spécialiste de la « *planification financière* » pour l'industrie. Encore, s'il avait choisi parmi les destinations touristique-littéraires les plus cotées (Egypte pharaonique, préhistoire, haut Moyen Age), mais non, pas du tout. Pour se dépayser, l'homme a mis le cap sur la France, dans le dernier quart de la III^e République. Pas très aguichant, à première vue, mais l'auteur a plus d'un tour dans son sac.

Armé d'une extraordinaire connaissance de la France (où il a vécu quelques années), de son histoire et de ses mœurs, de sa langue, Eduardo Gallarza tisse un polar ironique, sur fond d'espionnage, de guerre latente et de corruption.

L'histoire, assez embrouillée, mêle des savants (l'auteur s'est inspiré d'un personnage ayant réellement existé pour son savant fou, un certain Nicolas Tesla, d'origine serbe, né en 1856 et mort en 1943), des auteurs de roman policiers, des comédiennes et des fonctionnaires, petits et grands, le tout dans un marigot d'intrigues sur bords de Marne. Henri Fèvre, demi-sel ayant tenté sa chance aux Etats-Unis, revient en France pour tenter de retrouver les papiers d'un certain Babbitt, qui aurait concouru à mettre au point une arme de des-

truction totale. A partir de là, le récit se ramifie en rebondissements plus ou moins divertissants, souvent trop entrecoupé de considérations philosophico-littéraires (notamment des réflexions intéressantes, claires et alertes, mais guère novatrices, sur le genre policier) pour tenir vraiment le lecteur en haleine.

GUINGUETTES ET BARS LOUCHES

Deux choses, cependant, restent toujours saisissantes. D'une part, la qualité de l'écriture, qui se tient loin de toute maladresse – et sans doute aussi celle de la traduction. D'autre part, la capacité du romancier à reproduire l'atmosphère d'une France des guinguettes et des ministères empoussiérés, des bars louches et des rues de Paris, parfaite jusque dans les moindres détails. On s'attend à voir Nestor Burma surgir au détour d'une rue, on pense à certains romans d'entre les deux guerres. L'auteur, lui, se dit grand admirateur de Vialatte et de Queneau. Aussi soigné soit-il, le roman demeure cependant un exercice de style, dont la lecture engendre une certaine frustration : *And so what ?*, comme diraient les Anglo-Saxons.

R. R.

À NOS ABONNÉS

Pour vos changements d'adresse durant vos vacances

par Internet

www.lemonde.fr

(rubrique « le quotidien/abonnements »)

ou par téléphone

0825 022 021

(0,15 € TTC/min)

Chambéry, capitale des lettres nouvelles

Christine Angot, Camille Laurens font partie des noms que le festival savoyard du premier roman a distingué en quelque quinze ans d'existence. Mais la plus grande fierté des organisateurs tient moins à son palmarès qu'au nombre grandissant de lecteurs qu'il a su gagner

Fêter la rencontre de l'écriture et de la lecture, telle est la vocation du Festival du premier roman de Chambéry (Savoie) qui se tient en mai.

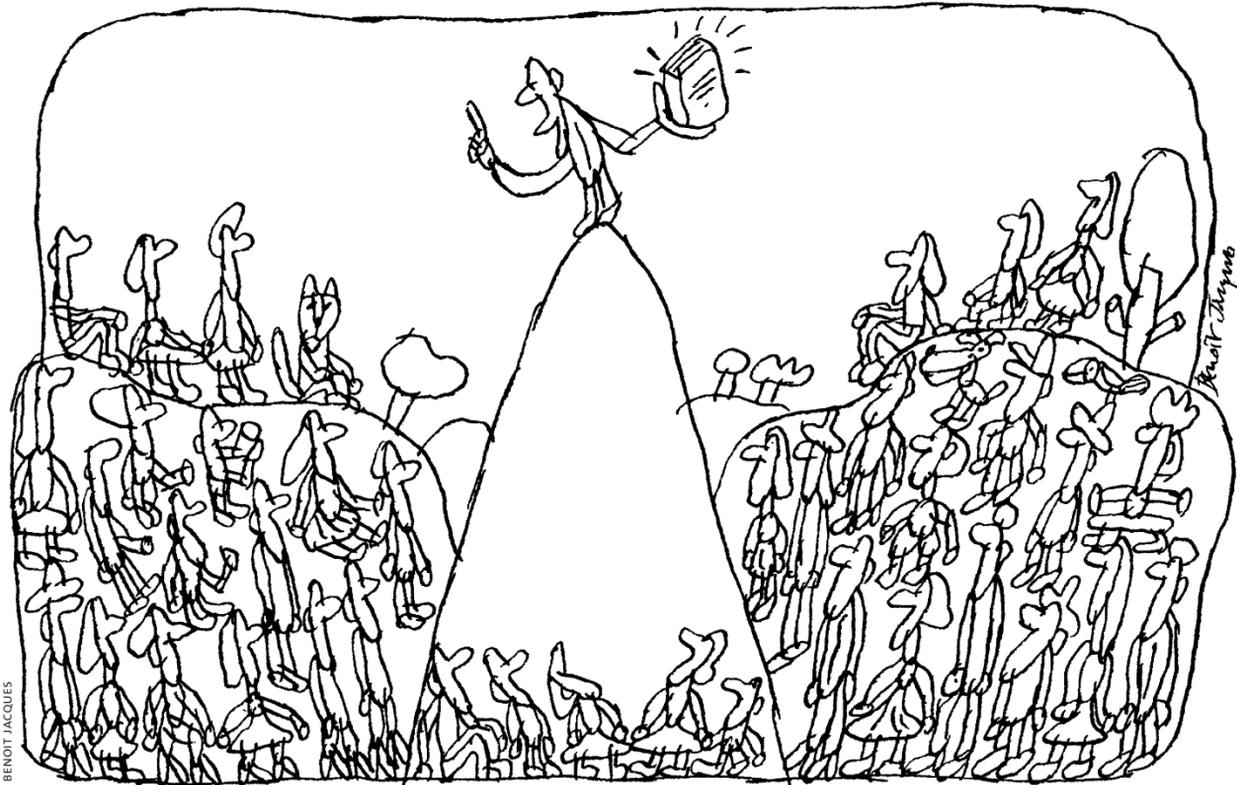
Tout a commencé en 1986 au lycée Monge à l'initiative de Jacques Charmatz, professeur soucieux d'intéresser ses élèves à la lecture en leur proposant des textes contemporains. Ce projet d'action éducative (PAE) aboutit l'année suivante à une rencontre à la bibliothèque municipale de Chambéry. C'est un tel succès qu'en 1988 se tient la première édition d'un festival qui distingue quatorze titres parmi les premiers romans français parus en 1987. Très vite une équipe professionnelle s'attache à développer une manifestation dont le succès commande un élargissement maîtrisé. Ainsi naît en 1992 l'Association Festival du premier roman, qui, dix ans plus tard, compte plus de trois cents membres sur le seul bassin chambérien.

L'entreprise qui n'était à l'origine qu'un projet lycéen, voire une façon de faire de la lecture un lien social, est aujourd'hui la doyenne des rendez-vous autour d'un genre qui n'en est pas un mais qui s'est imposé par la grâce des médias, qui assurèrent le succès de la formule jusqu'à en faire un argument publicitaire, largement exploité depuis par les éditeurs.

BELGIQUE ET ITALIE

Quinze éditions plus tard, le flot de titres (près de 200 par an, contre moins de 60 à l'origine) commande d'autres protocoles. L'action, qui s'étend sur toute l'année, s'articule sur des comités de lecture adultes (28 aujourd'hui), que l'association dote en livres et qui chaque quinzaine animent cafés et bibliothèques, hôpitaux et prisons, lycées et maisons de quartier ; des lieux de lecture, dispersés en Rhône-Alpes et même au-delà, jusqu'à Mouscron en Belgique et Cuneo en Italie, où se tient depuis deux ans le Festival del Primo Romanzo, cher aux Chambériens puisque deux comités italianistes lisent et choisissent un auteur transalpin agrégé au palmarès francophone ; des forums de lecteurs aussi (trois par an) qui permettent à des représentants de chaque comité de confronter leurs impressions de lecture, antichambres des délibérations ultimes. Ajoutez-y le millier de jeunes associés grâce à l'engagement d'une vingtaine d'établissements scolaires (40 % des rencontres s'y déroulent), *Entre-plumes*, la publication de l'association, qui offre aux lecteurs assidus une tribune pour leur expression critique, et vous conviendrez qu'il est difficile d'offrir une action plus pérenne, même si la remise - aux Charmettes, où plane à jamais l'ombre de Rousseau - des « *Taufour du premier roman* », plumes gravées au nom des lauréats, est sans doute l'acmé de la manifestation.

Mais la routine ne menace-t-elle



BENOIT JACQUES

pas une aventure sur le point de fêter ses quinze ans et de franchir le seuil des 200 romanciers distingués (pour l'heure ils sont 192, de Christine Angot et Nina Bouraoui à Jeanne Benameur et Arno Bertina, en passant par René Frégni,

titres de 1988 ne donne plus qu'une idée du quart de la production. D'où le satisfecit général qui salue l'innovation des forums (1998) pour restaurer la perspective d'ensemble qui se dérobe toujours plus.

La parole aux anciens

Innovation du Festival pour la saison 2002-2003, Les Automnales réuniront le 2 et 3 novembre 2002, à Chambéry, dix auteurs déjà conviés qui sont présents dans la rentrée littéraire : Olivier Adam (cru 2001) ; Yves Bichet (cru 1995) ; Raymond Bozier (cru 1998) ; Sophie Cherer (cru 1995) ; Vincent De Swarte (cru 1999) ; Dominique Fabre (cru 1996) ; Christian Ganachaud (cru 1998) ; Jacques Lindecker (cru 1993) ; Jean-Luc Payen (cru 1991) ; et Gaëtan Soucy (cru 1996). Un nouveau gage de fidélité aux romanciers que confirme le choix de Gisèle Pineau, distinguée dès la 7^e édition, pour bénéficier de la résidence d'auteur de 2002. Inscrite dans la dynamique du Contrat Ville Lecture, cette résidence permet d'accueillir de deux à six mois un écrivain logé par la ville et bénéficiaire d'une bourse du Centre national du livre. Présente d'octobre à novembre, Gisèle Pineau devrait participer aux premières Automnales de Chambéry.

Kossi Efoui, Brigitte Giraud, Camille Laurens, Virginie Lou ou Abdourahman Waberi ?

Seuls les « *adhérents-lecteurs* » ont la réponse.

Curieusement, elle varie peu selon l'ancienneté de la pratique. Ainsi Danièle Bac-David, trésorière de l'association, qui a connu neuf éditions, a le même enthousiasme que son fils Aurélien, 16 ans, qui totalise déjà quatre participations.

Le principal regret tient à l'irrésistible inflation des titres à départager ; les plus valeureux (valeureuses, devrait-on dire, puisque le jury du Festival est féminin à plus de 80 %) parviennent à lire une cinquantaine de titres, mais ce score qui couvrirait presque la totalité des

L'autre limite, largement perçue mais qui préoccupe d'abord le président de l'association, Daniel Enjalran, comme Sylvie Gouttebaron, directrice du festival, c'est

l'impossibilité d'ouvrir la manifestation à tous ceux qui le souhaitent. Faute de pouvoir prêter les livres à de nouveaux comités. La question est naturellement économique et les éditeurs, de plus en plus sollicités, restreignent aujourd'hui les envois des services de presse (de moitié depuis la fin des années 1990). Et gonfler les effectifs de ceux déjà en place ne résoudrait rien, tant pour assurer la juste circulation des titres que pour garantir la qualité de l'échange critique qui fait l'âme de ces comités.

D'autant que les groupes, plutôt stables, libèrent peu de places. Pour tous, l'établissement du palmarès compte moins que le lien social que tisse la lecture du groupe, l'échange d'opinions, le dévoilement d'un intime qui ne se livrerait pas sans la communion littéraire.

Les seuls regrets des jurés tiennent, d'une part, à la « *professionnalisation* » du premier roman puisque beaucoup de « *nouveaux* » ont déjà écrit, journalistes ou hommes de théâtre, et certains

s'interrogent sur le poids de la sollicitation ou de la commande éditoriale qui encombre sans nécessité les rayons de la fiction (de fait, pour un Christian Garcin ou un Guy Goffette, un Laurent Gaudé ou une Véronique Olmi, bien peu de ces « *plumes* » expertes trouvent grâce aux yeux des comités) ; d'autre part, à la banalisation des sujets. Marie-Paule Girard, infirmière à la retraite, déplore au terme d'une décennie de pratique les sujets de plus en plus sordides, soucieux seulement de coller aux modes, l'écriture toujours plus ordinaire aussi. Et elle ne méconnaît pas le danger de la routine, s'octroyant dans ses lectures un break en fin de printemps pour ne pas y succomber elle-même.

Une attitude que ne partage pas Pierrette Colliat, éducatrice de jeunes enfants. Pour elle, la pause n'est pas à l'ordre du jour, tant il y a de militantisme à faire ainsi reconnaître l'écriture moderne dans le champ social. Aussi soupçonne-t-elle ceux que gagne la lassitude de n'être pas d'abord des amateurs de roman, genre où la

prise de risque est la chance du lecteur. Pas plus de trêve pour Claude Guest, pharmacien qui compte treize ans de fidélité et ne désarme pas - s'il y songe chaque année, il y renonce tout aussi constamment, puisque « *la découverte est toujours là* » et qu'on peut être « *ému par des livres mal foutus* ». Bernadette Falquet a, elle, changé de comité, d'un café de la ZUP au petit théâtre de la Louve, mais pas de méthode. Cette ancienne prof de lettres n'attend que la reconnaissance d'un ton, d'une voix, d'un style. Une quête par définition sans fin.

LECTURES À L'HÔPITAL

Sa collègue Chantal André s'étonne, elle, de n'être jamais lassée par l'exercice. Cette professeur du lycée professionnel Sainte-Thérèse de Rumilly fait travailler ses élèves de BEP et de bac pro sur des contemporains qu'elle invite et vient d'entraîner la promo 2001 dans l'aventure du Goncourt des Lycéens avant de l'immerger dans le monde des premiers romans. Quand elle s'émerveille encore du principe, qui l'enchanté, l'excite intellectuellement et l'émeut tout à la fois, elle fait à sa manière le même constat que Sylvie Corbeille-Denimal, infirmière en psychiatrie, qui a fondé au Centre hospitalier de Savoie un comité très tournant puisqu'il associe à parité le personnel soignant et les patients. Inutile de souligner que la visite de l'écrivain (Carminati et Grimbart cette année) prend là une résonance toute singulière.

En fait, l'aventure de Chambéry est exemplaire parce qu'on s'y soucie moins des feux de l'actualité, des classements et de la critique littéraire, même si la pratique en développe la lecture. Comme l'amour du livre et la convivialité unique qu'il permet, la sereine vigilance de ces partenaires dont l'enthousiasme ne faiblit pas est le plus sûr des viatiques pour cingler vers l'âge des majorités.

Philippe-Jean Catinchi

★ Depuis 1988, outre le prix Goncourt du Premier roman, d'autres manifestations autour du « premier roman », ont complété ou complètent, plus qu'elles ne le concurrencent, le rendez-vous de Chambéry : Agen (prix Bernard-Palissy) ; Blois (prix Emmanuel-Robès) ; Bormes-les-Mimosas (Var) ; Caen ; Castres ; La Cadière-d'Azur (Var) ; Le Touquet ; Laval ; Ruffec (Charente) (prix Biblion).

Thierry Tuborg, auteur qui n'a jamais été publié

Le chemin vers la première publication tient souvent du parcours du combattant. Thierry Tuborg en a fait une chronique humoristique : il compte diffuser un recueil des lettres de refus qu'il a reçues

Le site Internet de Thierry Tuborg a acquis une certaine notoriété (<http://thierry-tuborg.nfrance.com>). Son journal en ligne a été évoqué par l'essayiste Philippe Lejeune. Ancien chanteur du groupe de rock Stalag, Thierry Tuborg a écrit plusieurs romans. Il les a tous envoyés à des éditeurs, qui les ont tous refusés. La publication des lettres de refus, présentées avec beaucoup d'humour, constitue une sorte de chronique du parcours du combattant de l'auteur. Depuis 2000, il a renoncé à être édité et a opté pour la publication sur Internet.

Avez-vous reçu des commentaires - même dans les refus - sur vos textes qui vous ont été utiles ?

Rarement, mais tout de même. J'ai proposé un nouveau manuscrit chaque année pendant une décennie (jusqu'en 1999). J'ai conservé l'exhaustivité des réponses que les éditeurs m'ont adressées, et j'en avais consacré une page sur la première version de mon site Internet. On sent bien que, dans leur majorité, les secrétariats littéraires se contentent d'adresser des formulaires standards, mais me sont tout de même parvenus quelques encouragements, parfois un vague conseil. J'ai compris, en confrontant mon expérience avec d'autres, que

j'avais néanmoins été mieux traité que la moyenne : certaines lettres personnelles signées d'Yves Berger (Grasset), Gérard Bourgadier (L'Arpenteur), Dominique Gautier (Le Dilettante), ou Bernard Wallet (Verticales) m'engageaient à m'obstiner, m'indiquaient des pistes.

Ces lettres de refus telles que vous les avez présentées sur votre site ont été remarquées. Quelqu'un a-t-il songé à les publier ?

Oui. Moi. C'est pourquoi la page réunissant ces correspondances pittoresques (jusque dans leurs fautes d'orthographe, qui en disent long sur le métier d'éditeur) a disparu de mon site Internet. Je compte en effet publier l'année prochaine un recueil de l'ensemble de ces lettres. Les auteurs débutants peuvent se faire une idée de l'accueil qui peut être réservé à leurs manuscrits, comparer leur propre correspondance. Les professionnels, pour ceux qui se sont manifestés sur mon site, ont toujours été torqués de rire à la lecture de ces lettres mises l'une après l'autre sur une dizaine d'années. Ce sera donc un bon petit livre à publier.

La lecture d'un texte par quelqu'un d'extérieur et de professionnel n'est-elle pas importante, avant la publication ?

Bien entendu ! Mais n'allons pas

enquiquiner avec nos petits textes de dilettantes ces professionnels tellement occupés, qui ont déjà tant de difficulté à lire ce qu'ils publieront ! D'ailleurs je vous ferai remarquer qu'à la lecture d'innombrables publications des éditeurs les plus prestigieux on est convaincu que la (re)lecture n'est pas forcément leur point fort : combien de coquilles, de fautes d'accord, de personnages qui changent subitement de prénom, etc., recèdent ces grands romans au demeurant fort onéreux ? Dites-moi si j'exagère !

Avez-vous songé à cesser d'écrire ?

Jamais ! J'écris depuis que je lis. J'ai toujours tout sacrifié à l'écriture, j'ai toujours su que je n'arrêtera jamais. C'est pourquoi la période durant laquelle je sollicitais les éditeurs m'a paru particulièrement cruelle, car, à l'époque, j'ignorais comment dépasser ces perpétuels refus, comment malgré tout avancer. Je n'ai jamais attendu de l'écriture la fortune ou la gloire, j'ai seulement souhaité de toutes mes forces pouvoir enfin rencontrer un lectorat. Je ne cherche pas un éditeur, je cherche des lecteurs. Et, aujourd'hui, je les trouve. Ma petite structure en autogestion est en place depuis un an, et je ne perds pas d'argent. Les

lecteurs, par l'intermédiaire de mon site Internet, sont chaque mois plus nombreux.

Avez-vous renoncé à être publié ?

Je serais tenté de dire que ce sont les éditeurs qui ont renoncé à me publier ! Plus sérieusement, ma petite structure n'est fiable qu'au prix de l'élimination maximale de toute la chaîne des intermédiaires (que je ne puis rémunérer) ; ainsi, je suis l'auteur, l'éditeur, le maquetiste, le diffuseur, le représentant, le libraire, le coursier, etc. Mes seuls points de vente (il y en a) sont ceux de mes amis qui acceptent de m'offrir un dépôt. Pas forcément des libraires. On trouve mes livres à Montpellier dans un bar, même dans une pizzeria, et à Paris, chez le disquaire Born Bad (rue Keller). Mais, pour la plupart, les ventes de mes livres sont issues de mon site Internet. Le bouche-à-oreille fait le reste. Il n'est pas exclu, au demeurant, qu'un jour je parvienne à m'entendre avec un éditeur qui, au regard de ce qui aura été accompli, souhaiterait me publier. Je serai donc, en effet, estampillé « premier roman », alors que j'en aurai moi-même déjà publié huit !

Propos recueillis par courrier électronique par Alain Salles

NOUVEAUTÉ

Jacques Darcanges

Dire la vérité

Éditions de l'Orme

Toute Femme et tout Homme qui se préoccupent de leur avenir et de celui de leur planète, doivent lire ce livre fondamental.

ISBN 2-913543-04-9 15€

VIENT DE PARAÎTRE

MICHEL DEBOUCHAUD

MOTS EN BRIBES

Illustrations de l'Auteur

Éditions de l'Orme

«Entre onirisme et poésie... Un homme déchiré par son enfance inoubliable».

Illustrations de l'auteur

ISBN 2-913543-05-7 11€

Éditions de l'Orme

Distribution ALTERDIS (ex. Alterna)

28600 Luisant - Tél. : 02.37.30.57.00 - Fax : 02.37.30.57.12